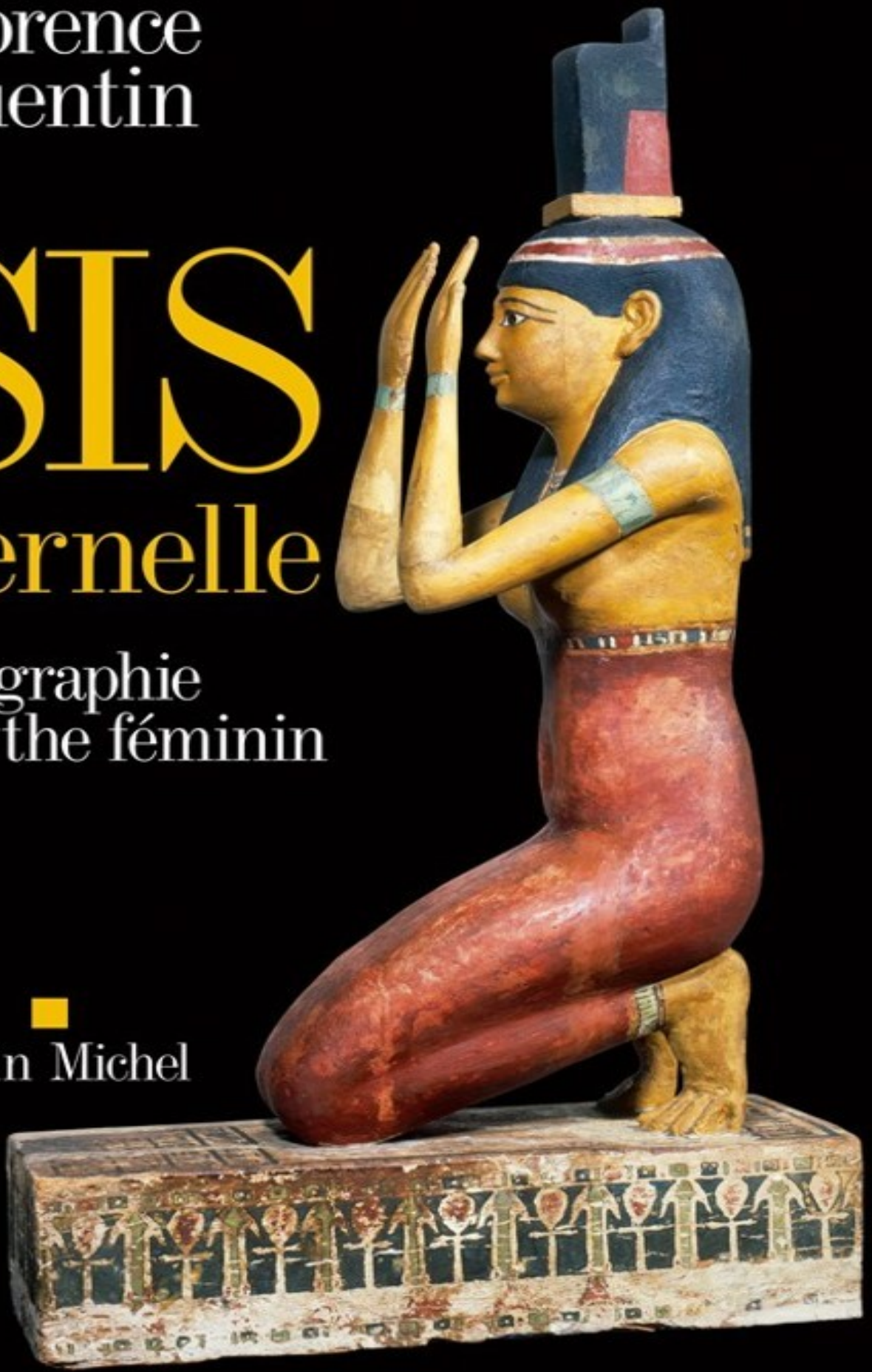
Florence Quentin

ISIS l'Éternelle

Biographie d'un mythe féminin

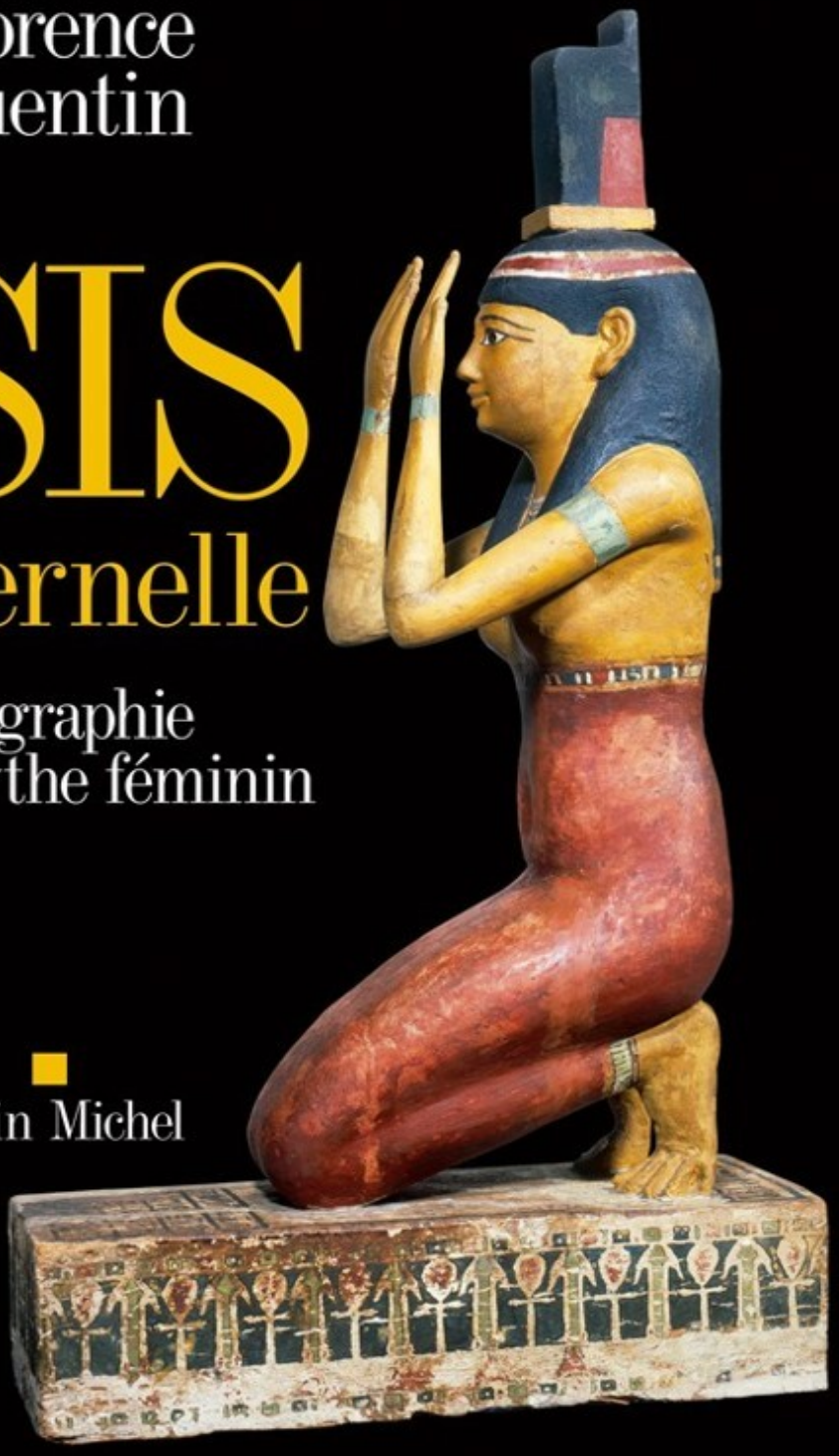


Albin Michel

Florence Quentin

ISIS l'Éternelle

Biographie d'un mythe féminin



Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 2012
ISBN 978-2-226-27255-3

À Samira Ibrahim,
héroïne égyptienne contemporaine et fille d'Isis.

Samira Ibrahim est cette jeune femme arrêtée au Caire lors d'une manifestation en mars 2011, puis soumise à des violences physiques et à un « test de virginité » par l'armée, et qui a osé porter plainte contre cette dernière. Le Conseil d'État égyptien lui a donné raison : ces tests humiliants sont désormais interdits.

Table

Introduction

I. Asèt l'Égyptienne

II. Isis l'Alexandrine

III. La déesse romaine aux dix mille noms

IV. Vierge-Mère céleste

V. « Au service d'un songe »

VI. Déesse des lumières

VII. La Nature voilée

VIII. Lilith, sainte et fée

IX. Isis dans tous ses états

Conclusion

Suggestions bibliographiques

Introduction

> « Isis était une femme intelligente ; son cœur était plus habile que celui de millions d'hommes ; elle avait plus de discernement qu'un million de dieux ; elle était plus judicieuse qu'un million d'esprits. »
>
> Mythe d'Isis et d'Osiris.

Place Tahrir, Le Caire, janvier 2011.

Toute l'Égypte, ou presque, est dans la rue. Dans ce qui deviendra le très inattendu « Printemps arabe », coptes et musulmans, démocrates et islamistes, jeunes et vieux, internautes et *fellahîn*[1], hommes et femmes, scandent, d'une seule voix, leur soif de changement et de démocratie.

Cette foule serrée qui gronde, mains levées, ces slogans et ces cris d'une liberté inconnue jusqu'alors en Égypte en rappelle une autre, lors d'un matin de « printemps » à la fragrance têtue de « jasmin » celui-là, en Tunisie, quelques semaines plus tôt. Mais sur cette place cairote qui s'enflamme et qui va devenir l'épicentre de la « révolution du Nil », et alors que je suis en train de rédiger cet essai sur les innombrables visages de l'« éternelle Isis », une image s'impose à moi dans toute sa singularité : au milieu des centaines de milliers d'Égyptiens qui défilent et s'agglutinent sur ce rond-point emblématique, des femmes en noir sont aussi descendues dans la rue. Vision inattendue que celle de ces Égyptiennes à qui il est souvent difficile de donner un âge, de ces citoyennes de seconde zone, parmi les plus déshéritées, les plus oubliées par le système et qui, drapées dans la longue *melaya* noire paysanne, envahissent, leurs enfants dans les bras, ce haut lieu de la contestation.

Devant ce spectacle saisissant, celui de mères courage qui, dans la foule enflammée et en dépit de vrais dangers, portent leurs fils comme un étendard tout en les abritant dans leurs draps sombres, au cœur de tentes-girons mouvantes, une question me taraude : ces plantureuses déesses qui s'avancent d'un pas tranquille face aux armes d'un régime corrompu jusqu'à la moelle ne seraient-elles pas l'un des avatars contemporains d'Isis l'Égyptienne, cette incroyable figure du féminin qui, comme ces

contestataires de Tahrir, tenait contre elle son fils Horus pour le protéger des dangers ? Isis, déesse et magicienne, mais surtout femme opiniâtre qui ne renonce jamais, Isis aux dix mille noms, Isis aux cent visages, Isis l'intemporelle qui soudain s'actualise sous nos yeux ébahis par l'audace de cette mère qui écarte son voile pour embrasser le soldat qui ne les a pas mis en joue, elle et son bébé aux yeux si sombres –, Isis qui donne sa figure à toutes les femmes, aux sœurs, aux amantes, aux mères, épouses ou veuves, et avec laquelle toutes peuvent s'identifier…

C'est à ces femmes d'un peuple séculaire qui, un jour d'hiver, a relevé la tête et tenté de retrouver sa fierté que je veux dédier cet essai.

Nouvelles Isis, les Égyptiennes sont de véritables héroïnes contemporaines : en dépit de réelles menaces proférées à leur encontre, dans une société où l'on entend si faiblement leurs voix, elles sont montées au front, elles ont osé et osent encore aujourd'hui s'affronter à ceux qui veulent les faire taire. Oui, avec leur manière particulière d'entrer en dissidence, ces femmes-là s'opposent à la stérilité et à la destruction, non plus incarnées par le dieu Seth, assassin d'Osiris, mais par un pouvoir aux airs de moderne Moloch, qui dévore ses propres enfants.

Mais, me dira-t-on, les exemples de grandes déesses anciennes sont légion, alors pourquoi avoir distingué Isis dans le très riche panthéon qui les regroupe toutes ? Pourquoi pas Cybèle, la Grande Mère de Pessinonte, en Asie Mineure, Artémis d'Éphèse avec ses mille seins, ou encore la Grecque Déméter qui présidait aux mystères d'Éleusis ? Parce que notre « Reine du Ciel » – dont les Égyptiens de l'Antiquité disaient déjà qu'elle était « la divine dans tous ses noms, Celle dont il n'y a pas la pareille » – tient le rôle phare de l'un des mythes les plus célèbres, d'une des gestes les plus pérennes de l'Antiquité. Mais aussi parce qu'elle incarne l'une des figures archétypiques les plus éminentes de la femme initiatrice du masculin, de la Créatrice tout autant que (et c'est plus rare) de la Rédemptrice, s'inscrivant ainsi dans la longue tradition des sauveurs et autres figures de la délivrance du Proche-Orient. Grâce à la « résurrection » de son frère-époux Osiris, dont elle est l'artisane, Isis

recueillera ainsi pour longtemps les aspirations populaires à une religion du salut…

Identifiée, aux origines, à la souveraineté et à la maternité, épouse des dieux les plus puissants d'Égypte (Osiris principalement, mais aussi Rê, Amon ou Min), la fluidité de ses contours, sa labilité et sa facilité à habiter les différentes figures du féminin ont fait qu'on la prie et qu'on la révère sous de multiples noms et sous de multiples cieux. C'est ainsi que la désigne le Romain Apulée dans les *Métamorphoses* : « La mère de la création, la souveraine des éléments, l'enfant primordial du siècle, la plus haute des divinités, la reine des esprits, la première parmi les êtres célestes, la manifestation des dieux et des déesses en un seul corps […] » Pendant des siècles, Isis incarnera pour l'Occident la Génératrice, la Source de toute vie, la Matière et la Nature. Et l'un des visages les plus radieux de l'éternel féminin.

Quant à la fameuse « quête » de la déesse, elle est aussi le modèle et le reflet de toute quête humaine – de cette quête inaccessible et spirituelle comme celle du Graal, de cette quête dans laquelle on avance, partagé entre un doute abyssal et un espoir chevillé au cœur, à travers une série d'épreuves, de cette quête difficile et angoissée, de cette recherche effrénée ou méthodique, de ce cheminement nécessaire en quoi réside l'apprentissage de toute existence – qu'Isis en soit le sujet lorsqu'elle parcourt l'Égypte à la recherche du corps dispersé de son frère-époux Osiris avant d'en rassembler patiemment les morceaux, ou qu'Isis en soit elle-même l'objet, dans les cultes à mystères antiques ou dans les rituels initiatiques modernes.

C'est dans la longévité, l'universalité de ce mythe – mais aussi dans les « perspectives dépravées » dont il a fait l'objet – et jusque même dans son actualité qu'il nous faut chercher les raisons de la fascination ressentie encore aujourd'hui pour une déesse aux multiples métamorphoses – pour Isis la chatoyante, la mouvante, l'éternelle.

D'une légende-creuset née au bord du Nil, et où s'affrontent avec une belle cruauté des divinités qui nous semblent parfois nébuleuses, est sorti un grand mythe. Celui-ci s'est révélé à la source d'une certaine conception du monde, mais aussi du féminin ; il s'est imposé comme un inépuisable sujet de réflexion pour les théologiens, les artistes, les philosophes et les poètes, de l'Antiquité à nos jours. Mais n'oublions pas qu'il a aussi servi

de surface de projection au long rêve égyptien de l'imaginaire occidental et aux fables les plus extravagantes où se sont mêlés éléments historiques avérés et fiction. Cette légende a souvent constitué un support parfait où accrocher une image sublimée, fantasmée et parfois même « dégradée » d'Isis, qui allia si souvent aux yeux de ses « enfants » l'amour inconditionnel d'une mère, l'ultime salut du désespéré et de l'amant tout autant que la sagesse d'une déesse.

La « légende d'un mythe », comme la qualifiait l'historien de l'art Jurgis Baltrušaitis dans *La Quête d'Isis*, a fleuri sur ce vieux fonds mythologique, mais, ajoute-t-il, comme « le même mécanisme visionnaire des déviations et des dédoublements produit aussi des contes fantastiques autour des contes originaux », cette légende « atteint souvent les régions de l'absurde et évolue vers l'impossible ».

De fait, quelle figure, fût-elle syncrétique par excellence, peut se vanter d'avoir hanté (consciemment ou non) des imaginaires aussi différents que celui de Cléopâtre, la dernière reine d'Égypte, de l'empereur romain Hadrien, du philosophe Plutarque, du très chrétien Bernard de Clairvaux, du Florentin Boccace, d'Élisabeth I^re^ d'Angleterre, de Mozart, du franc-maçon Cagliostro et du conventionnel Robespierre, des romantiques allemands Goethe et Novalis, de Gérard de Nerval et de Victor Hugo, ou encore celui d'une rappeuse qui se veut la porte-parole de l'afrocentrisme ? Isis, toujours Isis.

C'est ainsi qu'on retrouve la déesse préférée des pharaons sous les traits de Déméter ou d'Aphrodite à Alexandrie, puis à Rome et dans les provinces les plus éloignées de l'Empire romain, et sous ceux, à peine masqués, de nombre de Vierges noires romanes de l'Occident chrétien. Immuable et multiple à la fois, on la voit réapparaître dans l'image de la femme qui détient le « grand feu de la Vie » cher aux alchimistes et aux hermétistes du XVII^e^ siècle, dans les invocations du Sarastro de *La Flûte enchantée*, au cœur des rites « égyptiens » des loges maçonniques et dans certaines fêtes de la Révolution française, mais encore sur les armoiries de la Ville de Paris, dans les multiples évocations de l'« Isis voilée » du Romantisme, dans l'une des Filles du feu de Nerval tout autant que dans les fantasmes réincarnationnistes des ésotéristes du début du XX^e^ siècle, ou sous les traits d'une super-héroïne de *comics* américains.

Adossé à des références historiques, archéologiques et littéraires, cet ouvrage ne prétend pas à l'exhaustivité : il assume une subjectivité délibérée, celle qui consiste à dresser, à travers l'histoire, le portrait d'une déesse insaisissable et dont les visages superposés, sédimentés par le temps – et si profondément ancrés dans l'inconscient collectif –, n'ont cessé (et ne cessent) de faire sens pour les femmes, mais aussi pour les hommes et pour un « monde global » qui, pressé par l'urgence à agir, est en train de s'éveiller au féminin et aux valeurs qui lui sont attachées – entre autres, le *care* (« prendre soin des besoins des autres ») ou encore l'écologie confrontée au « grand corps malade » de la Terre-Mère. Prise de conscience salutaire qui nous rappelle qu'en dépit d'un déni dangereux pour l'avenir du monde, nous appartenons à cette Isis-Nature, célébrée et crainte à la fois par les philosophes et les poètes, tel l'un des plus grands romantiques allemands, cet Hölderlin qui écrivait : « Ne faire qu'un avec toutes choses vivantes, retourner, par un radieux oubli de soi, dans le Tout de la Nature. »

Note

1. Paysans égyptiens.

I

Asèt l'Égyptienne

« Isis, créatrice de l'univers,
souveraine du ciel et des étoiles,
maîtresse de la vie,
magicienne aux excellents conseils,
soleil féminin,
qui scelle toute chose de son sceau ;
les hommes vivent sur ton ordre,
rien n'est réalisé sans ton accord. »

Hymne à Isis dans son temple de Philae.

Sur ce mur d'une chapelle de l'île sacrée de Philae, en amont de la première cataracte du Nil, ses ailes immenses, telles des voiles d'artimon, s'éploient de part et d'autre du corps rigide de l'époux dans ses langes funéraires.

Asèt, la « Grande de magie », qui maîtrise la science divine et rend les paroles efficientes, enveloppe et protège Osiris, elle repousse les régions ténébreuses loin du presque mort et chasse la puanteur odieuse de la putréfaction.

Semblable au milan, ce rapace dont elle revêt souvent la forme, la déesse anime l'air autour d'Osiris, le « bon dieu » avec son visage vert comme la végétation, parfois noir comme le limon, qui n'est plus qu'un corps sans vie, un héros passif, voué à une inertie éternelle.

Mais sa sœur-épouse veille, comme toujours, sur celui qui ne peut se relever seul : grâce à son amour opératif, à sa fidélité et à ses dons de magicienne, elle parvient à donner « des forces à celui qui était inerte », à

réinsuffler la vie à son bien-aimé, plus encore, à lui transmettre l'esprit qui restaurera sa force vitale. Elle lui offrira aussi une seconde naissance, dans une sphère différente du monde terrestre.

En sauvant de l'anéantissement son époux, puis son fils, celle qui, à l'instar du soleil, « dissipe l'obscurité par sa lumière » va devenir la seule femme de la longue cohorte des figures de sauveurs du Proche-Orient.

La Grande Magicienne

Les origines de celle que les Égyptiens nommaient Asèt, « le trône », et que les Grecs transcrivirent en Isis, sont à chercher du côté du delta du Nil. Cette région où l'on trouve tant de marécages profonds et de forêts de papyrus symbolisait les eaux maternelles aux yeux des Anciens. Rien d'étonnant alors à ce qu'une légende fasse des marais de Chemmis, près de Bouto (une des cités les plus fameuses de la Basse-Égypte), le lieu secret où Asèt retourne toujours pour cacher et protéger les hommes qui sont chers à son cœur : Osiris, son époux défunt d'abord, puis Horus-Harpocrate, son enfant solaire.

De fait, on sait aujourd'hui qu'Asèt a fait son apparition en Égypte au II^{e} millénaire avant Jésus-Christ : on en trouve mention dès cette époque dans un *Texte des Pyramides*.

Coiffée d'une perruque tripartite couleur « aile de corbeau » – les textes la décrivent comme « celle à la chevelure noire et à la peau cuivrée », comme toute bonne Égyptienne –, la déesse est couronnée d'un siège, qui, par sa forme épurée, évoque un escalier, une échelle ou un petit escabeau qui favoriseraient l'ascension vers les régions célestes. En réalité, ce signe, S.t, le « siège », qui est également l'hiéroglyphe de son nom, symbolise le trône royal. Belle image que celle d'Asèt en majesté : il est vrai qu'elle est d'abord une reine, la figure emblématique de la souveraine bienveillante et civilisatrice à laquelle s'identifieront toutes les femmes des rois d'Égypte.

Parfois représentée sous la forme d'Hathor, la déesse de l'amour, de la joie et de l'ivresse spirituelle, Asèt peut arborer, comme celle-ci, de hautes cornes de vache en forme de lyre qui enserrent un disque solaire.

On la voit aussi qui porte sur la tête une dépouille de vautour qui signifie Mout, la mère, un attribut fréquent chez les déesses égyptiennes.

Dans son étroit fourreau bleu ou rouge à la taille marquée par une longue ceinture, le front ceint d'un bandeau, le cou orné d'un large collier à motif floral, les bras cerclés de bracelets d'or, de lapis-lazuli, de cornaline et de turquoise, Asèt l'éclatante s'avance, fidèle à son épithète d'« Œil de Rê », c'est-à-dire comme un véritable soleil féminin.

Puissante, grande magicienne à l'autorité indiscutable, la déesse sait pourtant se montrer douce, (très) aimante et elle fait preuve d'une incroyable fidélité. Lumineuse, et légère aussi, et cela depuis que deux divinités, et non des moindres – Amon, le principe caché dans la création, et Chou, l'incarnation de la lumière « qui illumine le ciel après les ténèbres » –, lui ont conféré son premier souffle. Un texte gravé dans le sanctuaire de son temple, à Dendara, raconte sa naissance : « En ce beau jour de la veille de "l'enfant dans son berceau" […], Asèt fut mise au monde à Dendara par Apit la Vénérable dans la demeure d'Apit [l'un des noms du temple d'Asèt], sous forme d'une femme noire et rose, douée de vie, douce d'amour ; il lui fut dit par sa mère Nout, quand elle la vit : "Sois légère [is] pour ta mère !" C'est pourquoi son nom a été Isis. »

Noire est-elle donc, comme tant d'autres déesses anciennes – il suffit de penser à Cybèle, à Déméter, à Diane ou à Aphrodite, par exemple ; noire est-elle aussi, comme certaines Vierges médiévales barbares et merveilleuses, « nimbées » de cette couleur à la fois terrifiante et hypnotique qui produit pourtant un effet lumineux. Noire encore, comme sa sœur du Cantique des cantiques biblique, qui déclare d'elle-même qu'elle est « noire et attirante ». Et puis, Asèt et la Sulamite du Cantique n'ont-elles pas toutes deux affronté la puissance et le jugement du Soleil ?

De divinité solaire, justement, il est question dans la prolifique légende de la déesse égyptienne, à travers un épisode tout à fait réjouissant qui met en scène – et en relief – les talents de magicienne qui sont ceux d'Asèt.

Longtemps infatigable roi des dieux de la mythologie égyptienne, qui parcourt sans cesse le ciel et le monde inférieur, Rê, le « Soleil », le « Maître universel », « Celui qui brille comme l'or » vieillit, et s'épuise, nous raconte le mythe. Asèt, qui a besoin d'accroître ses pouvoirs pour poursuivre sa quête et protéger son époux et son fils, va imaginer comment détourner à son avantage le secret même de la toute-puissance

du démiurge solaire, que tous craignent et envient. Et elle va bientôt mériter son épithète de déesse qui « fait vivre les dieux et les hommes ». Créatrice, réellement.

Rê, donc, s'affaiblit. Asèt, quant à elle, veille : le voyant décliner, elle décide de lui dérober par la ruse son nom inconnu de tous. Incroyable audace quand on sait qu'en Égypte, connaître la réalité d'un nom, qui a valeur programmatique sur le destin d'un individu, revient à avoir le pouvoir sur celui qui le porte. La déesse a bien conscience que jamais Rê ne lui révélera un tel arcane, qui le priverait de son statut de divinité suprême et le livrerait totalement à celui qui en aurait connaissance. Mais Asèt est opiniâtre, constante, déterminée, comme sa ténacité dans le mythe osirien et dans la longue quête qui en découle va le confirmer d'une manière éclatante.

Pour autant, Rê, le démiurge héliopolitain, même vieillissant, n'est pas le premier adversaire venu : il n'est rien de moins que « Celui dans le poing duquel est l'éternité ». Pour s'emparer de son pouvoir secret, Asèt va devoir générer chez le Soleil lui-même un mal que seule la connaissance de son nom parviendra à éteindre. La déesse rusée décide donc de recueillir quelques gouttes de salive du dieu sénile – ses yeux pleurent, il bave et tombe, nous disent les textes anciens –, elle les mélange avec de la terre, en façonne un serpent qu'elle anime par des formules magiques, puis elle cache le reptile dans le sable. Asèt, confirment les textes égyptiens, « était une femme intelligente ; son cœur était plus rebelle que celui d'un nombre infini de dieux, plus habile qu'un nombre infini d'esprits. Il n'y avait rien qu'elle ignorât dans le ciel et la terre »… C'est ainsi que Rê, s'apprêtant à monter dans sa barque pour accomplir son voyage dans le ciel et pour éclairer le monde, est piqué au talon par le serpent sacré (il est fréquent dans la mythologie que ce reptile morde à hauteur de la cheville, que ce soit dans la damnation du jardin d'Éden ou dans la légende d'Achille ; le talon fait en effet la jonction avec la terre et représente de ce fait le point faible de l'homme… tout autant que celui du dieu dans la légende d'Isis et de Rê). La douleur est terrible, le poison prend maintenant possession de son corps et Rê se met à hurler jusqu'à en faire trembler la voûte céleste. À la souffrance inouïe s'ajoutent l'angoisse et le désespoir du divin père qui ne parvient pas à comprendre

ce qui lui arrive, lui, le souverain qui créa puis prit possession de l'univers entier :

> « Approchez, vous qui êtes venus à l'existence de mon corps et son corps, dieux qui êtes issus de moi, afin que je vous fasse connaître ce qui m'est arrivé. Une chose douloureuse m'a mordu. Mon cœur ne la connaît pas, mes yeux ne l'ont pas vue, ma main ne l'a pas faite. Je ne reconnais en elle aucun des éléments de ma création. Mais je n'ai jamais ressenti une souffrance comme celle-là ; il n'y a rien de plus pénible que cela. Je suis un Souverain, fils de Souverain, une semence divine venue à l'existence comme dieu. Je suis le Grand, fils du Grand, celui dont le nom fut pensé par son père. J'ai beaucoup de noms et beaucoup de formes. Ma forme est aussi en chaque dieu. Je suis celui que l'on appelle Atoum et Horus le Loué. Mon père et ma mère m'ont dit mon nom, et je l'ai caché en mon corps hors de portée de mes enfants, de peur qu'un pouvoir soit donné à un magicien contre moi. Or je sortais pour voir ce que j'avais créé, je me promenais sur le Double Pays que j'avais fait, lorsqu'une chose me mordit que je ne connais point. Ce n'est pas le feu, ce n'est pas l'eau, mais mon cœur brûle, mon corps tremble et mes membres ont froid. Que mes enfants, les dieux, me soient amenés, avec des paroles bénéfiques – (les dieux) qui savent les formules magiques et dont la connaissance atteint le ciel. »

Réunies, toutes les divinités se pressent autour de leur père, mais se montrent impuissantes à le soulager : Rê leur demande alors de convoquer leurs propres enfants et, entre deux râles et deux plaintes, le vieux démiurge exige qu'on lui livre quelques secrets magiques pour le sortir de ce « mauvais pas ».

Asèt se tient parmi l'assemblée des enfants divins et, à ce titre, elle fait mine d'utiliser amusettes et incantations pour soulager Rê, fou de douleur. Rien n'y fait. Le venin brûle et glace tout à la fois. Asèt s'approche du malade, et glisse à son oreille qu'elle connaît bien un antidote… à condition que Rê consente à lui révéler son nom secret :

> « Dis-moi ton nom, mon divin père ! Car un homme revit lorsqu'il est appelé par son nom. »

Comment celui qui est adoré dès qu'il paraît à l'horizon pourrait-il céder devant cette jeune femme ? S'ensuit une longue litanie de ses noms les plus connus, les plus vénérés, qu'il lui récite :

« Je suis celui qui a fait le ciel et la terre, qui a lié les montagnes et créé tout ce qui réside en eux. Je suis celui qui a fait l'eau. J'ai fait le taureau pour la vache, de telle sorte que la jouissance sexuelle vînt aussi à l'existence. Je suis celui qui a fait l'empyrée et créé les mystères des deux horizons. Je suis celui qui fait venir la lumière lorsqu'il ouvre les yeux et amène l'obscurité lorsqu'il les ferme. Je suis celui qui a fait venir à l'existence les heures et les jours, je suis celui qui a établi la répartition des fêtes de l'année. Je suis celui qui a fait le feu de la vie », ajoute le Soleil.

Mais Asèt l'intuitive ne s'y méprend pas. Elle veut « le » nom que le dieu cache au plus profond, elle aspire au dévoilement de son souverain mystère. La finesse de son discours, qui est l'une de ses caractéristiques, on le verra, va lui être infiniment précieuse :

« Ton nom [véritable] n'est pas parmi ceux que tu m'as dits. Dis-le-moi donc, et le poison sortira, car un homme revit lorsque son nom est prononcé. »

Terrassé par la douleur, consumé par le feu et la glace distillés dans ses chairs par le poison, Rê cède enfin et divulgue son nom à la Grande Magicienne, à condition qu'elle ne le livre qu'à son seul fils :

« Prête-moi tes oreilles, ma fille Isis, de telle sorte que mon nom passe de mon corps dans ton corps. Le plus divin des dieux l'a caché, pour que ma place soit vaste dans le navire des millions d'années. »

Asèt prononce alors les paroles enchantées qui vont libérer le dieu solaire du sort qui l'accable – et dont elle est l'instigatrice :

« Écoule-toi, poison du scorpion. Sors de Rê et de l'Œil d'Horus ! Sors du dieu, ô brûlant, selon mon incantation ! Je suis celle qui agit et je suis celle qui chasse. Va-t'en dedans la terre, puissant poison ! Vois, le grand dieu a divulgué son nom. Rê vit, le poison est mort ! »

Et le mythe conclut ainsi : « Selon les mots d'Isis, la grande magicienne, la maîtresse des dieux, qui connaît Rê par son nom[2] », faisant d'Asèt la déesse la plus populaire du panthéon égyptien avant de devenir celle qui sera l'objet d'un culte universel.

Cette idée de « nom secret » attaché au divin perdurera à travers les siècles et on le retrouve entre autres dans la tradition musulmane où le centième nom d'Allah – qui est censé en posséder quatre-vingt-dix-neuf – ne doit être révélé qu'au jour du Jugement dernier. Le très inspiré *Livre des haltes*, cet ensemble de paroles recueillies lors des enseignements de l'émir soufi 'Abd el Kader (1808-1863), nous offre entre autres un commentaire mystique sur ce fameux « Nom suprême » qui serait complémentaire aux quatre-vingt-dix-neuf autres. La halte 247 en fait ainsi l'« Essence spécifique » de Dieu : définition qui, dans une visée théologique pourtant différente, n'est pas très éloignée de celle de la légende d'Isis et de Rê.

Celle qui réjouit le cœur d'Osiris

Les dieux égyptiens peuvent donc se montrer faillibles, vulnérables, comme c'est le cas des divinités primordiales qui, après avoir fait leur temps, se retirent là où leur âme peut élire domicile parmi les étoiles. Mais il peut aussi arriver que d'aucuns soient violemment mis à mort, à la suite d'un odieux complot. Osiris est de ceux-là et sa figure attachante tient sans doute à l'humanité de son histoire et à ses incroyables péripéties dominées par la longue quête d'Asèt pour le retrouver et lui redonner vie ; car en dépit de ses pouvoirs, la Grande Magicienne, qui ne cesse pourtant d'éloigner les ennemis de son bien-aimé, ne pourra éviter le drame auquel elle va être confrontée avec son époux.

À l'origine, Osiris (*Ousir*, en égyptien) apparaît comme une divinité de la végétation qui créa les céréales, apprit aux hommes l'art de cultiver la terre et d'élever le bétail. Il leur donna aussi les lois et leur apprit le respect des dieux, devenant ainsi le premier souverain du Double Pays d'Égypte. À partir de son épithète d'*Ounennefer*, « l'Être éternellement parfait », « le Bon Être », on composa un prénom très populaire dans l'Égypte ancienne. Tout comme sa figure, nous allons le voir, son prénom connaîtra une belle pérennité, puisqu'on le retrouvera jusque dans l'Europe moderne sous la forme de l'Onofrio italien et de l'Onuphre français.

Dans ce que les textes anciens nous présentent comme un âge d'or de l'humanité, Osiris, dit « le Maître de toutes choses », règne donc sur la terre noire d'Égypte aux côtés de la grande reine Asèt, « sœur parfaite de bras, qui fait croître les végétaux », épithète qui montre chez elle aussi une dimension clairement agraire. « Celle qui réjouit son cœur » n'est donc pas seulement sa femme, elle est aussi sa sœur : tous deux s'inscrivent dans la généalogie des dieux d'Héliopolis, le grand centre du culte solaire égyptien. Aux origines, nous racontent les récits cosmogoniques, Rê-Atoum, le Créateur (une version ancienne de notre moderne « big bang »), émerge de l'océan primordial ou Noun, l'équivalent de la « grande soupe cosmique » de nos astrophysiciens.

Dans cet état indifférencié plongé dans l'obscurité (qui, sur le plan de la psyché humaine, correspond à l'inconscient), le démiurge solaire qui est « venu de lui-même à l'existence » se masturbe pour créer sa descendance (les textes évoquent son geste et sa semence, à l'origine de toutes choses, comme la « flamme ardente d'Atoum »). Selon d'autres textes, Rê crache, dans le dessein d'opérer une séparation. C'est ainsi qu'il donne naissance au premier couple composé de Chou, l'air et la lumière, et de Tefnout, qui personnifie l'ardeur du soleil. Puis, un second couple vient au monde : Geb, le principal dieu de la terre, et Nout, la déesse de la voûte céleste que l'on voit étendue sur lui, et non l'inverse – où l'on remarque que nos cultures ont inversé les polarités des grandes traditions mythologiques qui, elles, tenaient le ciel pour féminin et la terre pour masculine…

Aidé de Chou, le démiurge sépare alors Geb de Nout, qui étaient unis, afin que le ciel étire son long corps étoilé au-dessus de la terre. De leurs étreintes passionnées, de cette hiérogamie (mariage sacré) entre le principe mâle et le principe féminin, naissent cinq enfants, dont Asèt et Osiris. C'est ainsi que leur histoire d'amour débute dans le ventre même de leur mère Nout : « Isis et Osiris s'aimèrent avant même que de naître et s'unissaient furtivement dans l'obscurité du sein maternel […] », nous dit l'écrivain grec Plutarque (45-125 apr. J.-C.) dans son *À propos d'Isis et Osiris* (*De Iside et Osiride*), le récit le plus complet du mythe. En effet, cette légende d'Isis et d'Osiris n'est jamais racontée de manière cohérente dans l'Égypte ancienne. Les seuls récits suivis et détaillés sont ceux de deux historiens grecs : Diodore de Sicile et Plutarque.

Cette proximité sensuelle, cette intimité quasi fusionnelle des frère et sœur amoureux in utero, on les retrouve dans les chants égyptiens dits « de la grande joie du cœur », ce recueil de poésie amoureuse du Nouvel Empire (1552 av. J.-C. à 1080 av. J.-C.) où les termes « frère » et « sœur » recouvrent le sens de « bien-aimé(e) », d'« amant » et d'« amante », une métaphore qui exprime un sentiment de parenté et de profonde affinité, bien plus que de simple tendresse :

> « Je descends le fleuve en barque au bruit des rames,
> Ma botte de roseaux sur les épaules.
> J'irai à Memphis et dirai à Ptah, Seigneur de la Vérité,
> "Donne-moi ma sœur cette nuit." »
> (Chant V)

> « … Mes bras étaient pleins de rameaux de perséa,
> Mes cheveux étaient lourds de parfums,
> Il me semblait que j'étais la Maîtresse des Deux Pays
> Et j'étais auprès de toi, mon frère. »
> (Chant VIII)

Ce lyrisme, cet érotisme à peine masqué et cette ferveur amoureuse, on en perçoit des échos dans les chants du Cantique des cantiques, qui se sont largement inspirés des poèmes égyptiens (comme de ceux de Sumer) :

> « Tu m'as ensorcelé, ma sœur, fiancée,
> Tu m'as ensorcelé avec un seul de tes regards,
> avec un seul étincellement de ton collier.
> Combien désirable est ton amour, ma sœur, fiancée ! »
> (4, 9-11)

Gémellité « essentielle » d'Asèt et d'Osiris, donc, qui ne sont pourtant pas seuls dans le sein maternel, mais qui grandissent au contact de leurs frères et sœur (Seth, Nephtys et Haroéris, ou Horus l'Ancien) et dont le destin commun est d'ores et déjà scellé. Cinq au total, comme les « épagomènes », ces cinq jours qui viennent compléter les trois cent soixante qui forment une année régulière et dont les textes nous disent que

le dieu Thot, chargé de décompter le temps, les a obtenus en jouant aux dés contre la déesse Lune dont il est tombé amoureux. À l'issue de la partie, il remporte l'enjeu, soit la soixante-dixième partie de chacune des apparitions de l'astre, et peut ainsi créer cinq jours entiers afin que Nout accouche à l'abri des foudres de Rê, jaloux de sa relation avec Geb et qui l'a frappée d'une malédiction lui interdisant d'enfanter « à aucun moment ni du mois ni de l'année ».

Dans les eaux amniotiques de « Celle qui engendre les dieux » (Nout), déjà, croissent les futurs protagonistes du mythe osirien, deux sœurs pour toujours solidaires, deux frères à jamais ennemis.

Osiris naît le premier, il sera donc l'héritier légitime de son père, comme nous l'explique le « Grand hymne à Osiris » figurant sur une stèle du Louvre :

> « Salut à toi, Osiris ! Seigneur de l'éternité, roi des dieux !
> […]
> loué de ton père Geb,
> aimé de ta mère Nout.
> […]
> Tu as hérité de Geb le Double Pays.
> Devant ta perfection,
> Il a demandé que tu guides les pays
> Pour une heureuse réussite.
> Il a placé ta main sur ce pays,
> Son eau et son vent,
> Son herbe et tous ses troupeaux,
> Tout ce qui vole et tout ce qui se pose,
> Ses reptiles et ses animaux du désert,
> [tout cela] offert au fils de Nout :
> et le Double Pays s'en réjouit ! »

Naît ensuite Horus l'Ancien, puis c'est le tour de Seth (que les Grecs baptiseront Typhon) qui déchire le flanc de sa mère Nout en voulant forcer le passage pour sortir plus rapidement : « Il ne naquit ni au bon moment ni par le bon endroit », explique Plutarque dans *Isis et Osiris*.

Autant Osiris, l'aîné qui incarne l'ordre parfait, est brun, grand – un colosse de quatre mètres cinquante – et rayonnant avec ses membres en lapis-lazuli, autant Seth, le cadet qui symbolise le hors-norme, est pâle et roux comme les étendues désertiques et stériles qui deviendront son royaume. Il est aussi figuré comme un homme à tête fabuleuse, avec son museau incurvé, ses oreilles carrées et sa queue fourchue, un mélange composite d'animaux que l'on ne peut identifier précisément. Seth est craint par les Égyptiens qui le tenaient pour responsable des brouillards et des tempêtes de sable et lui rendaient un culte fidèle, en suivant scrupuleusement les prescriptions qui le concernaient, avec, comme arrière-pensée, la peur que le « démon roux » puisse régner un jour sur le monde. Ainsi tranchait-on au couteau un serpent en argile lorsque se levaient les terribles vents du désert…

Enfin, leurs sœurs Asèt et Nephtys (*Nebet-Het*), « la dame de la demeure », viennent au monde.

Souveraine rayonnante, amoureuse d'un Osiris doué pour les joutes verbales et la musique, Asèt va pourtant connaître les affres de la trahison. Sur la couche de sa sœur Nephtys, épouse de Seth, elle découvre un jour une guirlande de mélilot, une parure florale d'amour, trace indiscutable du passage d'Osiris… Asèt est effondrée : son père Geb la retrouve en pleurs, couverte de poussière, la robe défaite et souillée. Il lui faudra toute la foi de son amour conjugal et l'exceptionnel talent d'orateur de son époux pour qu'elle accepte de lui pardonner, lui qui justifie son infidélité par la confusion qu'il a faite entre les jumelles, si semblables en apparence…

De cet adultère naît Anubis, que Nephtys abandonne par crainte des représailles de Seth, son mari stérile. Et c'est encore Asèt qui retrouve et élève le futur dieu au noir visage de chacal. Son neveu deviendra un jour son plus fidèle serviteur et l'un des acteurs, lui aussi essentiel, de la passion osirienne.

Amour plus fort que le destin et la destruction, constance et inconstance, justice, fidélité conjugale, dévotion maternelle, piété filiale, mais aussi jalousie fratricide, violence, acharnement maléfique et lutte à mort : tous les ingrédients d'une grande fresque familiale sont réunis dans le mythe osirien qui prend alors figure d'archétype.

Épouse fidèle et rédemptrice

« La vie est une fable pleine de rage et de fureur » (*Macbeth*) : les acteurs de ce qui va devenir un véritable drame shakespearien sont en place pour le premier acte.

Au commencement, ce sont bien l'envie et la haine, ces deux puissants moteurs en marche dans le monde, qui vont conduire Seth le rouge à commettre un crime contre son propre frère. Le dieu du désordre et des forces turbulentes de la nature, connu pour sa sexualité débordante et incontrôlée, « l'engendreur de la confusion qui crée tempête et orage dans toute l'étendue du ciel », va tout simplement éliminer Osiris. Pourtant, diaboliser Seth qui incarne le chaos et, de cette manière, cerne le royaume osirien de la loi, reviendrait à méconnaître un antagonisme essentiel à l'ordre du monde, sans lequel ne pourrait naître une « conjonction des opposés », cette manifestation de la tension de termes contraires et la manière dont on les réunit. Ou encore, comme l'analyse Plutarque (*Isis et Osiris*) dans une perspective platonisante, Osiris représente le principe du bien et de l'unité, opposé au principe de dispersion et d'annihilation qu'incarne Seth.

En effet, avant de parcourir le plus fertile des mythes de l'Égypte ancienne, rendons justice à celui dont on ne retient souvent que les aspects négatifs, c'est-à-dire d'avoir été à la fois l'assassin d'Osiris et l'ennemi acharné de son neveu : c'est pourtant bien aux côtés de ce dernier – *Les Aventures d'Horus et de Seth* disent d'eux qu'ils sont « les plus grands des grands princes qui ont existé » – que Seth est souvent représenté en costume royal et guerrier. Tous deux arborent alors le signe de vie *ankh* et le sceptre *ouas* du pouvoir. On retrouve aussi l'oncle et le neveu dans la scène du *Sema-taouy* (l'union des Deux-Terres), dans laquelle Seth et Horus ligaturent les plantes héraldiques d'Égypte, sous le trône de Pharaon. Pour régner, en effet, le roi doit réunir en lui-même les forces opposées d'Horus et de Seth, l'une positive et l'autre négative. Cette complémentarité s'avère ainsi indispensable à l'équilibre du monde, à la stabilité du pouvoir, dont les Égyptiens avaient bien compris les enjeux. Et cette dualité ombre-lumière ne fait rien d'autre que symboliser la lutte constante, en Égypte ancienne, pour préserver le sol fertile de l'envahissement du désert.

Si beau et si brillant que personne ne lui résiste, on l'a vu, Osiris ne suscite pas seulement le désir chez les femmes, il engendre aussi la jalousie. Et chez son frère Seth, ce sentiment n'est rien de moins que féroce, viscéral. Originelle, la compétition qui les oppose gangrène profondément leurs rapports et va entraîner une lutte à mort. Mais Seth et Osiris ne sont pas un cas isolé : les histoires de « frères ennemis » sont l'un des motifs récurrents dans les mythologies, qu'il s'agisse de l'histoire biblique de Caïn et Abel ou encore de celle des dieux mexicains Quetzalcoatl, le Serpent à plumes, et Tezcatlipoca, le Miroir fumant. Comme Osiris, le Serpent à plumes des Aztèques et des Mayas sera sacrifié par son frère, à l'issue d'un terrible combat. Il vivra lui aussi une véritable Passion (il se consumera dans les flammes) et il devra affronter la mort, d'où il renaîtra comme un phénix, pour que naisse notre ère actuelle, appelée « le Cinquième Soleil » par les anciens Mexicains.

Mû par son inextinguible désir de vengeance, Seth fomente donc un complot contre son aîné. Pour l'attirer dans son piège, le dieu du désert organise un banquet de roi au bord du Nil, sur la rive de Nedit, près d'Abydos, auquel il convie ses amis. Les invités découvrent au centre de la pièce un coffre extraordinairement travaillé dont l'éclat les fascine, et que tous convoitent. Leur hôte lance un jeu : le chef-d'œuvre reviendra à celui qui le trouvera à sa taille. On se doute que les proportions, exceptionnelles, ne peuvent convenir qu'à un être de taille tout aussi exceptionnelle. Osiris, par exemple, qui tente alors sa chance, s'étend dans le coffre… qui, « étonnamment », lui convient parfaitement. Mais avant qu'il n'ait eu le temps de se redresser, Seth et sa garde de soixante-douze conjurés l'y enferment, scellent le coffre avec du plomb en fusion et le jettent dans un bras du fleuve qui le conduit jusqu'à la mer.

À la nouvelle de sa disparition, toute la terre d'Égypte, hommes et dieux compris, se lamente, soudain dépossédée de son roi civilisateur. Asèt, elle, est terrassée de douleur ; elle coupe une mèche de ses cheveux et enfile ses vêtements de deuil. Ses larmes, versées en abondance, déclenchent la crue du Nil. C'est depuis ce jour que les Égyptiens donnèrent le nom de « Nuit des larmes » à ce soir d'été où se faisaient sentir les signes annonciateurs de l'inondation annuelle… Pourtant, la déesse se relève de son abattement, comme elle sera appelée à le faire encore, et décide de retrouver Osiris, laissant derrière elle un pays accablé, menacé par la domination de Seth.

Ainsi débute la première quête d'Asèt.

Selon le récit de Plutarque, commence alors pour la déesse un véritable jeu de piste, qui, à travers les marais et les mers, la conduit jusqu'aux rivages de Byblos, en Phénicie, où le coffre s'est échoué et où il a été enfermé dans les racines d'un immense tamaris. Le roi de ce pays est séduit et fasciné par la taille exceptionnelle de l'arbre mais aussi par son parfum. Il est vrai que les dieux égyptiens se manifestent souvent aux hommes par leur fragrance suave et merveilleuse – de fait, l'« odeur de sainteté » associée à une divinité ou à un(e) saint(e) est par ailleurs souvent attestée dans les traditions spirituelles. Le souverain phénicien, donc, abat l'arbre et décide d'en faire une colonne de son palais, y enfermant du même coup le corps d'Osiris. Guidée par le vent du destin, Asèt parvient à la cour de Byblos où elle revêt sa forme humaine et séduit la reine par ses talents de magicienne et par son art des parfums. Elle devient la nourrice de l'enfant royal et chaque nuit, prenant l'apparence d'une hirondelle (nous allons voir qu'Asèt prend le plus souvent la forme d'un oiseau), elle vole autour de la colonne qui enferme son bien-aimé et elle lance des cris déchirants. Puis elle finit par se révéler sous sa forme divine, nous dit encore Plutarque, et elle obtient d'emporter le coffre avec elle, libérant ainsi son époux de son long exil.

Ce n'est donc pas la première fois – ni la dernière – que la déesse s'incarne dans un oiseau : lors de sa quête au-dessus de l'Égypte, aidée de sa sœur et alliée Nephtys, elle a survolé le pays tel un milan, cet oiseau de proie dont les Anciens tenaient le vol anguleux pour le signe des dieux. Une manière d'« assomption » – au sens de « montée », d'« élévation » – qui, nous le verrons, sous-tend toute l'histoire de cette déesse.

Dans le labyrinthe de Chemmis, son royaume aquatique et bien protégé (du moins le croit-elle), Asèt va cacher le coffre qui abrite son époux. Mais une nuit de pleine lune, alors que Seth chasse dans les marais avec sa meute, il découvre le coffre. Fou de rage, l'assassin d'Osiris s'empare du corps de son frère et le découpe en quatorze, seize ou quarante-deux morceaux (trois fois quatorze), selon les versions. Ces nombres symboliques sont en lien avec la crue du Nil – dont la montée optimale était de seize coudées – mais aussi avec la moitié d'un cycle lunaire – soit quatorze jours –, moment du mois où Seth découpe Osiris et le dissémine

dans tout le Double Pays, soulagé d'avoir définitivement éliminé, du moins le pense-t-il, son éternel rival !

La seconde quête d'Asèt va commencer.

Dans la mythologie égyptienne, il existe une entité divine du nom de Chentayt, « la Veuve », dont le nom dérive du mot « souffrir » en égyptien. Elle n'est autre qu'un des aspects d'Asèt et, à ce titre, elle incarne l'épouse en deuil qui pleure sur le corps de son frère-époux et préside à sa reconstruction physique et symbolique. Soutenue par sa sœur jumelle, la fidèle épouse d'Osiris va donc une fois encore parcourir l'Égypte et retrouver chaque morceau du dieu assassiné :

> « Ma sœur, dit-elle à Nephtys, vois, c'est notre frère !
> Viens, aide-moi à soulever sa tête, à recueillir ses os.
> Viens, aide-moi à remettre en ordre ses membres.
> Viens, aide-moi à ôter la terre de sa chair.
> Ensemble, nous te reconstituerons, ô cher Osiris. »

Patiemment, la déesse va reconstituer le corps de son bien-aimé. Pour chaque partie qu'elle retrouve, et dont elle fait les plus saintes reliques, elle élève dans chaque « nome » du pays (circonscription administrative) un abri sacré, un temple consacré à son époux. Quarante-deux nomes et quarante-deux membres d'Osiris : par l'union consubstantielle de son corps et de la terre noire, le dieu éternellement vert devient symboliquement toute l'Égypte, et son remembrement par Asèt reflète l'union du royaume des Deux-Terres.

La tradition voulait que la tête du dieu, la relique la plus vénérée, reposât dans la ville d'Abydos, en Haute-Égypte, que l'on considérait comme l'Abaton (lieu d'accès interdit dans certains sanctuaires) du sacro-saint « grand mystère » osirien. Au cours de cette cérémonie secrète dont le rite ne devait pas être divulgué, était célébrée une manière de « Passion » représentée en public. On y rejouait chaque année le meurtre du dieu puis son triomphe sur l'anéantissement.

Une fois reconstitué par Asèt, reprend la légende, rien ne manque bientôt d'Osiris, excepté son phallus, avalé par un poisson du Nil, l'oxyrhynque au long nez phallique, qui devint tabou dans le 8^{e} nome d'Égypte (celui du temple d'Abydos) où il était proscrit, sous peine de

mort, de le manger car il abritait potentiellement l'organe créateur du dieu.

Les talents de grande magicienne de la déesse et les nombreux artifices dont elle a le secret sont de nouveau mis à contribution : elle modèle un sexe en terre et remplace le phallus disparu. Elle rend ainsi sa virilité à Osiris, dans l'espoir de concevoir un enfant de lui et de donner un héritier au trône d'Égypte, convoité par Seth.

C'est une fois encore sous la forme de son oiseau de prédilection, le milan, qu'Asèt-rapace va voler au-dessus du corps inerte d'Osiris. Le signe de vie *ankh* entre les serres, elle agite ses ailes près des narines du défunt pour lui rendre le souffle vital, mais, plus encore, pour lui insuffler l'esprit (il n'est pas anodin que *spiritus*, le « souffle créateur », vienne du verbe *spirare*, « respirer »). On pourrait d'ailleurs s'interroger sur le fait que, dans la symbolique égyptienne, c'est le féminin qui transmet, bien plus que son pénis manquant, son phallus (symbolique) au masculin, tout autant qu'elle lui transfuse l'esprit. On retrouve d'ailleurs cette idée dans l'hébreu *ruach* (étymologiquement « air en mouvement dans l'espace » et, par extension, « principe vital », « souffle divin donnant la vie ») qui, dans cette tradition, relève du genre féminin, ou encore dans l'Église d'Orient des premiers siècles qui tenait elle aussi l'Esprit saint (symbolisé par une colombe) pour féminin…

Cette « insufflation » de la déesse valait aussi pour le défunt ordinaire : il existe des papyrus funéraires de l'époque tardive ou « livres de respiration », destinés à accompagner le mort dans son voyage dans l'inframonde. L'un d'entre eux – le livre de respiration fait par Isis pour son frère Osiris – contient des formules qui accompagnent le nom et la généalogie du décédé. Tel un vade-mecum pour l'éternité, il était placé aux pieds et à la tête de la momie.

Par sa puissance créatrice, par la force de son amour, Asèt va donc tenter de réanimer son époux, dans l'espoir qu'il dépose en elle un germe d'avenir : « Osiris, le supplie-t-elle, vois, ta sœur Isis est venue, ton épouse, s'ouvrant à ton amour. Place-la sur ton phallus afin que ce qui sortira de ta descendance soit en elle. »

Vrillés, piqués vertigineux au-dessus du sexe du gisant, remontées en chandelle, chutes en feuille morte, ce n'est pas pour rien que l'une des théophanies (c'est-à-dire une manifestation divine) de la déesse est un

oiseau de proie connu pour ses talents d'acrobate aérien lors de la période qui précède l'accouplement : comme aucune autre déesse avant et après elle, Asèt parvient à redonner vigueur à son mari défunt et à être fécondée par lui. Ces épousailles cosmiques entre le mort et le vif vont faire trembler le ciel et la terre :

« Je me suis transformée en homme bien que je sois une femme pour que ton nom (*i.e.* Osiris) perdure sur la terre ! », s'exclame la déesse dans un papyrus du Louvre (n° 3079), signifiant par là qu'elle renferme en elle et exprime les deux polarités, féminine et masculine. Cette référence à une bisexualité spirituelle se rencontre chez d'autres divinités égyptiennes, notamment créatrices. Une mention essentielle, quoique peu relevée dans les exégèses, qui insiste, s'il le fallait, sur la dimension autocréatrice d'Asèt dans cet épisode du mythe.

Comme un fœtus sur le point de naître, Osiris, quant à lui, a été lové dans la « nébride », une enveloppe de papyrus, ou encore, selon certaines traditions, dans une peau de panthère, celle, précisément, de Seth dépecé par Anubis, le fils adultérin, qui y enveloppe les membres de son père, dans un geste rituel permettant de réparer symboliquement le « mal » commis. Le dieu au visage de chacal oint encore le corps reconstitué, l'entoure de bandelettes, filées et tissées par Asèt et Nephtys : la toute première momie voit le jour. À Anubis, le dieu de la momification et le gardien des nécropoles, il reste à réactiver les organes sensitifs de son père, à l'aide de l'herminette, cet outil de travail du bois aux pouvoirs magiques.

Lorsqu'elles sont « deuillantes », Asèt et Nephtys sont quant à elles généralement représentées un bras le long du corps, l'autre portant la main au front. Parfois même, comme c'est le cas au temple d'Hathor, à Dendara, en Haute-Égypte, leurs deux bras levés portent un fouet dont elles se frappent la tête en signe de déploration.

Leurs « Lamentations », longue plainte aux accents de chant d'amour pour Osiris, invitent quant à elles le dieu défunt à venir habiter son corps momifié. Elles deviendront ainsi le modèle de toutes les plaintes funèbres d'Égypte.

Asèt :

« Viens vers ta maison, viens à ta maison,

Toi qui n'as plus d'ennemis,
Ô bel adolescent, viens à ta maison afin de me voir.
Je suis ta sœur bien-aimée,
Ne te sépare pas de moi, bel adolescent.
Viens à ta maison,
Je ne te vois pas [mais]
Mon cœur souhaite te rejoindre
Et mes yeux te réclament.
[…]
Cela est merveilleux de te contempler.
[…]
Viens à celle qui t'aime, qui t'aime, ô Ounen-Nèfer,
Viens auprès de ta sœur, viens auprès de ta femme,
Toi dont le cœur a arrêté de battre !
Viens vers la maîtresse de ta maison.
Je suis ta sœur, de la même mère,
Ne t'éloigne pas de moi […] Les dieux et les hommes se sont tournés vers toi
Et ils te pleurent, car ils me voient.
Je t'appelle et je pleure si fort
Qu'on l'entend dans le ciel
Mais tu n'entends pas ma voix ?
Je suis la sœur que tu aimais sur terre,
Tu n'aimais aucune [autre] femme
En dehors de moi, ô mon frère, ô mon frère ! »

Nephtys :
« Reviens en cette heure, mon maître, toi qui es parti,
Pour faire selon ton bon vouloir, sous les arbres.
Tu as éloigné ton cœur de moi de milliers de milles.
Avec toi seul, je désire faire ce que j'aime !
Si tu vas dans l'au-delà, je t'accompagne,
Je suis venue pour l'amour de toi.
Tu délivres mon corps de ton amour. »

Celle qui « enveloppe » dieux et mortels

À l'instar des « deux oiselles », Asèt « la grande pleureuse » et Nephtys « la petite pleureuse », qui avaient dénoué leurs cheveux et s'étaient frappé la poitrine en signe de deuil, les pleureuses de l'ancienne Égypte, lors des manifestations émotionnelles ritualisées des cérémonies funéraires, « poussaient des cris de désespoir et de douleur ». Prises dans l'extase d'une danse qui exorcisait les forces hostiles et tenait celles-ci hors de portée du défunt, les « lamenteuses » jetaient elles aussi leur chevelure en avant pour en couvrir leur figure. Comme des plantes pleines de vitalité, les cheveux des déesses – on disait que ceux d'Asèt formaient les bouquets de papyrus sortant du Nil – tout autant que ceux des femmes étaient, en Égypte, liés symboliquement à l'eau, à la végétation, au souffle et à l'union sexuelle. Par ce geste commémoratif, la troupe des pleureuses/lamenteuses contribuait à la régénération du mort et à la restitution de ses forces. Ce rite était pratiqué également lors des deux fêtes égyptiennes du renouvellement, le *heb-sed* et la « Belle Fête de la Vallée ». Dans la première, cérémonie jubilaire et rite de régénération célébrés en principe au bout de trente ans, quand l'énergie vitale et spirituelle du roi commençait à faiblir, et qui le confirmaient dans ses fonctions, celui-ci devait accomplir une sorte de parcours initiatique autour d'une cour – quatre fois comme souverain du Sud, quatre fois comme souverain du Nord. Une statue à son effigie, revêtue d'une cape de cérémonie, était ensuite ensevelie. À la manière d'un nouvel Osiris, Pharaon vivait alors une mort symbolique dont il pouvait « re-naître » et sortir, revivifié, sous le regard et les auspices du féminin sacré.

Quant à la Belle Fête de la Vallée, qui annonçait l'arrivée de l'inondation annuelle, elle coïncidait avec l'apparition de l'étoile Sirius. Une crue incarnée par un Osiris à l'image du Nil et dont les humeurs, recueillies dans le vase-senou par son épouse, comme l'eau nouvelle de l'inondation, étaient censées nourrir et ensemencer Kémet, la terre noire, et aussi le nom antique de l'Égypte, qui, à travers le grec *chêmeia* et l'arabe *al-Kimiya*, donnera précisément le mot « alchimie »… « Osiris, vis et répands la vie autour de toi. Et toi, lymphe de ce corps lumineux, sourds, coule, remplis les canaux, fais-toi rivière, étanche notre soif, Osiris, vis, Osiris ! », enjoint Asèt.

On voit à travers ces lignes toute la puissance du mythème mort et renaissance lié au cycle végétal, à la crue du Nil, à la germination et à la

dimension profondément agraire de l'Égypte. Quant à l'écoulement des lymphes hors du corps d'Osiris, il se veut aussi l'expression d'un rite de fertilisation du sol, comme nous le montre cet extrait des textes des Sarcophages :

> « Je vis, je meurs : je suis Osiris.
> Je pénètre en toi et je réapparais à travers toi ;
> J'ai grandi en toi ; les dieux vivent de moi parce que je vis et je croîs dans le blé qui les soutient. Je couvre la terre ;
> Je vis, je meurs, je suis orge, je ne péris point. »

C'est ainsi que chaque année, lorsque les eaux de l'inondation se retiraient après avoir déposé leur limon sur les berges du Nil, se déroulait un rite singulier dans le temple d'Osiris, à Abydos, dans la vallée du Nil. Plutarque rapporte qu'on plaçait dans un coffre en bois de la terre et du limon qui provenaient de l'inondation et que l'on y plantait des graines, l'ensemble symbolisant le corps du dieu assassiné. Puis on pleurait la mort du dieu trois jours et trois nuits. De leur côté, les fidèles façonnaient trois figures d'argile à l'effigie d'Osiris – une pour le corps mort, la deuxième pour le corps reconstitué et la dernière pour le corps ressuscité – et y plantaient des grains de blé et de la pâte de légumes, puis ils les déposaient sur un petit lit. Germination des plantes liée à une décomposition préalable, anéantissement du dieu avant une vie nouvelle, une métaphore dont se fera aussi l'écho l'Évangile de saint Jean (XII, 24-25) : « Si le grain ne meurt, il reste seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. » Quelques jours plus tard, les statuettes de terre s'étaient métamorphosées en petits « espaces verts » où l'on devinait encore les contours d'Osiris. On déposait ces petites effigies-jardins dans les tombes où se pratiquait l'offrande de l'eau, un rite osirien qui permettait de revigorer le défunt en lui apportant à boire l'eau du Nil ainsi que tous les bienfaits alimentaires dont le fleuve nourricier était le dispensateur.

Au temple de Dendara, des rites secrets qui commémoraient la mort d'Osiris se déroulaient aussi durant les fêtes de Choiak (c'est-à-dire le quatrième mois de l'inondation, selon le calendrier égyptien ancien). Une corbeille contenant la tête d'Osiris était appelée « le coffre mystérieux » –

une mention que l'on retrouve dans la *cista mystica* des cultes à mystères grecs, entre autres ceux de Déméter à Éleusis.

La fabrication de statuettes osiriennes, faites de terre, de pierres broyées, de graines et d'aromates, était, de plus, qualifiée de « travail mystérieux », alors que les différentes parties du rituel se voyaient attribuer des titres comme « connaître les secrets du travail de la cuve-jardin », « connaître le secret de la maison cachée » ou « connaître le mystère que l'on ne voit pas, que l'on n'entend pas, et que le père transmet à son fils ». De fait, toutes ces allusions, assez ésotériques il faut bien l'admettre, nous évoquent pourtant l'alchimie, dont on sait qu'elle est sans doute née sur les bords du Nil.

La mort sacrificielle du dieu-racine des Égyptiens, et sa renaissance grâce à l'amour et à la puissance d'Asèt, la chair aussi verte que la végétation nouvelle, parlent bien sûr du mystère de la création originelle sans cesse renouvelée, mais aussi de l'accès à une possible immortalité. Car Osiris n'est pas le seul sacrifié, il a bien d'autres « frères martyrs » : Dionysos, par exemple, lui aussi divinité végétale, démembré puis ressuscité selon la tradition orphique, et qui accompagne l'âme des défunts. Ou encore, comme le montre Frazer dans *Le Rameau d'or*, des divinités proche-orientales comme le Sumérien Doummouzi (le Tammouz des Sémites) ou Adon, le seigneur de Byblos. Tous ont en commun d'avoir épousé une des manifestations de la grande déesse – Asèt, Ishtar ou Astarté – et d'avoir été sacrifiés pour assurer la fécondité de leur pays. Sans oublier des rémanences dans l'histoire d'Aphrodite et d'Adonis, l'amant assassiné de la déesse grecque de l'amour. La légende raconte que le sang versé d'Adonis donna naissance à une anémone : les femmes célébraient sa fête funèbre chaque printemps en plantant des graines et en les arrosant d'eau chaude pour accélérer leur croissance. Ces plantations, surnommées « jardins d'Adonis », symbolisaient la vie et la mort du jeune homme, comme ceux qui poussaient sur les « Osiris végétant ».

Après sa momification, « Celui-que-l'on-ne-peut-pas-nommer, l'Osiris des mystères, qui jaillit des eaux retournant » dans leur lit, peut alors rejoindre son royaume d'Occident, là où le Soleil accomplit son voyage nocturne, et il peut s'acheminer vers sa transmutation. Dans la perspective de renaître dans l'au-delà, seuls les rois égyptiens s'identifièrent tout d'abord à Osiris, le « premier des Occidentaux », puis, avec le temps et les

crises sociales, cette identification se démocratisa : tous les Égyptiens purent à leur tour prétendre au statut d'« Osiris », la mort devenant à leurs yeux non pas une issue dramatique mais un changement d'état préliminaire à une autre vie, plus intense, plus durable et affranchie des servitudes terrestres. « Osirianisé » par les rites de l'embaumement, le défunt se voyait alors attribuer un domaine dans le verdoyant royaume du dieu des morts. Il se devait d'entretenir ces terres pour « consacrer » la propriété qui lui était assignée.

Asèt et Nephtys n'étaient pas écartées de cette perspective d'immortalité ; elles remplissaient elles aussi un rôle, maternel celui-là, auprès des défunts, comme nous le montre l'invitation qui leur est faite :

> « Isis te met au monde […]
> Nephtys te donne son sein […]
> Viennent vers toi tes deux mères ! »

Déesses ptérophores souvent figurées à la tête et au pied des sarcophages, elles prennent alors les traits de Chentayt (Asèt) et de Merkhetes (Nephtys), les pleureuses et protectrices du défunt, et elles ouvrent grand leurs bras ailés dans le geste de la déesse Khouyt, « celle qui enveloppe le dieu », une plume d'autruche dans la main. Dans le contexte funéraire, on les voit aussi agenouillées sur le signe *noub* (*nwb*) de l'or, qui nous parle de transmutation alchimique : c'est ainsi qu'elles offrent toutes deux au défunt, qui va bientôt devenir un « nouvel Osiris », l'abri de leur ventre comme un athanor matriciel où celui-ci est invité à accomplir toutes les phases de sa transformation, puis à vivre une nouvelle naissance.

Sur les corps momifiés, pour qu'il les accompagne sur les routes pleines d'obstacles de l'inframonde, est parfois posé le nœud rouge d'Asèt, le *tit* en cornaline qui confère l'immortalité. Symbole du sang menstruel de la déesse, cette puissante amulette de protection dont la boucle évoque l'utérus d'où naît tout homme a été créée par la déesse elle-même alors qu'elle était enceinte. « La mort n'est pas une fin », nous dit aussi Asèt à travers ce beau symbole féminin.

Si, par temps clair, on lève les yeux vers la voûte céleste, on peut, aux confins sud, apercevoir la constellation d'Orion, dont les Anciens affirmaient qu'elle était le visage radieux d'Osiris, symbole de renaissance. Et juste derrière lui, qui veille sereinement, la très brillante et fixe Sirius-Sothis (la Sopdu des Égyptiens), l'annonciatrice de l'inondation, l'étoile attribuée à Asèt, qui, en égyptien, a pour sens « l'acérée »… Car c'est bien Asèt qui s'impose comme la protagoniste essentielle de ce mythe quand, à plusieurs reprises, elle donne la vie de manière opérative, par opposition à l'inertie de la mort. Asèt, que l'on retrouve à la fine pointe de l'âme d'Osiris, lorsque, immobilisé dans sa gangue funèbre, celui-ci vit sa Passion. Asèt, enfin, « la Vénérable, jaillie de la lumière, issue de la pupille d'Atoum (le créateur) », qui, en détentrice des mystères divins, accomplit toutes les étapes du « grand œuvre » pour restaurer l'ordre vital sur terre face à la menace du chaos.

La mère d'Horus

Multiples et variés sont les aspects de la déesse : elle n'est pas seulement la plus fidèle des épouses et l'amoureuse d'une rare constance. Une fois son époux parti vers le royaume des morts, elle va montrer une autre facette de sa personnalité : celle de mère vigilante riche d'incroyables ressources.

Enceinte, pour éviter la vengeance de Seth, Isis se réfugie dans les marais de Chemmis. Certes, c'est « une cité sans remparts », mais ce royaume des eaux féminines est pourtant son territoire ; elle pourra y mettre à l'abri l'enfant solaire, le futur Horus – qui porte le même nom que son autre oncle dit « l'Ancien ».

Mais Isis doit aussi convaincre l'assemblée des dieux, Rê y compris, que cet enfant est bien le fruit de son union avec Osiris. Avec un dieu mort, certes, mais dont son amour et sa magie sont parvenus à réveiller les ardeurs génésiques. À ce titre, insiste-t-elle, Horus doit succéder à son père sur le trône d'Égypte. C'est le début d'une autre lutte, pour faire reconnaître la légitimité de son fils. Faut-il encore s'assurer la protection du tout-puissant démiurge et de l'assemblée des dieux. C'est donc à eux qu'elle choisit de s'adresser :

« Ô dieux, je suis Asèt, la sœur d'Osiris, celle qui verse des larmes pour le père des dieux, Osiris, celui qui fut le juge au temps des troubles du Double Pays. Maintenant sa semence est à l'intérieur de mon corps. J'ai assemblé la forme d'un dieu dans un œuf, tel le fils de celui qui préside à l'Ennéade ; il régentera ce pays, il succédera à Geb, il parlera pour son père et massacrera Seth, l'ennemi de son père Osiris. Venez, dieux ! Assurez sa protection en mon sein ! Connaissez en vos cœurs qu'il est bien votre maître, cette divinité qui est encore dedans son œuf bleu en son aspect, seigneur des dieux, plus grand et plus beau qu'eux, agitant ses deux plumes de lapis-lazuli.

− Ah ! dit Rê-Atoum, que ton fils soit satisfait, ô femme ! Mais comment sais-tu qu'il s'agit bien d'un dieu, d'un maître, héritier des dieux primordiaux, alors que tu agis à l'intérieur d'un œuf ?

− Je suis Asèt, efficiente et sacrée plus que les autres divinités. Un dieu est à l'intérieur de mon corps, il est la semence d'Osiris.

− Tu as conçu en te cachant cet enfant que tu portes, dit alors Rê-Atoum, mais tu accoucheras auprès des dieux, car Il est la semence d'Osiris. Que ne vienne pas l'être hostile qui a tué son père, afin de briser l'œuf en sa jeunesse ! Qu'il redoute le dieu à la grande magie !

− Écoutez cela, ô dieux, dit Asèt. Rê-Atoum, le seigneur du château des faucons, a parlé. À mon intention, il a ordonné que mon fils soit protégé à l'intérieur de mon corps ; il a assemblé une garde autour de lui en mon sein, car il sait qu'il s'agit bien de l'héritier d'Osiris. La protection du faucon qui est moi est assurée par Rê-Atoum, le maître des dieux. Viens, sors sur la terre afin que je t'acclame et te loue, afin que les compagnons de ton père Osiris te suivent. J'établirai ton nom après que tu auras atteint l'horizon, ayant franchi les murailles du dieu au nom caché. Une force sort de l'intérieur de ma chair, après qu'une puissance a attaqué mon sein ; la puissance atteint sa pleine vigueur, lorsque le Lumineux commence son voyage. Il [Horus] établit lui-même son siège, s'asseyant à la tête des dieux, dans le Collège du Démembré [Osiris], ô mon fils Horus, installe-toi donc en ce pays pour ton père Osiris en ce tien nom de Faucon qui est sur les murailles du château du dieu au nom caché. Je demande que tu demeures dans la suite de Rê-Horakhty, à la proue de la barque du Primordial, pour le temps éternel et le temps infini. »

Asèt descendra ensuite vers Celui qui est démembré (Osiris), amenant Horus, afin de demander qu'il demeure aussi avec lui, telle une image divine, pour le temps éternel.

« Contemplez donc Horus, ô vous les dieux ! Je suis Horus, le grand faucon qui est dans les murailles du château du dieu au nom caché. Mon essor a atteint l'horizon, je me suis éloigné des dieux du ciel et j'ai rendu ma place plus éminente que celle des Primordiaux. Même le dieu Iaaou ne peut atteindre mon premier envol. Ma place est loin de celle de Seth, l'ennemi de mon père Osiris. J'ai conquis les chemins du temps éternel et de la lumière. Je m'élève grâce à mon essor. Aucun autre dieu ne peut accomplir ce que j'ai accompli. Je vais partir en guerre contre l'ennemi de mon père Osiris, je le placerai sous mes sandales en mon nom de Furieux. Car je suis Horus, qu'Isis a mis au monde et dont la protection a été assurée alors qu'il était à l'intérieur de l'œuf. L'haleine ardente de votre bouche ne peut me blesser, pas plus que ne peut m'atteindre ce que vous dites à mon encontre. Je suis Horus, dont la place est loin des dieux et des hommes. Je suis Horus, le fils d'Asèt. »

C'est au solstice d'hiver, qui marque la nuit la plus longue de l'année et la victoire de la lumière sur les ténèbres mais aussi le moment où les jours commencent à rallonger, qu'Asèt, à la suite de couches douloureuses, met au monde l'enfant solaire, au milieu des grands roseaux du delta du Nil – les premières plantes de la saison étaient d'ailleurs généralement consacrées au jeune dieu. Événement éminemment symbolique qui nous renvoie à d'autres naissances sacrées autour de cette date, celle de Mithra, d'abord, un dieu solaire venu de Perse à l'origine lui aussi de rites à mystères sous les auspices du *Sol invictus* (le Soleil invaincu, un culte très populaire dans l'Empire romain), ou encore celle de Jésus de Nazareth, nés tous les deux un 25 décembre.

La déesse-mère Asèt va donc élever son fils sans que nul ne sache où ils sont cachés, pour garder le nourrisson des entreprises et des attaques de Seth. Avec ses yeux d'un bleu intense comme le lapis-lazuli, le jeune Horus (*Hor-pa-khered*, Horus l'Enfant ou Harpocrate) lui rappelle chaque jour l'amour qui l'a unie à Osiris, il représente le fruit précieux d'une union singulière, car *post mortem*. Mais l'enfant solaire annonce aussi la figure de l'héritier divin, qui va bientôt venger son père assassiné. Différents bas-reliefs du temple d'Isis, à Philae, en Haute-Égypte, nous le montrent nu et gracieux, tenant le signe de vie *ankh*, la mèche de l'enfance partant de sa tempe et s'enroulant autour de son oreille. Il suce le plus souvent son doigt, comme le font les petits enfants : ce geste sera surinterprété par les Grecs et les Romains qui en feront le signe du silence

et du secret (on en retrouvera des déclinaisons tout à fait fantasmées dans les traditions ésotériques se réclamant de l'égyptosophie).

En tant que jeune soleil émergeant de l'Océan primordial, Horus l'enfant est aussi figuré assis sur une fleur de lotus, et couronné d'un disque solaire. Cette dimension rayonnante et solaire qu'il a héritée de sa mère Asèt va déclencher l'ire de son oncle. Lorsque Seth apprend son existence, sa colère est si grande qu'une tempête de sable s'abat sur le désert : Horus doit être éliminé ! Toute la haine, toute la jalousie du dieu roux se déplacent maintenant vers l'enfant de son frère, et il se met à le chercher activement pour se débarrasser de celui qui menace son accès au trône, une véritable obsession morbide chez Seth. Mais Asèt veille, elle déplace sans cesse son fils. Grâce à ses pouvoirs de magicienne, elle change parfois l'apparence d'Horus pour que son oncle ne le reconnaisse pas. Mais un jour, celui-ci parvient à le retrouver dans le labyrinthe des îles et des bras du delta, il déjoue la vigilance d'Asèt et lance un scorpion contre l'enfant qui jouait sur le sable.

Le jeune Horus est terrassé.

Lorsque la déesse le découvre, petit cadavre blême parmi les roseaux, ses cris déchirent l'univers entier, ses lamentations poignantes reprennent, comme lorsqu'elle pleurait le cadavre d'Osiris. Comme lors de l'épisode du deuil, sa sœur Nephtys accourt auprès d'elle, et elle aussi se désole, impuissante au-dessus du bel enfant d'or. Aux vertus cardinales qu'on lui connaît, Asèt, magicienne faite femme, ajoute celle d'être capable de guérir de la piqûre d'un scorpion ou de la morsure d'un serpent : avec ses passes mystérieuses, ses artifices qui la rendent si puissante, elle parvient à ramener « le nouveau soleil du matin » à la vie. C'est ainsi qu'elle était censée protéger les enfants des hommes des attaques des prédateurs et de bien d'autres menaces : à la basse époque, des représentations d'Asèt-Selqet (la déesse dont la tête est couronnée par un scorpion) accompagnées de formules magiques étaient gravées sur des stèles guérisseuses ou prophylactiques. En cas de piqûres ou de morsures, on y versait de l'eau qui absorbait le pouvoir de la déesse thaumaturge. Une fois recueillie, cette eau était bue par le patient ou utilisée pour nettoyer les blessures.

Horus est figuré comme un faucon d'or, et cette forme prestigieuse annonce son destin royal. Devenu un jeune homme fort et vif, il a hérité de la beauté et de l'intelligence de ses géniteurs : il est maintenant prêt à

monter sur le trône, mais son oncle Seth aspire lui aussi à cette royauté qui fut celle d'Osiris et qu'il convoite depuis toujours. Qu'à cela ne tienne : Asèt, avec l'obstination qu'on lui connaît, va tenter de faire reconnaître son fils comme l'héritier légitime du pays. Comme on pouvait s'y attendre, Seth se défend comme un lion, il menace et exige que cette mère omniprésente et omnipotente soit écartée du tribunal. Devant les intimidations du « diable roux », Rê ordonne aux dieux de se rendre dans « l'île du Milieu » pour juger plus sereinement, hors de la présence d'Asèt cette fois-ci. Mais voilà que la Grande Magicienne va mettre au point une des admirables ruses dont elle a le secret ! Anti, le passeur vers l'île fabuleuse, a en effet pour ordre de ne laisser débarquer aucune femme, à plus forte raison si elle possède le rayonnement de la mère d'Horus… Mais rappelons-nous ce que disent les textes : « Son cœur était plus rebelle que celui d'un nombre infini de dieux, plus habile qu'un nombre infini d'esprits […] » Elle prend donc l'apparence d'une vieille femme, courbée, misérable et supplie le passeur de l'emmener en barque jusqu'à l'île du Milieu où, affirme-t-elle, son fils garde un troupeau. Elle ne demande qu'à lui apporter un pot de farine. Anti, toutefois, se méfie, mais elle le raisonne : ressemble-t-elle à une déesse ? Asèt connaît parfaitement le cœur des hommes, leur cupidité aussi : en échange d'une miche de pain, qu'il refuse, puis d'un anneau d'or, qu'il accepte, Anti la conduit finalement dans l'île où les dieux sont en train de siéger, sans parvenir à départager les deux aspirants au trône d'Osiris.

Seth voit passer une silhouette féminine et, connaissant son insatiable appétit sexuel, on ne s'étonnera pas qu'il quitte le banquet divin pour la poursuivre. Asèt, il est vrai, a pris l'apparence d'une magnifique jeune fille, si troublante que son ennemi en oublie son procès contre Horus ; il la presse bientôt de « connaître sa beauté ». La déesse, on l'a vu, manie parfaitement la rhétorique et les faux-semblants pour arriver à ses fins, mais toujours pour servir la cause des deux « hommes de sa vie ». On est bien loin de la manipulation et de la « rouerie toute féminine » que certaines exégèses voudraient nous faire accroire et qui ont encore la vie dure quand il s'agit de juger les stratégies du « deuxième sexe »… Déesse et magicienne, Asèt connaît en fait le point vulnérable de chaque homme ou de chaque dieu. Ce fameux « talon d'Achille » contre lequel, dans le cas de Rê, elle a lancé son serpent. Face à la libido incontrôlée de Seth

qu'elle n'ignore pas, elle charme puis elle se dérobe et implore son frère de l'écouter : « Mon seigneur, soupire-t-elle, je veux bien venir à vous mais écoutez-moi. J'ai été la femme d'un gardien de troupeau, je lui ai donné un fils. Mon mari est mort et notre enfant a repris sa tâche de pasteur. Mais un étranger est venu, je lui ai fait bon accueil, je lui ai donné du pain. Il est entré dans mon étable et a dit à mon fils : "Pars avant que je ne te frappe. Le troupeau de ton père est à moi désormais !" Alors, soyez un protecteur pour mon fils et je viendrai vers vous », ajoute Asèt, émouvante et langoureuse. Seth s'approche alors pour la saisir et, aveuglé par son désir, il ne voit pas le piège qu'elle lui tend. Il répond : « Donnera-t-on le troupeau à un étranger, alors que le fils est encore vivant ? » Croyant enfin la tenir, il la voit se métamorphoser sous son regard médusé : ses bras se font longues ailes et elle prend son envol, tel le milan, son oiseau fétiche. Du sycomore où elle s'est perchée, elle le toise et lui montre qu'il vient lui-même de se juger : « Honte à toi ! C'est ta propre bouche qui a parlé ! Pleure sur toi-même ! » Humilié, pleurant de rage, Seth se rend devant Rê et accuse la « mauvaise » Asèt de s'acharner contre lui. Mais lorsqu'il évoque l'anecdote, Rê le confronte à ses propres déclarations : « Tu as parlé. Tu t'es jugé toi-même. »

Arbitre des luttes familiales

Lassés de ces perpétuelles hostilités entre l'oncle et le neveu, Atoum et Rê convoquent l'assemblée divine et tranchent : c'est Horus qui recevra la couronne blanche de son père Osiris. Mais Seth ne s'en laisse pas imposer, il réclame une manière d'ordalie, ce jugement divin sans appel qui les départagera : la couronne sera lancée dans le fleuve et, transformés tous deux en hippopotames, l'oncle et le neveu s'affronteront dans les profondeurs aquatiques. Le dernier qui en sortira sera sacré roi. Asèt, depuis la rive, voit les deux adversaires disparaître et craint une nouvelle fois pour la vie d'Horus. Quelle mère en effet demeurerait passive face au danger encouru par son enfant ?

Imaginer quelque chose, vite ! Ce sera un harpon qu'elle fabrique avec un fil et un poids de cuivre et qu'elle lance immédiatement dans l'eau pour atteindre Seth. Mais comment identifier quel hippopotame est le

frère, quel hippopotame est le fils ? Son esprit et son bras sont troublés devant le spectacle de la bataille qui oppose ces êtres qui sont tous deux de son sang. Elle vise, lance, mais son *heka* (sa magie) n'est plus aussi assuré : son arme vient se planter dans le corps d'Horus qui la supplie de détacher le harpon, ce qu'elle fait en lui intimant l'ordre de revenir à elle. Nouveau lancer. Cette fois-ci il atteint sa cible et s'enfonce dans le flanc de Seth qui se met à hurler de douleur. Mais, contre toute attente, voilà qu'il la supplie : « Je suis ton frère ! Ma sœur ! » Asèt revoit les épisodes douloureux qui ont jalonné leur histoire commune, l'assassinat de son bien-aimé Osiris, son corps démembré, jeté aux vents mauvais… Et puis, ces terribles agressions contre Horus, maintenant… Seth supplie à nouveau : « Aie pitié, Asèt, ma sœur, le harpon déchire ma chair ! » Prise de compassion, la bienveillante déesse relâche le fil, mais se reprend immédiatement : à tous ses forfaits, se souvient-elle alors, son frère n'a-t-il pas aussi ajouté une tentative de viol, qui heureusement a tourné court ? Asèt se revoit, métamorphosée en chienne pour lui échapper, et lui, sous la forme d'un taureau, l'écrasant et tentant de la prendre de force, jusqu'à ce que son sperme sorti trop tôt vienne nourrir le désert… Asèt fronce ses yeux immenses et tire à nouveau sur la corde du harpon. « Comment peux-tu me blesser de la sorte, moi, ton jumeau dans le ventre de notre mère, souviens-toi, aie pitié ! » Asèt hésite encore puis fait sortir le harpon du flanc de son frère. Elle l'épargne et la longue vengeance qu'elle a nourrie contre lui s'efface devant le profond mystère des liens utérins… Mais l'autre protagoniste ne l'entend pas de cette oreille : fou de rage contre sa mère qui vient de sauver son oncle et de ruiner ainsi ses chances de victoire, Horus se transforme en fauve et, armé d'une dague, il tranche la tête d'Asèt qu'il emporte avec lui vers la montagne, abandonnant là son corps.

Tuer la mère : vieux fantasme matricide qui, selon une certaine interprétation freudienne, viserait à attaquer l'image de la mère « parfaite ». Dans cette phase de la légende, et derrière la violence primaire et la destructivité du fils courroucé, on pourrait lire la traversée d'un tabou, celui du meurtre de la mère, qui, à l'instar des fantasmes parricides à l'œuvre dans le complexe d'Œdipe, serait une manière de s'affranchir de l'emprise maternelle : « Nous sommes tous des Oreste ou

des Électre potentiels, assassins d'une Mère dont la toute-puissance réduirait le père au néant », résume la psychologue Michèle Gastambide[3].

Selon cette grille de lecture, ainsi en serait-il d'Horus confronté à Asèt, mère toute-puissante qui se porte sans cesse à son secours, mais dont l'amour peut aussi se montrer tactique et qui, par son geste de sauvetage incompréhensible, lui barre l'accès à la succession de son père. Quoi qu'il en soit, les dieux, qui découvrent le corps immobile d'Asèt et le spectacle de sa décollation, sont maintenant partagés entre l'effroi et la colère. Seth en tête, ceux-ci lancent une expédition punitive contre Horus. Seul Thot, affligé, regarde ce triste spectacle et coiffe alors le corps de la déesse d'une tête de vache, emblème terrestre de la Grande Terre-Mère vénérée depuis la nuit des temps dans toute l'Égypte. Asèt peut enfin revenir à la vie.

Pendant ce temps, les dieux découvrent Horus endormi sous un arbre. Seth, qui trouve là une occasion de prendre définitivement le dessus sur son neveu, lui arrache les yeux et les dépose dans deux boîtes qu'il enterre dans un endroit connu de lui seul. En effet, sans ses yeux, comment le faucon d'or pourrait-il jamais recouvrer la vue, même par la grâce d'une intervention divine ? Mais qui donc s'approche d'Horus aveugle, abandonné à son triste sort ? Sa mère, bien entendu ! Devant les orbites sans vie qui abritaient autrefois l'éclat de deux profonds lapis-lazulis, Asèt décide immédiatement de l'aider. De le sauver, une fois encore, puisqu'il faut bien admettre qu'elle endosse cette fonction depuis les origines… Avec le fidèle Anubis, son neveu, qui n'a pas oublié sa « seconde mère », elle enquête pour retrouver les yeux cachés. Une nouvelle quête, longue, pleine d'espoirs et de déceptions, débute pour la déesse. Un jour, enfin, devant celle qui ne cesse de l'implorer et dont les accents déchirants finissent par le toucher, Rê s'incline : sur la vigne qu'elle arrose avec l'amour et la régularité qu'on lui connaît, et qui pousse au-dessus des précieuses « boîtes à yeux horiens », germent des raisins bleu-noir comme le regard perdu du fils chéri. Un palmier, aussi, dont la grâce évoque celle de la déesse, vient à pousser. La mère comprend qu'il est le signe de la fin de ses pérégrinations douloureuses et celui de l'épreuve pour Horus. Elle part donc chercher son fils, mais celui-ci, privé de ses yeux, s'est perdu dans des contrées arides : ne peut-on voir dans cet épisode l'indispensable

traversée du désert (un thème spirituel récurrent) que le fils éprouvé doit accomplir pour recouvrer la vue ?

C'est un autre visage du féminin sacré, la déesse Hathor – elle est la maîtresse des *ouadi*, ces cours d'eau intermittents qui coulent parfois dans les paysages désertiques –, qui met fin à son errance : elle humecte les yeux du jeune homme de lait de gazelle et lui intime l'ordre de la regarder. Et Horus voit à nouveau, mais dans un tout autre type de vision qu'auparavant : ce ne sont plus uniquement ses yeux de chair qui regardent le monde, mais ses « yeux de feu », c'est-à-dire des yeux qui voient au-delà du monde sensible.

Après un siècle de combats et d'épisodes violents avec Seth (qui, entre autres, est émasculé lors de ces affrontements), on en appelle à la justice d'Osiris qui envoie une missive claire : c'est Horus qui doit monter sur le trône. Asèt est alors chargée d'amener Seth ligoté pour qu'il lui soit reproché de ne pas avoir accepté les décisions de ce conseil suprême. Seth se soumet enfin, Horus succède à son père, le Double Pays est en fête : c'est le triomphe définitif de la Grande Mère Asèt qui, comme tant de femmes anonymes, a fait preuve d'un courage sans faille dans l'adversité.

Celle au lait céleste

Si Horus-Harpocrate a triomphé des épreuves de l'enfance et de l'adolescence et qu'il est enfin parvenu à monter sur le trône héréditaire, c'est grâce à la protection constante de sa mère. Dès ses premières heures, Asèt l'a mis au sein car le lait de la déesse est doué de toutes les vertus : non seulement il donne la vie et la longévité (en premier lieu à Osiris dont l'Abaton, le saint des saints d'Abydos, possédait trois cent soixante-cinq tables d'offrande où le lait ne devait jamais manquer) mais aussi, par sa blancheur, il est une métaphore de la pureté. Les rites de purification en comportaient des libations, comme nous le montre l'injonction « Purifie les offrandes de Sa Majesté avec l'œil blanc d'Horus (le lait) ». On en déposait également dans les tombes, auprès du défunt que les *Textes des Pyramides* invitent à « prendre le sein de ta mère, Asèt ». Chaque roi d'Égypte, considéré comme l'incarnation d'Horus sur terre, se devait donc de boire ce précieux liquide divin et les rites de couronnement

comportaient un allaitement, censé rendre le souverain plus fort, plus jeune et quasi immortel. Lorsque la déesse tendait son sein vers lui, le roi redevenait un petit enfant, il se régénérait comme l'avait fait avant lui le jeune Horus dont le mythe raconte que, n'ayant pas reçu la tétée de sa mère absente, il en est tant affaibli qu'il ne peut plus pleurer. Mais au-delà de son aspect régénérant et de la protection magique qu'il lui conférait, cet allaitement, telle une communion intime, divinisait surtout le roi d'Égypte.

En le nourrissant de son lait céleste, Asèt devenait sa mère symbolique et lui ouvrait du même coup les portes de l'immortalité, comme en atteste une représentation de la tombe de Thoutmosis III qui nous la montre sous forme de déesse-arbre en train de tendre son sein au roi. Dans cette fonction de « Dame du sycomore », qualificatif généralement attribué à la déesse Hathor, Asèt abreuve le défunt, telle une source de vie. Cet arbre sacré habite de multiples mythologies où, précisément, il est associé à des divinités féminines comme Lilith la Sumérienne, les Hespérides, déesses créatrices, Ariane la Crétoise ou encore l'Arduina gauloise. Et il faudra le « détournement » de ce sens premier, dans la Bible, pour faire d'un très beau mythe mésopotamien (celui de l'Arbre de Vie et de la Connaissance qu'on disait habité par un serpent, une des figures de la Déesse cosmogonique) le prétexte de la chute originelle. Quant à la représentation de l'Isis *lactans*, la mère allaitante, elle connaîtra un incroyable essor, aussi bien à la basse époque égyptienne que dans l'Empire romain. On la retrouvera jusque dans certaines représentations de la Vierge Marie donnant le sein à l'Enfant Jésus ou encore, en bonne mère salvatrice, nourrissant les âmes du purgatoire du divin liquide (voir le chapitre IV). Mais le plus saisissant reste ces images de l'un des plus grands théologiens chrétiens, saint Bernard de Clairvaux (1090-1153), agenouillé aux pieds de la mère du Christ. Un texte du XIV^e^ siècle relate qu'après qu'il l'eut implorée de se manifester, « *Monstra te esse matrem* » (« Montrez que vous êtes notre Mère ! »), la statue de la Vierge Marie s'anima, détacha une de ses mains et pressa son sein en direction de la bouche du grand mystique cistercien. Trois gouttes de lait en sortirent qu'elle distilla sur la langue de Bernard.

« Montrez que vous êtes notre Mère ! » : comme les rois d'Égypte mis au sein par la déesse Asèt, le moine de Cîteaux, dont l'âme « fut prise de douceur et de ravissement » en recevant le divin breuvage, venait de vivre une extraordinaire épiphanie à travers le miracle de la lactation mariale.

Notes

2. Traduction Claire Lalouette, dans *Contes et récits de l'Égypte ancienne* , Flammarion, 1995.

3. M. Gastambide, *Le Meurtre de la Mère. Traversée du tabou matricide* , Desclée de Brouwer-La Méridienne, 2002.

II

Isis l'Alexandrine

> « C'est elle qui avec Hermès a inventé l'écriture, l'écriture sacrée pour les initiés, l'écriture ordinaire pour tous. C'est elle qui a institué le droit, afin que chacun de nous, comme il est à égalité avec les autres face à la mort, puisse vivre dans l'égalité. Elle a instauré une langue pour les hommes, la langue barbare pour les uns, et grecque pour les autres, pour que les familles humaines soient réconciliées, les hommes avec les femmes mais aussi tous avec tous. »
>
> Arétologie isiaque de Maronée (Thrace, Grèce), II^{e}-I^{er} siècle av. J.-C.

Quatrième siècle avant notre ère. Égypte.

Accueilli en libérateur par un pays sous domination perse depuis deux cents ans, Alexandre le Grand pénètre sur la terre de toutes les sciences sacrées, qui, depuis longtemps, fascine ou suscite l'incompréhension chez les Grecs. Le Macédonien va conquérir l'Égypte. Mais pas seulement : il va aussi l'ensemencer. Et lui ouvrir grand les portes sur le monde connu.

Lorsque en 331 av. J.-C., le plus « fou » des conquérants – qui n'a pas oublié les leçons d'Aristote, son précepteur, sur la « cité idéale » – fonde Alexandrie d'Égypte, l'un de ses premiers gestes est de donner l'ordre qu'on élève un temple à Isis. Et c'est grâce à la conquête macédonienne que, de déesse essentiellement nilotique, celle que les Grecs tiennent pour une des figures de la Grande Mère va essaimer sur tout le pourtour de la Méditerranée, jusqu'à influencer les pratiques et les croyances les plus ancrées de la religion traditionnelle grecque puis romaine.

Fin stratège, Alexandre ne s'aliène pas les élites, en particulier le clergé qui assure sa légitimité et qui le couronne à Memphis, dans la grande tradition pharaonique. À la mort du Macédonien, un de ses lieutenants, Ptolémée Sôter, fils de Lagos, reçoit la charge d'administrer l'Égypte. La nouvelle dynastie des Lagides (dite aussi des Ptolémées) va inscrire ses

pas dans ceux des pharaons et lancer de vastes programmes de restauration et de construction de temples (entre autres ceux de Philae, d'Edfou ou de Dendara, tous situés dans la vallée du Nil, en Haute-Égypte).

Dans le même temps, ces nouveaux maîtres du pays vont mettre en place des structures religieuses et cultuelles qui répondent aux attentes de la nouvelle société gréco-égyptienne. Il faut dire que le syncrétisme alexandrin des Lagides, ce mélange d'influences religieuses disparates, naît sur un terrain fertile : depuis le VI^e^ siècle av. J.-C., des communautés grecques installées en Égypte avaient importé leurs cultes tout en se familiarisant avec les divinités locales. Dans le contexte polythéiste de l'époque, ces dernières n'avaient même pas à être hellénisées : les fidèles grecs d'Athéna Promakos (« qui combat au premier rang »), pour ne citer que cet exemple, n'étaient pas dépaysés lorsque à Saïs, dans le delta du Nil, ils adressaient suppliques et offrandes à la déesse Neith. Cette divinité égyptienne avait comme points communs avec Athéna d'être guerrière mais aussi vierge : elle évoquait donc tout naturellement aux Grecs d'Égypte la fille de Zeus. Au V^e^ siècle av. J.-C., cent ans avant la conquête d'Alexandre, l'historien grec Hérodote notait lui aussi les équivalences entre dieux grecs et dieux égyptiens. Ainsi écrivait-il d'Isis qu'elle était « celle qu'en langue grecque on appelle Déméter », c'est-à-dire la divinité des moissons et de l'agriculture.

Avec la prise du pouvoir par les Ptolémées au IV^e^ siècle, deux mondes vont désormais cohabiter en Égypte : d'une part le milieu hellène d'Alexandrie, creuset d'incroyables découvertes scientifiques et initiateur d'une nouvelle religion ; d'autre part les temples traditionnels de la vallée du Nil, derniers bastions de la théologie indigène qui revisite avec un raffinement extrême des conceptions philosophico-religieuses plusieurs fois millénaires. Entre ces univers si différents, se nouent pourtant des échanges. Commence alors une lente interpénétration entre dieux grecs et divinités égyptiennes. À la suite d'un rêve où il lui est apparu sous les traits d'un « homme jeune, d'une grande beauté et d'une taille surhumaine », Ptolémée I^er^ et ses conseillers « créent » ainsi Sarapis, mélange d'un ancien dieu de Memphis – un des aspects du taureau Apis – et d'Osiris. Chtonien (c'est-à-dire souverain du monde souterrain) mais aussi dieu-soleil, le nouveau venu, associé désormais à Isis, règne aussi

sur la végétation et possède des qualités oraculaires et guérisseuses. Assimilé à Zeus, il arbore le visage du roi des dieux grec tout en étant coiffé de la couronne atef de l'Osiris égyptien. Il connaîtra une belle notoriété grâce à la très large diffusion du culte isiaque dans le bassin méditerranéen : « Les dieux de l'Égypte se ranimèrent au cours de cette dégradation de leur empire, souligne J. Baltrušaitis dans *La Quête d'Isis*[4]. C'est même à l'heure de leur déclin qu'ils sont partis à la conquête de l'univers. » Alors que leur fin semblait annoncée, Osiris-Sérapis et Isis « revivent, dans un ultime sursaut, transfigurés… [ils] finissent par absorber en eux les autres dieux, deviennent universels et panthés. On les vénère partout sous leurs vrais noms. »

Bientôt, c'est le couple royal lagide lui-même qui s'identifie au duo Sarapis/Isis, avec, comme incarnation la plus mythique, la grande Cléopâtre et le tribun Marc-Antoine : lorsque la souveraine rencontre son futur époux à Tarse, c'est sous les traits d'Isis qu'elle s'avance vers celui qui se présente comme le nouveau Dionysos. Telle la lune avec le soleil, ils vont s'unir lors d'une nuit qui évoque une hiérogamie, ce mariage sacré, mais aussi charnel, entre deux divinités. Cléopâtre, dernière reine d'une Égypte indépendante, qui « portait la robe sacrée d'Isis et se comportait comme une nouvelle Isis », nous dit encore l'historien grec Plutarque…

Une et multiple

De déesse populaire, maternelle et protectrice dans l'Égypte pharaonique, Isis va progressivement devenir « la » divinité féminine qui va dominer tous les autres cultes indigènes. À la fois une et multiple, « la souveraine du ciel et des étoiles » commence ses métamorphoses. Tour à tour, elle emprunte les fonctions d'autres déesses égyptiennes traditionnelles, qu'elle finit par absorber totalement : à Coptos, en Haute-Égypte, par exemple, elle est mère (et épouse) du dieu géniteur Min (toujours figuré le phallus en érection). À Memphis, en Basse-Égypte cette fois, remplaçant dans ce rôle la déesse léonine Sekhmet, celle de l'enfant solaire Néfertoum, qui émerge chaque jour d'un lotus bleu, au premier matin du monde…

À Philae, sur le mur de la « maison de naissance », ce petit édifice annexé au temple, qui célèbre la déesse-mère et le dieu-enfant, Isis, enceinte, est agenouillée dans les marais qui, selon la convention de l'art égyptien, évoquent le liquide amniotique. Dans la pénombre de cette chapelle, elle allaite Horus, le futur faucon d'or : in utero, déjà, sa mère le protège, comme elle le fait de tous ses « enfants » terrestres. Entre les amas granitiques de la première cataracte du Nil, sur l'île en forme d'oiselle où a été élevé le sanctuaire d'Isis le plus vénéré, les pèlerins affluent, et laissent l'empreinte de leurs doigts dans la pierre avec l'espoir déraisonnable de communier avec leur mère dans le ciel. Et pour qu'elle les bénisse, pour qu'elle réponde à leurs requêtes, ils lui offrent des ex-voto, comme le feront un jour les foules serrées des chrétiens lors des pèlerinages à la Vierge Marie. Pendant ce temps, les chanteuses attachées au service du temple invoquent celle que le *Livre des morts* nommait déjà, deux millénaires plus tôt, « la divine, dans tous ses noms », révélant ainsi son identification à pratiquement toutes les déesses du pays.

À cette époque, on voit également fleurir les statuettes en bronze d'Isis allaitant son enfant, dans une position tout à fait nouvelle : elle porte Horus-Harpocrate sur les genoux, proche de son sein, comme toute maman terrestre le ferait de son bébé. Et cette image, particulièrement prisée des non-Égyptiens, jouera un rôle important dans la diffusion du culte isiaque : on retrouvera ces petits objets de bronze dans tout l'Empire romain jusqu'à ses confins les plus éloignés.

Protectrice des enfants et des femmes, du mariage, des femmes enceintes et de l'accouchement, Isis endosse aussi à la basse époque les attributions de la déesse Bastet : elle prend alors les traits d'une chatte bienveillante allongée en train d'allaiter ses chatons. Bastet représente l'un des visages d'Hathor, la divinité égyptienne de l'amour, de l'ivresse spirituelle et de la joie. Elle est la forme apaisée de cette déesse « érotique », alors que la déesse-lionne Sekhmet en incarne quant à elle l'aspect furieux.

Si elle occupe une position symbolique de mère, très présente à cette époque, Isis peut parfois être assimilée à Neith de Saïs. Belle archère qui « décoche ses flèches contre les ennemis », celle-ci est l'unique divinité féminine considérée comme une démiurge qui « apparut d'elle-même, tandis que la terre était (encore) dans les ténèbres ». Et qui, en tant que

« mère divine de Rê », créa la lumière et donna naissance au soleil. Son identification à Isis provient aussi de sa faculté à faire survenir l'inondation au bon moment, à faire pousser la végétation et à protéger « le pays tout entier ».

Les prêtres de Saïs vouent un culte à Neith en tant que « femme qui joua le rôle d'un mâle » ou encore comme « le mâle qui joua le rôle d'une femelle », attestant – comme l'épouse d'Osiris lorsqu'elle conçut seule son fils – son androgynie spirituelle. Ne dit-on pas de Neith qu'elle est une créatrice « dont les deux tiers sont masculins et un tiers féminin » ?

Bientôt, c'est tout le panthéon des déesses égyptiennes qu'Isis domine et ses nombreux qualificatifs en témoignent : « la Grande », « la Puissante », « la Maîtresse », « la Souveraine de tous les dieux », « Savante en magie », « la plus ancienne qui fait venir à l'existence », ou encore la « dame des Jubilés » qui confirme le roi sur son trône et lui accorde un long règne.

Mais c'est l'épithète « Celle dont il n'y a pas la pareille », à valeur universaliste, qui va bientôt lui valoir une popularité énorme dans tout le monde antique.

Un soleil qui devient lune

Avec l'arrivée des Grecs dans la vallée du Nil, Isis va perdre progressivement sa dimension solaire et, avec elle, la fonction créatrice qui lui est attachée (en Égypte, toutes les divinités démiurgiques sont peu ou prou liées au soleil), au profit d'une assimilation à la lune, un symbole relié au monde féminin. En effet, dans la pure tradition pharaonique, l'appellation « Œil de Rê » était accolée à la plupart des grandes déesses du panthéon égyptien (c'est-à-dire à Isis, à Nephtys, à Selquet et à Hathor/Sekhmet). Cet « Œil » du Soleil prenait toujours l'apparence d'une divinité féminine qui pouvait tout à la fois se faire œil, flamme, lionne, et serpent. Dans ce dernier cas, elle était figurée sous les traits de l'*uraeus* – un cobra femelle – qui, dans sa toute-puissance, se dressait à l'avant des couronnes des dieux, des rois, et parfois des reines d'Égypte. L'uraeus était donc bien l'apanage des divinités féminines, il incarnait toute l'ardeur du soleil, « son souffle enflammé », et on lui attribuait même le

pouvoir de protéger dieux et rois de leurs ennemis, prêt qu'il était à cracher la flamme de son venin à leur face. Forte de cette dimension solaire, Isis était vue en Égypte ancienne comme un « Diadème », un « Deuxième soleil », comme celle qui « illumine les Deux-Terres de ses rayons » et « qui envoie la lumière à tous les hommes ».

L'arrivée des Grecs en Égypte va modifier totalement cette vision : certains auteurs, confrontés au symbole du disque solaire encerclé par les cornes de vache qu'Isis arbore quand elle est assimilée à Hathor, vont le réinterpréter à la lumière de la tradition qui est la leur et en faire un symbole… lunaire. De « foyer » (avec la puissance qui lui est conjointe), Isis, sous l'influence hellène, devient lunaire, passive, réceptive. Alors qu'elle possédait traditionnellement les deux polarités en Égypte pharaonique, elle se « féminise » à l'époque tardive et perd ainsi sa face lumineuse diurne. Au lieu d'incarner par elle-même la dimension solaire qu'on lui connaissait, la déesse se contente de « poursuivre » l'astre-roi pour en recevoir la flamme, comme ne manque pas de le faire remarquer l'historien grec Plutarque dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*, un des rares témoignages qui nous soient parvenus sur la religion égyptienne et l'œuvre exégétique la plus importante que nous ait transmise l'Antiquité classique : « […] il y a ceux qui déclarent qu'Isis n'est autre que la lune [Séléné] ; pour cette raison, on dit que les statues d'Isis qui portent des cornes sont des imitations du croissant de lune et que dans ses ornements sombres sont montrées les choses cachées et obscurcies dans lesquelles elle poursuit avec ferveur le soleil [Hélios]. »

En cela, Plutarque ne fait que reprendre les affirmations de l'historien grec Diodore – qui se contenta d'un séjour à Alexandrie, sans visiter la vallée du Nil – et qui, dans sa monumentale histoire universelle, écrivait déjà au temps de César : « Les Égyptiens la représentent avec des cornes, pour exprimer la forme que prend la lune dans sa révolution mensuelle. » Idée récurrente que l'on retrouvera chez le Romain Apulée qui décrit ainsi la couronne d'Isis : « […] au-dessus du front, un disque aplati en forme de miroir, ou plutôt imitant la lune, jetait une blanche lueur. » Et qui s'adresse à sa chère déesse en des termes sans ambiguïté sur la dimension clairement lunaire que les Gréco-Romains attribuaient à cette dernière : « [tu] nous consoles de l'absence du soleil en nous dispensant ta pâle lumière. »

La pensée duelle – qui crée la totalité par la « conjonction des opposés » – pratiquée par les Égyptiens ne sera pas pour autant abandonnée à la basse époque. La preuve en est non seulement au temple de Philae où un hymne à Isis proclame : « Tu voyages dans la barque de Rê », mais aussi dans une autre « prière » du Ier siècle, où le Grec Démétrios fait dire à Isis : « […] j'ai fixé la course du soleil et de la lune. Je suis dans les rayons du soleil… »

Celle qui règne sur le Styx

À travers l'une de ses mutations « lunaires », donc nocturnes, Isis va aussi régner sur les enfers, avec, en corollaire, le pouvoir de changer ici et maintenant le destin de celui ou de celle qu'elle est censée protéger. Elle incarne alors l'autre face du féminin sacré (comme dans nombre de traditions vénérant les déesses-mères), c'est-à-dire son aspect terrifiant, son visage ambivalent. Elle prend pour cela les traits de Proserpine, fille de Déméter et de Zeus, et qu'Hadès, le dieu des Enfers, avait enlevée et épousée. Déesse des saisons, celle-ci passait six mois de sa vie dans le monde souterrain (ce qui correspondait à l'automne et à l'hiver) et six mois sur terre (le printemps et l'été) avec sa mère.

L'écrivain Apulée, initié aux mystères d'Isis, s'adresse ainsi à la déesse égyptienne : « […] redoutable Proserpine, au nocturne hurlement, qui, sous ta triple forme, tiens les ombres dans l'obéissance ; geôlière des prisons souterraines du globe. » Isis-Proserpine devient celle « qui dompte l'assaut des esprits » et elle adopte la mythologie grecque ordinaire, qui s'accorde avec les espérances de ses dévots : « Et quand, ta course achevée, répond-elle à Lucius, le principal protagoniste des *Métamorphoses* d'Apulée, tu seras descendu aux enfers, là encore, dans cet hémisphère souterrain, moi que tu vois ici, tu me retrouveras brillant parmi les ténèbres de l'Achéron et régnant sur les demeures profondes du Styx ; toi-même, habitant les Champs Élysées, tu rendras un hommage assidu à ma divinité propice. »

« Dame de Vie est son nom, car elle dispense la vie à tous les hommes ! », disaient déjà les textes de l'Égypte ancienne à propos d'Isis qui accordait l'immortalité aux défunts, futurs « Osiris », comme elle en

avait favorisé l'accès à son frère-époux. À la basse époque, la déesse demeure plus que jamais celle qui accompagne et protège le défunt sur les routes pleines d'embûches de l'au-delà.

Coexistence d'images

Si la représentation traditionnelle de la déesse – une belle jeune femme svelte vêtue à l'égyptienne, ou encore montrée sous les traits d'une hiératique pleureuse agenouillée, les mains levées devant son visage – est maintenue dans les grands temples de la vallée du Nil, celle-ci évolue au contact du milieu alexandrin. On parle alors de « coexistence d'images » : Isis se transforme en une déesse débordante de féminité ; elle porte désormais sur sa robe étroite un manteau bordé de franges, dont les pans sont noués sur la poitrine. Sa lourde perruque est remplacée par une coiffure à la grecque, avec des cheveux bouclés qui encadrent son visage. Le sistre, cet instrument de musique rituel, originellement lié au culte d'Hathor, et dont le bruissement évoque le son apaisant des papyrus froissés, lui est associé, mais aussi la situle, le vase dont Apulée disait qu'il avait « la forme ronde d'un sein », et dont le contenu fait référence à l'allaitement sacré ou encore aux rites d'Osiris liés aux eaux de la crue du Nil.

Lucius, dans le livre XI des *Métamorphoses*, fait ainsi une magnifique description de celle qui lui apparaît dans toute sa majesté :

> « À peine avais-je fermé les yeux, que du sein des mers s'élève d'abord une face imposante à commander le respect aux dieux même ; puis un corps tout entier, resplendissant de la plus vive lumière. Cette auguste figure sort des flots, et se place devant moi. Je veux essayer de tracer ici son image, autant qu'il est possible au langage humain. Peut-être l'inspiration divine viendra-t-elle féconder mon expression, et lui donner la couleur qui lui manque. Une épaisse et longue chevelure, partagée en boules gracieuses, flottait négligemment derrière le cou de la déesse. Une couronne de fleurs mêlées, placée au sommet de sa tête, venait des deux côtés se rejoindre sur son front à l'orbe d'une plaque circulaire en forme de miroir, dont la blanche clarté faisait reconnaître la lune. Le long de ses tempes, régnaient en guise de bandeau des vipères dressant la tête. Elle portait une robe du tissu le plus délié, dont la couleur changeante se nuançait tour à tour de blanc pâle, de

> jaune safrané, et du rose le plus vif ; mais ce qui surprit le plus mes yeux, ce fut son manteau ; il était du noir le plus brillant, et jeté, comme un bouclier, en travers de son dos, du flanc droit à l'épaule gauche. Un des bouts, garni des plus riches franges, retombait à plis nombreux « … » Sur le fond du manteau se détachait un semis de brillantes étoiles, et dans le milieu se montrait une lune dans son plein, toute rayonnante de lumière. Les parties que l'œil pouvait saisir de l'encadrement offraient une série continue de fleurs et de fruits entremêlés en guirlandes. La déesse tenait dans ses mains différents attributs. Dans sa droite était un sistre d'airain, dont la lame étroite et courbée en forme de baudrier était traversée de trois petites baguettes, qui, touchées d'un même coup, rendaient un tintement aigu. De sa main gauche pendait un vase d'or en forme de gondole, dont l'anse, à la partie saillante, était surmontée d'un aspic à la tête droite, au cou démesurément gonflé. Ses pieds divins étaient chaussés de sandales issues de la feuille du palmier, arbre de la victoire. »

Quant à l'image des traditionnelles « Lamentations » de la déesse sur le corps de son époux défunt, elle prend parfois les traits, à cette époque, d'une « Isis dolente » : son visage incliné est alors appuyé sur la main, son air semble lointain ou douloureux. En cela, elle évoque d'autres figures féminines (grecques, celles-ci) dans l'affliction, comme celle de Pénélope, bien sûr, attristée par la perte d'Ulysse, d'Électre éplorée sur le tombeau d'Agamemnon, ou encore de Déméter, pleurant sa fille Perséphone/Proserpine qui lui a été enlevée par Hadès. Déméter, justement, est une divinité agraire, tout comme Isis. Elles seront donc souvent (et pendant longtemps) confondues. Lorsque c'est le cas, Isis porte alors des épis de blé. Parfois même un cobra, symbole de fécondité et lointain souvenir de sa dimension solaire, s'enroule autour de son bras.

Lorsqu'on la désigne comme Isis-Thermouthis, elle est figurée elle-même comme un cobra dressé, ou avec un buste féminin se terminant par une queue de serpent, en référence à Renenoutet, la déesse-cobra de l'époque pharaonique, protectrice des greniers et personnification de la fortune. La Fortune, Isis va aussi l'incarner sous la forme hellénisée de Tyché : elle est alors vêtue à la grecque, un gouvernail à la main, une corne d'abondance débordante des fruits de la terre de l'autre, car, de la déesse civilisatrice de l'Égypte, ne peuvent naître que toute fécondité, toute prospérité.

Celle qui, depuis les temps les plus reculés, dirige les destinées des hommes, prend également dans ce contexte tardif une couleur plus

appuyée, précisément celle de la *Fortuna*, divinité de l'incontrôlable, en raison de ses changements subits. Mais, paradoxalement, cette puissance féminine que l'on ne peut faire fléchir va devenir le paradigme des qualités stabilisatrices des rois lagides, puis des empereurs romains, à qui Isis-Tyché offre la concorde, la domination du monde, et sa stabilité. N'a-t-elle pas le pouvoir de modifier le destin – que les dieux gréco-romains, eux, ne maîtrisent pas ? « […] Tu es désormais sous la garde d'une Fortune » (rappelle Apulée dans les *Métamorphoses*), « qui, elle, n'est pas aveugle, et qui illumine les autres divinités de la splendeur de sa lumière ». Lumière de l'étoile qu'elle incarne également, quand, sous forme d'Isis-Sothis, elle est montrée assise en amazone sur un chien en train de courir et qu'elle annonce le lever héliaque et la crue du Nil, ou encore de Stella Maris, étoile des mers qui protège la navigation et les tribulations des marins sur les mers du globe (voir aussi le chapitre IV).

Figure de l'éros

Dans cette époque foisonnante où l'on doit aux Lagides une reformulation de la religion égyptienne compatible avec la spiritualité grecque, une des mutations les plus passionnantes de la figure d'Isis est sa nouvelle dimension « érotique », attribuée jusqu'alors en Égypte à Hathor (déesse figurée sous les traits d'une vache nourricière et céleste à la fois, qui veille sur les femmes et protège les amoureux). Dimension érotique, donc, prêtée à Isis, mais dans le sens sacré du terme, c'est-à-dire dans la mesure où l'éros fait le lien entre le ciel et la terre, qu'il est unité et médiation du sexuel et du spirituel, et qu'il incarne une dynamique essentielle de la vie.

Si la Grande Magicienne fait toujours partie de la triade originelle aux côtés d'Osiris et d'Horus, si on la reconnaît encore à l'hiéroglyphe du trône qui la couronne, elle arbore désormais fréquemment la coiffe lyriforme d'Hathor. Toutes deux sont d'ailleurs qualifiées de « Dorée », ou « d'Or », épithètes qui soulignent leur caractère solaire, alchimique même. À Dendara, le grand temple de la vallée du Nil dédié à Hathor, Isis a son propre sanctuaire – censé être son lieu de naissance – mais elle est aussi associée partout à la déesse de l'amour et de la joie dans le temple

principal. Les textes nous disent qu'ici, leurs deux domaines fusionnent pour faire de ce lieu saint « l'Héliopolis féminine », cette mention montrant le caractère clairement solaire (Héliopolis abritait un temple dédié au Soleil) du culte qui leur est rendu. Toutes deux sont reines à Dendara : Hathor, reine céleste, qui reçoit l'horizon dans lequel elle évolue en tant que fille du dieu solaire Rê ; Isis, reine terrestre, qui reçoit quant à elle un collier pectoral le jour de son anniversaire. Pour comprendre qu'à cette époque les déesses fusionnent pour ne faire qu'une seule entité, il faut lire le très beau « Cantique du matin » de Dendara. S'apparentant au genre de la poésie métaphysique, cet hymne qui célèbre les multiples visages de la déesse était chanté à la pointe de l'aube, au moment où le grand prêtre pénétrait seul dans le sanctuaire pour rendre à la « Mère de dieu » son culte quotidien. Au moment précis où le soleil se levait à l'horizon, un chœur entonnait ce cantique et, selon le rite de « l'union au disque » où la statue était rechargée en énergie par l'essence divine solaire, le visage de la déesse était exposé aux rayons de l'astre – geste de voilement et de dévoilement qui aura, nous allons le découvrir, toute son importance dans les déclinaisons ultérieures de l'Isis voilée. Dans cette litanie, la déesse est très proche de l'Isis d'Apulée – c'est-à-dire comme la « myrionyme », celle aux dix mille noms (voir le chapitre III), elle est l'unique qui revêt plusieurs dénominations, ici, Hathor, puis Isis :

> « Hathor, Dame de Dendara, Œil de Rê, Dame du ciel, Celle au beau visage, aux sourcils fardés, à la gorge brillante […] C'est toi qui fais éclater la création dans les cieux, toi qui emplis la terre de poudre d'or […] Ton ventre qui enferme la perfection […] s'éveille en paix. Que ton éveil soit paisible ! […] Tes mains pleines de vie et de prospérité, qui donnent la vie à qui marche sur ton chemin […] s'éveillent en paix. Que ton éveil soit paisible ! […] Toutes les parties de ton corps qui se reforment en un tout communiquant l'allégresse […] s'éveillent en paix. Que ton éveil soit paisible !
>
> Isis, la vénérable, Celle dont le fils est excellent. Celle qui organise les temples selon les règles judicieuses […]. »

Comme Hathor l'Égyptienne et Aphrodite la Grecque, Isis s'impose comme la déesse des femmes, elle préside à leur vie, à leurs unions, à leurs amours, elle qui a uni « la femme à l'homme » et a « ordonné que les

femmes soient aimées des hommes ». Figure de l'éros, définitivement, mais aussi, comme la définit encore Apulée, son thuriféraire : « Vénus céleste, qui, dès les premiers jours du monde, donna l'être à l'Amour pour faire cesser l'antagonisme des deux sexes, et perpétuer par la génération l'existence de la race humaine. »

Le geste thérapeutique de Baubô

Loin des vénérables temples de la vallée du Nil, Isis endosse les traits d'Hathor-Aphrodite dans le milieu gréco-égyptien d'Alexandrie ; elle est alors représentée nue, pulpeuse et parée de bijoux, de fleurs et de végétaux, la tête surmontée d'un disque solaire orné de plumes. Nue, une déesse égyptienne ? Voilà qui est tout à fait nouveau, et qui montre bien l'influence hellénique sur la figure d'Isis, car jamais auparavant une divinité féminine du Nil n'avait été montrée complètement dévêtue. Et encore moins, comme on en trouve des exemples en terre cuite, avec une connotation sexuelle évidente lorsque Isis relève haut sa robe pour dévoiler son triangle pubien, ou encore quand elle prend la forme d'Isis-Baubô, avec ses seins lourds, ses hanches généreuses, sa taille fine et son ventre arrondi. Les jambes repliées et les cuisses écartées, elle présente son sexe ouvert, comme la Baubô du mythe éleusinien, où cette dernière entreprend de distraire (et davantage, même) Déméter, mère éplorée, en quête, par toute la terre, de sa fille Perséphone. Le mythe grec raconte que parvenue à Éleusis et accablée par la perte de son enfant chérie, la « Mère de la terre », déesse de l'agriculture et des moissons, est reçue par Baubô, qui lui offre une boisson à base de céréales (le *kykéôn*, breuvage magique que buvaient les initiés aux mystères d'Éleusis, en rompant le jeûne, comme pour en recevoir une nouvelle vie), mais elle la refuse. Pour sortir Déméter de son état dépressif, son hôtesse retrousse alors son péplos. La mère de Perséphone se met à rire, enfin, et accepte la boisson qui lui est donnée : « Baubô qui avait accueilli Déo (Déméter) lui offre du *kykéôn* ; mais celle-ci dédaigne de le prendre et refuse de boire, plongée qu'elle était dans son deuil ; très chagrinée, Baubô se croit méprisée et, découvrant ses parties, elle les montre à la déesse. À cette vue, Déo, toute réjouie, accepte enfin, mais non sans peine, le breuvage, enchantée qu'elle

avait été du spectacle », nous raconte Clément d'Alexandrie (Protreptique, II, 20), dans l'intention, à peine voilée dans le cas de ce Père de l'Église du Ier siècle de notre ère, de déconsidérer la religion païenne, par opposition à la « pureté » du christianisme.

Ce geste – sur lequel un masculin mal assumé jette l'opprobre – se retrouve sous d'autres cieux, dans d'autres civilisations, placées elles aussi sous le régime de la Grande Mère : chez les Celtes, on peut aussi voir la déesse Sheela-na-nig qui ouvre les lèvres géantes d'une vulve béante. Pourtant, aucune trivialité dans ce dévoilement, aucune « impureté », et encore moins de « pose provocante », comme on le lit encore trop souvent dans les ouvrages d'archéologie ! Et si, par ce geste « initiatique », Baubô (nous) révélait plutôt ce qui est de l'ordre d'un profond secret, celui de la féminité, ou encore celui, si ontologiquement mystérieux, de l'« origine du monde », de l'origine de notre humanité ? Exposée, cette ouverture, cette « fente » initiale ne permet-elle tout simplement pas au monde d'apparaître ? Comme nous sommes tous issus de ce « trou », comme nous sommes tous nés du ventre d'une femme, nous avons aussi été expulsés par la « béance » de ce sexe originel. C'est bien le sens du geste de Baubô, d'Isis ou de Sheela-na-nig : il nous invite à réfléchir à notre deuxième naissance (c'est-à-dire à une naissance psycho-spirituelle), au passage par la « Porte étroite » qui, comme le dit l'Évangile, est comme « le chas d'une aiguille ».

Quoi qu'il en soit, ce soudain dévoilement a un véritable effet thérapeutique sur Déméter, comme le souligne l'ethnopsychiatre Tobie Nathan dans *Psychanalyse païenne*[5] : « Qu'est-ce donc que le sexe de Baubô sinon un miroir permettant d'inverser l'humeur ? Triste, endeuillé, on s'y regarde et l'on s'y voit d'abord souriant, puis joyeux, et même riant aux éclats… » Ce rire réellement salvateur qui a été déclenché par « le geste de Baubô viole un des tabous sur lesquels repose la société humaine, [et] doit être expliqué comme un acte magique, comme un exorcisme, destiné à mettre en fuite le mauvais démon dont est possédée Déméter », nous explique aussi Salomon Reinach dans son article « Le rire rituel[6] ».

Hérodote mentionne des usages analogues en Égypte, lors des fêtes de Bubastis, données en l'honneur de la déesse Bastet, figurée sous les traits d'une chatte : chaque fois que les femmes, qui célébraient ces

réjouissances sur le Nil, abordaient dans un village, elles injuriaient les femmes de l'endroit et retroussaient leurs robes. La similitude entre ce rituel féminin et la représentation de la déesse relevant son vêtement plaide en faveur d'une nouvelle déclinaison : il pourrait dans ce cas s'agir d'une Isis Bubastis, figure de la fécondité.

Cette transgression de la pudeur, en paroles et en actes, se retrouve aujourd'hui chez certains peuples, dans les fêtes qui accompagnent la moisson ou les vendanges. On pense aux *opprobria rustica* (« scandales rustiques ») évoquées par le poète romain Horace, ou encore aux *probra obscenaque dicta* (« actions honteuses »), dont parlait Ovide. Difficile de comprendre, pour notre société sécularisée, et parfois si tristement obscène, de pareils usages, comme les injures qui les accompagnaient. Pourtant, comme le rappelle Salomon Reinach : « Il fut un temps où le gros mot était un mot redoutable, un mot magique, l'équivalent d'un envoûtement, et où les gestes inconvenants, permis à certains jours, sévèrement interdits à l'ordinaire, avaient également un caractère magique et rituel. Il s'agissait à la fois de mettre en fuite les mauvais esprits et de ranimer, par l'exemple d'une gaieté exubérante, les forces endormies de la nature. En fait, le but poursuivi était le même, car si la nature semblait endormie ou déprimée, c'est qu'elle était possédée d'un esprit malin, d'un génie malfaisant, comme la Déméter attristée et silencieuse qui promenait son chagrin stérile à Éleusis. » Chagrin d'une mère menaçant la terre de stérilité, larmes et longues pérégrinations de par le monde, un thème qui nous rappelle l'histoire de la déesse égyptienne et sa quête éperdue pour redonner vie à son époux, le « reverdissant » Osiris : « Isis a perdu son fils, Cérès, sa fille », nous dit encore Lactance, le rhéteur latin, qui met lui aussi en parallèle la quête douloureuse et profondément transformatrice de Déméter avec celle d'Isis.

Les mystères d'Isis

Isis, Baubô, Déméter : le lien avec les cultes à mystères s'impose de lui-même. Baubô plane au-dessus des mystères d'Éleusis – où l'exhibition de son sexe faisait partie du scénario – aux côtés de Déméter ; Isis, quant à elle, domine largement les mystères égyptiens. Dans les deux cas, il est

question du mythème vie/mort/renaissance, à travers une pérégrination symbolique et spirituelle à laquelle convoquaient précisément ces cérémonies initiatiques. En Grèce comme en Égypte, celles-ci reflétaient la mutation de très anciens cultes agraires en mythe métaphysique et moral. Lien, encore, entre les mystères helléniques et ceux de la déesse égyptienne, car les Grecs, dès l'époque archaïque, avaient identifié Isis et Osiris à Déméter et Dionysos (lui aussi objet d'un culte à mystères).

C'est ainsi que dans l'hymne à Isis du temple de Narmouthis, au Fayoum, en Moyenne-Égypte, la déesse est invoquée sous le nom de « Dèô (c'est-à-dire Déméter) la très haute » ou « Dèô dont le nom est grand ». À propos de la version du mythe d'Isis donnée par Plutarque dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*, elle emprunte clairement des détails au mythe éleusinien : dans ce récit, Isis est accueillie par le roi de Byblos ; Déméter quant à elle est reçue par le roi d'Éleusis. Comme Déméter, Isis y devient la nourrice du fils du roi, à qui elle aurait conféré l'immortalité par le feu (le passage par le feu fait partie des épreuves initiatiques dans la plupart des traditions), si la mère de l'enfant, terrifiée en découvrant ce spectacle, ne l'avait pas interrompue.

Enfin, c'est un Eumolpide (prêtre héréditaire chargé de l'organisation des mystères de Déméter) qui fut chargé, au III^e^ siècle avant notre ère, par Ptolémée Sôter l'Alexandrin de mettre sur pied les mystères d'Isis sur le modèle de ceux d'Éleusis et de rendre ainsi consensuelle la pratique de ces cérémonies. Mais, très vite, les divinités égyptiennes se substitueront aux divinités helléniques et le pas sera franchi par Plutarque qui différenciera Isis et Déméter, faisant de la seconde une déesse consacrée à la production-reproduction, quand la première procédera au partage du Bien et du Mal à l'échelle universelle.

Orientaux ou grecs, ces cultes à mystères invitaient les hommes et les femmes à mourir symboliquement pour naître à une autre vie – sociale et spirituelle – par une rupture consentie avec l'ordre ancien. Phénomène complexe que ces « nouvelles naissances », qui amenaient l'individu, à la suite d'un enseignement gardé secret, à la connaissance de certaines « révélations » qui lui étaient jusqu'alors inconnues. Ces mystères se composaient de rites symboliques et initiatiques et d'instructions visant à l'acquisition d'une sagesse, d'un espoir dans l'immortalité de l'âme. Ils

conféraient aussi au dévot un certain pouvoir : après avoir passé victorieusement les épreuves, celui-ci devenait d'une certaine manière « un autre » (avec ses invariants psychiques et intellectuels, il s'entend), mais plus exigeant, plus conscient. Appels à connaître l'Absolu, ces rites secrets, avec leurs rituels de passage d'une vie « profane » à une vie spirituelle, entraînaient une sorte de conversion au plus intime de l'âme ou encore une *métanoïa*, c'est-à-dire un retournement de l'être.

Des mystères d'Isis, qui avaient leur originalité propre, nous savons peu de chose – à part le récit qu'en fait Apulée, témoignage d'ailleurs passionnant, car écrit à la première personne –, si ce n'est qu'y régnaient la loi du silence et la discipline de l'arcane. Lors de la cérémonie d'initiation, et de sa mise en scène nocturne, le disciple (myste) prêtait serment de garder le secret sur les rites qu'il allait vivre, en invoquant le démiurge « qui sépara la terre du ciel, l'obscurité de la lumière ». Car cette expérience relevait de l'indicible, non pas au sens où elle cachait un secret artificiel, mais plutôt parce que ce qui y était vécu ne pouvait se dire. En somme, l'essentiel n'était pas accessible à la parole, le ressenti spirituel et le vécu intime de l'impétrant revêtant un caractère intransmissible. Car comme le remarquait très justement Aristote, ceux qui étaient initiés aux mystères devaient non plus « apprendre » mais « être touchés », « éprouver », mis qu'ils étaient alors dans une certaine disposition après y avoir été convenablement préparés : sapience, donc, mais surtout expérience.

Tous les cultes à mystères avaient pour socle un mythe fondateur, auquel ils étaient intimement liés, comme c'était le cas de la geste d'Isis et d'Osiris. On faisait un emploi libre de ce mythe, en tant que voie d'accès théorique, mais aussi pratique, à l'invisible, et dont certains détails et versions étaient réservés aux seuls initiés. Ainsi, les mystes de la déesse égyptienne imitaient le deuil de leur déesse favorite en se frappant la poitrine et en se lamentant sur la mort d'Osiris, puis elles manifestaient haut et fort leur joie lorsque Isis retrouvait enfin le corps de son bien-aimé. Car les souffrances vécues par la déesse, comme les rites initiatiques qui les représentaient, se devaient d'être avant tout une leçon de piété et une consolation pour les adeptes confrontés aux mêmes épreuves durant leur vie. Plutarque écrit ainsi qu'Isis « introduisit dans les cérémonies très saintes de l'initiation des images, des sous-entendus, des

représentations de ses souffrances d'autrefois, consacrant ainsi un modèle de piété et un encouragement pour les hommes et les femmes soumis à des semblables infortunes » (*Traité d'Isis et d'Osiris*).

De même que la déesse s'était unie à son époux, que le féminin avait rejoint le masculin, il semble qu'il existait également dans ces mystères un rite de mariage sacré et qu'on préparait un lit « couvert d'une toile de lin, dont on ne peut parler au profane ».

Le langage employé pour frapper les esprits relevait quant à lui de l'allégorie ; il s'agissait que les futurs initiés frissonnent, qu'ils tremblent dans les ténèbres, avant d'en sortir (ou non) victorieux, car soudain confrontés à leur propre peur, à leur propre « ombre » – au sens où C.G. Jung l'entend, c'est-à-dire à tous les aspects de notre personnalité inacceptables en regard de l'image que nous avons de nous-même et que nous voulons donner aux autres – mais aussi à leur propre mort. Le texte le plus éloquent à cet égard est sans doute celui de Plutarque, cité par Stobée :

> « L'âme au moment de la mort éprouve la même impression que ceux qui sont initiés aux grands mystères. Le mot et la chose se ressemblent ; on dit *téleutân* et *téleisthai*. Ce sont d'abord des courses au hasard, des pénibles détours, des marches inquiétantes et sans terme à travers les ténèbres. Puis, avant la fin, la frayeur est au comble ; le frisson, le tremblement, la sueur froide, l'épouvante. Mais ensuite une lumière merveilleuse s'offre aux yeux, on passe dans des lieux purs et des prairies où retentissent les voix et les danses ; des paroles sacrées, des apparitions divines inspirent un respect religieux. Alors l'homme, dès lors parfait et initié, devenu libre et se promenant sans contrainte, célèbre les mystères, une couronne sur la tête ; il vit avec les hommes purs et saints ; il voit sur la terre la foule de ceux qui ne sont pas initiés et purifiés s'écraser et se presser dans le bourbier et les ténèbres et, par crainte de la mort, s'attarder dans les maux, faute de croire au bonheur de là-bas. »

Cette traversée des ténèbres, extérieures et intérieures, entraînait une manière de mutation irréversible dans la psyché du myste. Sur ce point, un texte de Démétrios est explicite :

> « Tout ce qui est sous-entendu effraie davantage, et chacun l'interprète à sa façon ; au contraire tout ce qui est clair et sans détour attire facilement le mépris comme les gens tout

nus. Voilà pourquoi les Mystères utilisent l'allégorie comme langage, pour qu'on soit frappé, que l'on frissonne, comme dans les ténèbres et la nuit. D'ailleurs, l'allégorie ressemble aux ténèbres et à la nuit. »

Par le recours aux symboles, on masquait la connaissance, on voilait les mystères de la nature, comme l'évoque le philosophe latin Macrobe :

« La nature déteste s'exposer sans voiles et dans sa nudité ; et de même qu'elle soustrait à la perception humaine ordinaire toute intellection d'elle-même en se couvrant et en se dissimulant de diverses façons sous le sensible, de même elle a voulu que les secrets fussent traités par les sages à travers des éléments de fiction. Ainsi les mystères sont dissimulés par le cheminement souterrain des symboles […] »

La nature qui aime se cacher : ce thème annonce une très longue déclinaison de lui-même, avec toutes les variantes ultérieures de ce symbole que deviendra l'Isis voilée.

Le seuil de Proserpine

Ce que nous savons du déroulement des mystères isiaques – bien peu, au fond, car les témoignages sont peu abondants et pour cause… –, nous le devons au célèbre livre XI des *Métamorphoses* d'Apulée (IIe siècle de notre ère), qui constitue le texte (en langue latine) le plus long sur les mystères qui nous soit parvenu de l'Antiquité païenne. Ce récit dépeint les aventures du jeune et léger Lucius qui, épris d'aventures, avale une potion magique qui le transforme en âne. Il ne retrouve forme humaine qu'après maintes tribulations, avant d'être initié aux mystères d'Isis, s'engageant ainsi à mener une vie pieuse.

Mais comment lire symboliquement cette initiation isiaque ? Comme un passage de la bestialité à l'humanité – Isis a le pouvoir surnaturel de changer l'état naturel de l'homme, l'obligeant, et c'est le cas de Lucius, à revêtir une apparence bestiale avant de l'initier à sa nature essentielle d'être spirituel –, un passage de l'esclavage à la liberté de la psyché unie désormais avec le chœur des dieux, mais aussi comme la marque d'une réunification – librement consentie – de l'initié avec son propre féminin

intérieur, avec son anima : « Une fois devenu esclave de la Déesse, c'est alors que tu savoureras pleinement les fruits de ta liberté » (XI, 15, 5), dit le prêtre à Lucius qui vient à peine de recouvrer forme humaine grâce à l'intervention d'Isis. C'est la déesse elle-même qui, apparaissant au cours de songes, l'invite à gagner le rang des initiés à ses mystères. Si l'on en croit le récit d'Apulée, cette initiation isiaque nécessitait une préparation lors d'un séjour dans l'enceinte du temple, où étaient pratiquées des liturgies quotidiennes. L'impétrant y recevait en outre un enseignement sous la forme d'une catéchèse livrée par le grand prêtre qui la puisait dans un papyrus en écriture hiéroglyphique. Après avoir été purifié par un bain et par des lustrations d'eau pure, Lucius devait encore subir dix jours de jeûne et d'abstinence (une pratique commune à d'autres mystères). Enfin, vêtu d'un nouvel habit en lin blanc, qui annonçait sa naissance à une nouvelle vie consacrée, il était mené par le prêtre vers le lieu le plus secret du temple, afin d'y subir la redoutable épreuve de l'initiation.

Le récit se veut allusif quant au rituel, qu'il était interdit de divulguer, mais, par une écriture subtile, comme en transparence, on devine ce que l'épreuve initiatique pouvait être pour le futur initié :

> « Lecteur avide de connaissances, tu t'enquerras peut-être, avec quelque anxiété, de ce qui fut fait, ce qui fut dit ensuite. Je le dirais s'il était permis de le dire, tu le saurais s'il était permis de l'ouïr. Mais une curiosité téméraire serait également à charge aux oreilles et à la langue. »

Apulée nous livre une description tout à fait extraordinaire, pleine de l'enchantement propre au rite, de cette progression vers les mystères les plus intimes d'Isis, dans l'angoissante nuit de l'initiation :

> « J'ai approché les limites de la mort, j'ai foulé le seuil de Proserpine, et j'en suis revenu porté à travers tous les éléments ; en pleine nuit, j'ai vu le soleil briller d'une lumière étincelante ; j'ai approché les dieux d'en bas et les dieux d'en haut, je les ai vus face à face et je les ai adorés de près. »

La force mystique de ce passage évoque celle du texte du *Phèdre*, où Platon fait allusion aux mystères d'Éleusis :

> « Ce mystère, nous le célébrions dans l'intégrité de notre nature, à l'abri de tous les maux qui nous attendaient dans l'avenir. Intégrité, simplicité, immobilité, félicité éclataient dans les apparitions que nous étions admis, en initiés, à contempler au sein d'une pure lumière, purs nous-mêmes et exempts de la marque imprimée par ce tombeau que, sous le nom du corps, nous portons avec nous, attachés à lui comme l'huître à sa coquille […] »

Le voyage à travers tous les éléments peut s'envisager comme une purification par les éléments, feu, air, eau et terre : la purification par l'air était faite par le van (corbeille) à l'image de la « purification » des grains de leur enveloppe, celle par le feu sans doute lors d'un rituel où l'on se servait de torches. La « lumière étincelante » de ce vrai « soleil de minuit » évoque, elle, le grand feu qui illuminait le sanctuaire d'Éleusis durant la nuit des mystères. Quant à l'apex de l'initiation, c'est-à-dire la contemplation, lorsque le « nouveau-né » voyait en face tous les dieux d'en haut et d'en bas, relevait-il d'une vision, ainsi que le passage du *Phèdre* paraît le suggérer ? De la contemplation des statues vivantes des dieux ? Il ne nous reste qu'à imaginer comment l'impétrant parvenait au « seuil de Proserpine », celui de la confrontation à sa propre mort. L'initiation, qui devait toucher l'émotivité du candidat, tester sa détermination et son courage à travers une dramaturgie appuyée, avait-elle recours à la mise à mort symbolique d'Osiris par Seth, l'initié incarnant lui-même le dieu démembré ? Les mystères isiaques devant être compris comme « une mort volontaire et un salut obtenu par la grâce », c'est sans doute cette idée que le rituel véhiculait prioritairement. La notion du salut apparaît souvent dans les inscriptions grecques honorant Isis. Il s'agit du salut par rapport aux dangers de l'existence que l'initié est supposé traverser de façon plus sereine que le profane, et du salut spirituel, celui qu'obtient « le véritable Isiaque », confiant sa destinée post mortem à la déesse Isis. La déesse n'avait-elle pas le pouvoir de changer le destin du myste et de lui accorder une nouvelle vie, tant ici-bas que dans l'au-delà ?

Une mise en scène allégorique saisissait véritablement l'initié, car, contrairement aux récits « fantastiques » de l'occultisme moderne, les fouilles archéologiques ne nous ont pas révélé d'appareillages compliqués destinés à produire toutes sortes d'apparitions, et encore moins de mystérieux labyrinthes où se perdre et trembler, à la manière d'un décor maçonnique, comme c'est le cas dans *La Flûte enchantée* de Mozart.

Néanmoins, on trouve dans certains temples égyptiens des pièces, parfois souterraines, qui auraient éventuellement pu servir à des cérémonies d'initiation. Mais il ne s'agit là que d'hypothèses, puisque nous ne disposons d'aucun témoignage qui nous permette, avec certitude, de mettre en rapport les rites d'initiation avec telle ou telle partie d'un temple. Il s'agissait plutôt pour le myste d'accéder à une vision extatique, sans doute dans une forme de transe à laquelle il pouvait prétendre en se préparant par une discipline ascétique. Et il n'est pas exclu que le futur initié ait absorbé quelque substance – comme c'est le cas dans les cérémonies chamaniques – pour entrer en communion avec la déesse Isis et entrevoir cette « lumière étincelante » au cœur de la nuit, à la condition – et c'est le cas du Lucius d'Apulée – qu'il concède à la déesse un abandon total de lui-même, une obéissance absolue, autant de dons nécessaires avant la vie éternelle, en échange de quoi elle lui offrirait les clés de la félicité. La promesse de la déesse « aux mains pleines de vie et de prospérité » devenait alors expérience vécue, certitude éprouvée et *sympatheia* (communauté d'affects) des âmes avec les rites accomplis.

Une nouvelle naissance

Le lendemain de l'initiation est montré comme une nouvelle naissance, débarrassée des angoisses terrestres autant que de la peur de la mort. L'homme ou la femme « nouveau-nés » peuvent alors se présenter devant la foule admirative, sur une estrade en bois dressée devant la statue de la déesse, et ils revêtent alors l'« olympiaque », cet « habit de lumière » composé de douze robes et d'une précieuse tunique brodée de dragons, de griffons et autres figures d'animaux colorés. Ce vêtement fait sans doute référence au destin divin, olympien, que leur consécration à Isis leur accordait, le nombre douze se rapportant peut-être aux signes du zodiaque et au voyage de l'initié à travers les éléments. De leur main droite, les initiés tiennent une torche allumée, alors qu'ils sont ceints d'une couronne de palmes dont les feuilles dardent tels les rayons du soleil. Le couronnement – que l'on retrouve à Éleusis – symbolise quant à lui la transformation et le nouveau destin des initiés, qui accèdent au statut de nouvel Horus.

L'initié devenait donc le fils symbolique et spirituel de la Grande Mère, il quittait les régions brumeuses de l'inconscient. Et avant de rejoindre le monde profane, il s'adressait à Isis :

> « Divinité sainte, source éternelle de salut, protectrice adorable des mortels, qui leur prodigue dans leurs maux l'affection d'une tendre mère ; pas un jour, pas une nuit, pas un moment ne s'écoule qui ne soit marqué par un de tes bienfaits. Sur la terre, sur la mer, toujours tu es là pour nous sauver ; pour nous tendre, au milieu des tourmentes de la vie, une main secourable ; pour débrouiller la trame inextricable des destins, calmer les tempêtes de la Fortune, et conjurer la maligne influence des constellations. Vénérée dans le ciel, respectée aux enfers, par toi le globe tourne, le soleil éclaire, l'univers est régi, l'enfer contenu. À ta voix, les sphères se meuvent, les siècles se succèdent, les immortels se réjouissent, les éléments se coordonnent. Un signe de toi fait souffler les vents, gonfler les nuées, germer les semences, éclore les germes. Ta majesté est redoutable à l'oiseau volant dans les airs, à la bête sauvage errant sur les montagnes, au serpent caché dans le creux de la terre, au monstre marin plongeant dans l'abîme sans fond. Mais quoi ! ni mon génie n'est à la hauteur de tes louanges, ni ma fortune ne suffit à t'offrir de dignes sacrifices. Ma faible voix ne peut exprimer ce que ta majesté m'inspire, et ce que mille bouches, mille voix douées d'une intarissable éloquence ne parviendraient pas à exprimer. Dans ma pauvreté, je ferai du moins ce qui est possible au cœur religieux. Ton image sacrée restera profondément gravée dans mon âme, et toujours présente à ma pensée. »

Nous allons le voir, la force symbolique et la dimension transformatrice à l'œuvre dans ces mystères isiaques nourriront une très grande part de la spiritualité et des spéculations initiatiques ultérieures, tout autant qu'elles alimenteront la grande « machine à fabriquer des fantasmes » de l'égyptomanie.

« Mon voile, aucun mortel ne l'a soulevé »

Dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*, Plutarque nous propose une interprétation allégorique et philosophique du mythe égyptien : il pense que celui-ci dissimule une philosophie sous-jacente, une forme de « sagesse » secrète que l'on peut entrevoir, selon lui, dans l'inscription qui figurait à Saïs, en Égypte, sur la statue de la déesse Neith, qui est parfois

assimilée à Isis. Plutarque nous apprend ainsi que : « À Saïs, la statue assise d'Athéna, que les Égyptiens identifient à Isis, porte cette inscription : "Je suis tout ce qui a été, qui est et qui sera, et mon voile, aucun mortel ne l'a encore soulevé." » Cette formule énigmatique qui sera la source de beaucoup de déclinaisons (voir le chapitre VII) se retrouve quelques années après Plutarque, chez Proclus, philosophe néoplatonicien, qui la situe dans le sanctuaire d'Isis, cette fois, et qui ajoute : « Ce qui est, ce qui sera, ce qui a été, je le suis. Ma tunique, personne ne l'a soulevée. Le fruit que j'ai engendré, c'est le soleil (Horus). » Dans cette formule, Isis apparaît aussi puissante que les démiurges égyptiens Atoum et Rê (voir le chapitre I) mais également comme une vierge-mère – sa tunique n'a pas été « soulevée » mais elle a pourtant donné naissance à un fils solaire. Comme l'analyse très finement le philosophe Pierre Hadot dans *Le Voile d'Isis* : « Aux yeux de Plutarque, Isis est l'aspect féminin de la nature. Car le Logos la conduit à recevoir toutes les formes et toutes les figures. »

« Nul mortel n'a soulevé mon voile » : nous allons le voir, cet avertissement de la déesse égyptienne à ceux qui voudraient la dévoiler aura, dès la fin du XVIII^{e} siècle, une influence considérable sur les philosophes et les poètes romantiques.

Guérisseuse, maîtresse du fatum et dame des flots

Les mystères d'Isis faisaient partie d'un ensemble, où figurait aussi la religion votive. C'est ainsi que la déesse conserve dans le monde classique sa fonction de puissante magicienne, elle détient la connaissance des filtres, et connaît en Grèce un succès considérable dans les guérisons, comme le remarque l'historien grec Diodore qui lui attribue l'invention de remèdes et la tient pour « très experte dans la science médicale » : « C'est presque toute la terre habitée qui en témoigne, lorsqu'elle rend des honneurs à la déesse en reconnaissance de ses apparitions et des guérisons qu'elle opère. » La déesse thaumaturge est donc tout naturellement associée à Sarapis dans cette fonction, mais aussi à Asclépios, que ce soit à Épidaure ou à Athènes, où elle possède son propre temple à l'intérieur du sanctuaire du dieu guérisseur. Dans les deux cultes, on pratique

l'incubation : le fidèle est invité à passer une nuit dans l'enceinte du temple (pratique que l'on retrouve dans les temples de la vallée du Nil, à cette période, comme c'est le cas à Dendara) et à s'ouvrir aux messages de son « inconscient ». Dans ses songes, se manifesteront peut-être Isis et Sarapis, qui, par un signe clair, lui indiqueront quel traitement suivre. Et bien avant le confessionnal ou le divan, le culte à Isis enjoignait aussi le dévot à la « confession », à l'autoanalyse, comme préalable à la guérison. Une fois guéri, le dévot d'Isis va chanter ses louanges et, deux fois par jour, proclamer à haute voix l'éloge de la déesse – pratique connue sous le nom de *votivas reddere voces*, « rendre grâce pour l'accomplissement du vœu » – et de ses pouvoirs (*arétai*), d'où le nom d'« arétalogies », récits de manifestations miraculeuses et surnaturelles dédiés à Isis.

Isis est aussi la maîtresse du *fatum*, lointaine référence à ses origines pharaoniques, lorsqu'elle redonna vie à son époux et qu'elle écarta le venin du sang de son fils Horus. Pour les Gréco-Romains, dont les dieux eux-mêmes étaient soumis aux lois aveugles du destin, cet aspect est essentiel : Isis, figure de la délivrance, transcende le *fatum*, elle peut même prévenir une mort imminente. Et elle détient le don de la vie. D'une vie nouvelle, puisque l'ancienne est appelée à se rompre.

Alors qu'elle n'a jamais symbolisé quoi que ce fût en lien avec la mer et les activités nautiques, Isis va devenir, à l'époque hellénistique, la « sainte patronne » de la navigation et la protectrice des marins, en tant qu'Isis Pelagia. Près du phare d'Alexandrie, édifié au IIIe siècle, elle apparaît aussi sous les traits d'Isis Pharia et de même qu'Isis Pelagia, la « maîtresse des mers », son pied repose sur le bas d'une voile enflée par le vent et dont elle retient le haut de ses deux mains. Parfois, c'est son propre manteau qui se gonfle sous l'effet du vent et évoque le vêtement flottant d'une autre divinité, grecque celle-ci : Aphrodite Euploia. Une « Isis-Aphrodite », encore…

Il arrive aussi qu'Isis tienne un gouvernail et une corne d'abondance, figurant ainsi la bonne fortune, à la fois déesse marine – qui protège la navigation – et propice – qui offre une vie heureuse à ses dévots.

C'est grâce à ses formes et à ses noms multiples qu'à partir du IIIe siècle av. J.-C., Isis va cingler vers les rivages de la Grèce et gagner bientôt Athènes, Érétrie, Argos, Delphes, Corinthe, Sicyone, Méthane, Mantinée,

la Crète, et Gortyne, centre principal du culte égyptien, mais aussi cette île des Cyclades, à l'éclat de nacre, et battue par les vents, Délos, où dès le IIIe siècle av. J.-C., Isis est tout à la fois vénérée comme la Victorieuse, la Juste, la Bonne Fortune, la Toute-Puissante, comme celle qui écoute, qui protège, guérit et sauve !

La déesse apparaît alors comme une fusion entre l'Isis égyptienne et les divinités grecques, telles Déméter, Aphrodite, Athéna et Artémis. C'est à travers les arétologies, ces hymnes gravés en langue grecque qui détaillent les *arétai* d'Isis, c'est-à-dire les bienfaits qu'elle répand sur l'humanité, que sont touchés les nouveaux dévots, qui ne connaissaient pas nécessairement l'égyptien. Isis prend alors les traits d'une déesse universelle. L'arétologie de Kymé, en Éolide (Ier siècle apr. J.-C.), lui prête, par exemple, ce discours :

> « Je suis Isis, qui règne sur toute terre […]. Je suis la fille aînée de Kronos. Je suis l'épouse et la sœur du roi Osiris. Je suis celle qui a inventé pour les hommes les fruits de la terre. Je suis la mère du roi Horus […]. J'ai séparé la terre du ciel. J'ai ordonné la course du Soleil et de la Lune. J'ai inventé les activités maritimes […]. J'ai uni la femme et l'homme […]. J'ai enseigné aux hommes les initiations. J'ai institué les langues pour les Grecs et pour les Barbares […]. Je suis la maîtresse des fleuves, des vents et de la mer […]. Je suis la maîtresse de la guerre. Je suis la maîtresse de la foudre. J'apaise et je fais se gonfler la mer. Je suis dans les rayons du soleil […]. Ce que je juge bon, cela s'accomplit. Tout m'obéit. Je délivre ceux qui sont enchaînés. Je suis la maîtresse de la navigation […]. »[7]

Bientôt, la « Souveraine de la navigation » déploie ses « ailes-voiles » et cingle vers d'autres rivages.

Après de nombreuses péripéties, Isis va conquérir le monde romain, de l'Urbs (Rome) jusqu'aux confins les plus lointains de l'Empire.

Notes

4. *Op. cit.*

5. T. Nathan, *Psychanalyse païenne* , Odile Jacob, 2000.

6. S. Reinach, « Le rire rituel », *Cultes, mythes et religions* , Robert Laffont, 1996.

7. F. Dunand, *Isis, mère des dieux* , Actes Sud, « Babel », 2008.

III

La déesse romaine aux dix mille noms

> « Pour la race primitive des Phrygiens, je suis la déesse de Pessinonte et la mère des dieux ; le peuple autochtone de l'Attique me nomme Minerve Cécropienne. Je suis Vénus Paphienne pour les insulaires de Chypre, Diane Dictynne pour les Crétois aux flèches inévitables. Dans les trois langues de Sicile, j'ai nom Proserpine Stygienne, Cérès Antique à Éleusis. Les uns m'invoquent sous celui de Junon, les autres sous celui de Bellone. Je suis Hécate ici, là je suis Rhamnusie. Mais les peuples d'Éthiopie, de l'Ariane et de l'antique et docte Égypte, contrées que le soleil favorise de ses rayons naissants, seuls me rendent mon culte propre, et me donnent mon vrai nom de déesse Isis. »
>
> Apulée, *Métamorphoses*,
> II^e^ siècle de notre ère (traduction M.V. Bétolaud, 1836).

Pompéi, 79 après Jésus-Christ. Le Vésuve s'est une nouvelle fois réveillé : après une première explosion, une pluie de cendres s'abat sur la cité campanienne. Dans le temple d'Isis où fume un autel entretenu par les desservants du culte, le personnel commence à paniquer. La statue de la déesse avec ses airs archaïques veille dans la pénombre de la *cella* du temple restauré quelques années plus tôt, après le tremblement de terre de 62. C'est un affranchi de la grande famille pompéienne des Popidii qui en a assumé les frais, et, du même coup, qui a rendu hommage à Isis, l'une des divinités les plus anciennes (son culte fut importé d'Égypte en Italie au II^e^ siècle av. J.-C.) et les plus vénérées de la ville. Les murs de Pompéi sont décorés de scènes isiaques, de paysages égyptiens, de natures mortes où se côtoient les fruits de la terre, allusion appuyée aux offrandes qui seront brûlées ici sur la flamme des autels. On y croise aussi des représentations de prêtres au crâne rasé qui s'inscrivent parfaitement dans

la tradition iconographique égyptienne, mais aussi celle d'un scribe et d'un desservant du culte d'Anubis, celle d'un homme arborant une palme, ou encore d'une prêtresse tenant le sistre traditionnellement associé aux cultes des déesses égyptiennes, que ce soit Hathor ou Isis. Le décor égyptisant est dressé pour placer les visiteurs dans un état de vénération extrême envers une déesse que les Romains tiennent, comme les Égyptiens et les Grecs avant eux, pour omnipotente.

Un autre bruit, énorme, lugubre, traverse l'espace : les pierres ponces commencent à tomber sur les toits du temple. S'aventurer dehors, sous cette pluie qui tue, quand les dieux semblent tellement courroucés ? Les isiaques – desservants du culte – décident de fermer la lourde porte en châtaignier à trois battants et de se réfugier sous la protection de la Grande Mère égyptienne. Dehors, la cour du sanctuaire où trônaient les autels voués aux sacrifices est déjà recouverte d'un épais tapis de lapillis. Un nuage de gaz et de particules couvre alors la ville, le toit du temple s'effondre, les desservants – on retrouvera un de leurs corps, lors des premières fouilles du site, au XVIII^e^ siècle – sont écrasés ou meurent asphyxiés. Dans l'endroit le plus sacré du temple plongé dans les ténèbres, la statue d'Isis, faite de bois et de marbre, est mise à bas et se désagrège. Pompéi qui, dès le I^er^ siècle av. J.-C., avait dressé un *Iseum* (temple d'Isis) à la divinité égyptienne va bientôt être totalement rayé de la carte… Car c'est par les ports des provinces du sud de l'Italie (entre autres la Sicile où la déesse était vénérée sous sa forme hellénisée, c'est-à-dire à la fois proche et éloignée du modèle pharaonique, et bien sûr la baie de la future Naples) que le culte d'Isis a gagné progressivement le cœur du pays. Dans l'opulente cité campanienne, la déesse du Nil connaît une très grande renommée, grâce à ses multiples fonctions, entre autres celle de protectrice des femmes et du mariage, de la maternité et des enfants. Elle garantit aussi la fertilité des grands domaines romains et les récoltes abondantes, comme elle préside à l'ouverture de la pêche, en mars, mois où l'on remet à l'eau, sous sa protection, les bateaux mis à sec en hiver. C'est ainsi que chaque année, le 5 mars, les marins se réunissent pour la procession du *Navigium Isidis*, qui célèbre la réouverture des routes maritimes après des mois d'hiver jugés trop dangereux. Ce défilé joyeux, avec ses personnages déguisés, ses prêtres, ses initiés et ses dévots de la

déesse, se rend au bord de la mer pour y lancer un bateau richement décoré. Cette tradition extrêmement vivace (et dont on a souvent oublié l'origine) s'est perpétuée jusqu'à aujourd'hui : portée sur une barque, et parfois mise à l'eau, c'est Notre-Dame qui est ainsi célébrée par les chrétiens, notamment lors des fêtes de l'Assomption, comme on en trouve trace par exemple aux Canaries avec la Vierge noire de la Candelaria, sainte patronne de l'île, dont la barque est chaque année mise à la mer. On sait aussi qu'à Rome une statue d'Isis en barque parcourait les rues, portée sur un char. Ce *carrus navalis*, précédé d'une mascarade, est sans doute à retrouver dans le « carnaval » du Moyen Âge occidental.

On voit aussi apparaître à Pompéi les premiers signes d'une égyptomanie qui ne se démentira plus, à travers des scènes peintes sur les murs des riches villas : Isis Fortuna y est figurée en train de tenir le sistre et la corne d'abondance. Il arrive même qu'elle règne sur le globe terrestre et qu'elle foule aux pieds un crocodile, geste prophylactique destiné à écraser les forces négatives en action dans le monde. Les dieux antiques n'agissant jamais seuls, Isis est aussi souvent assimilée à Cérès, la déesse de la fertilité et de l'agriculture.

Des mythes grecs mis au goût égyptien apparaissent également sur les fresques pompéiennes : Isis prend ici les traits de Io, une jeune prêtresse d'Héra séduite par Zeus et transformée par le roi des dieux en génisse d'une éclatante blancheur. Sa légende raconte qu'après de nombreuses péripéties, Io fut assaillie et poursuivie par un taon qui ne cessait de la harceler. Rendue folle par ces agressions répétées, elle tenta de leur échapper en courant de toutes ses forces autour du monde… jusqu'au jour où, enfin parvenue en Égypte, elle fut délivrée de ses tourments et put recouvrer son apparence humaine. Cette identification d'Isis à Io connaîtra une belle pérennité puisqu'elle sera reprise par le Florentin Boccace, au XIVe siècle, dans *Des dames de renom*, un ouvrage qui influencera plusieurs générations de lecteurs (voir le chapitre V).

Isis hors l'Égypte

Mais la Campanie n'est pas tout l'Empire. La situation, à Rome, est tout autre : même lorsque les temples de la déesse seront installés à l'intérieur

du *pomoerium* (enceinte sacrée de Rome où le culte des dieux était seul autorisé), le culte d'Isis, en dépit de sa popularité et de son statut privilégié, ne deviendra jamais un culte officiel de l'Empire. Il faut dire que la religion traditionnelle romaine se présente avant tout comme une pratique sociale, fondée sur des actes cultuels. Elle est plutôt pratiquée par une communauté que par un individu et elle ne requiert ni adhésion individuelle ni foi personnelle qui uniraient un fidèle à une divinité, comme c'est le cas du culte qu'on voue à Isis. Le dévot romain a les deux pieds bien plantés dans la réalité, et la religion dans laquelle il s'inscrit est dominée par la rationalité. En somme, une observance scrupuleuse des rites et des pratiques est exigée de lui, mais pas nécessairement d'actes de foi. Les cultes à mystères qui vont envahir Rome, qu'il s'agisse de ceux de Cybèle, de Mithra ou d'Isis, changent la donne en instaurant une relation personnelle avec le divin ; ils en appellent aux affects du fidèle et lui offrent un espoir de salut dans l'au-delà, et surtout une possible rencontre, intime celle-là, avec le dieu ou la déesse de son choix. Tout, dans le culte d'Isis (ou « isisme »), est donc apte à faire écho à ces demandes auxquelles la religion romaine ne répond pas : les rites y sont spectaculaires, la mise en scène et le décor tout à fait exotiques. On reconnaît entre autres les isiaques (en dehors de leur crâne rasé et de leurs vêtements de lin, tels qu'ils les portaient déjà en Égypte ancienne) à la position assise et méditative qu'ils adoptent et qui contraste avec la posture debout, de rigueur chez les Romains.

Une fois initiés aux mystères d'Isis (voir le chapitre II), les adeptes masculins se rasent la tête et les adeptes féminines portent un voile transparent qui recouvre leurs cheveux (ne peut-on y voir déjà l'annonce de l'« Isis voilée » qui connaîtra une longue fortune ?). (Voir le chapitre VII.)

Les prescriptions rituelles, quant à elles, sont rigoureuses ; elles concernent diverses observances d'ordre alimentaire, sexuel, vestimentaire et rituel imposées au dévot d'Isis. La pureté occupe une place centrale, qu'elle soit physique (avec des ablutions répétées) ou morale comme on peut le lire sous la plume de Xénophon d'Éphèse, qui, dans les *Éphésiaques*, évoque le thème de l'innocence traquée et placée sous la protection d'Isis. Des pratiques singulières, inconnues du monde romain, imposent aussi la confession publique de fautes commises à

l'encontre de la déesse. Des « miracles » sont aussi attestés, comme celui qui fit retrouver la vue à un homme atteint de cécité pour avoir ignoré un temps la voix de la Grande Mère égyptienne. Car Isis, comme aux temps les plus anciens de l'Égypte, est aussi vénérée en tant que guérisseuse et salvatrice, comme en témoignent les nombreux ex-voto déposés dans son temple.

Dévouée à la protection des plus faibles, capable de vaincre l'anéantissement final, Isis fait également obstacle à la mort, elle offre une promesse fondamentale et étrangère à la religion traditionnelle latine : le salut de l'âme et son immortalité dans l'au-delà de la vie. En ce sens, l'isisme se singularise sans mettre pour autant en doute l'identité romaine, avec ses rites sociaux qui régulent la collectivité. De fait, le culte de la déesse égyptienne ne s'installera que progressivement et partiellement à Rome même. Le Sénat et les consuls exerceront, au mieux, un contrôle strict sur l'isisme, au pire, une sérieuse répression.

Marc-Antoine, Lépide et Octave (Auguste) feront bien ériger un temple à Isis et Sérapis en 43 av. J.-C., mais les cultes venus d'Égypte, surtout après l'épisode d'Antoine et Cléopâtre (un de ses titres était « nouvelle Isis »), resteront suspects. La bonne ou mauvaise fortune du culte d'Isis (et des rites venus de la vallée du Nil en général) dépendra des empereurs et de leurs liens à l'Égypte. Ainsi Néron et ses deux précepteurs égyptiens, Chérémon de Naucratis, directeur de la bibliothèque d'Alexandrie, philosophe et érudit qui avait rédigé un traité sur Isis et Osiris, et Sénèque, qui avait vécu en Égypte et écrit une œuvre sur les lieux sacrés de ce pays. Devenu empereur, Néron fréquentera aussi l'astrologue Balbillus, qui connaissait les pratiques isiaques et dont il fera un préfet d'Égypte.

On pourrait également citer Domitien, à qui le Sénat confiera les destinées de l'Empire en septembre 81. Celui-ci échappera miraculeusement à la mort : lors de l'incendie qui ravageait le Capitole et où les massacres se multipliaient, le jeune Domitien trouva refuge dans un petit temple d'Isis. Les prêtres de la déesse le reconnurent et, le sachant menacé de mort, ils le déguisèrent en prêtre d'Isis pour l'aider à fuir sans se faire remarquer. Ainsi protégé par l'apparence d'un desservant de la déesse égyptienne, Domitien se fraya un chemin dans la foule en furie et gagna un abri sûr. Sauvé d'une mort certaine, Domitien se montrera reconnaissant envers Isis, plus que jamais « maîtresse du *fatum* » : le fait

d'avoir été sauvé par la déesse étant aussi la preuve de sa prédestination à régner sur le monde. Le terrible incendie de 80 avait ravagé le Champ de Mars et, parmi tant d'autres édifices, il avait détruit le temple d'Isis édifié sous Caligula. Domitien le fera reconstruire dès la première année de son règne.

Hadrien, quant à lui, concevra l'admirable mise en scène de la décoration statuaire de la villa Hadriana, en réalité une carte monumentale de l'Égypte. Un long couloir y figurait la vallée du Nil et le delta du fleuve. L'eau d'une vaste citerne venait s'y déverser pour le noyer et donnait à voir une Égypte envahie par la crue du Nil. Un buste monumental d'Isis-Sothis-Déméter surmontait la cascade qui jaillissait de la citerne ; des statues disposées sur une sorte de pont au-dessus des flots évoquaient l'éveil liturgique de Sarapis sous sa double forme d'Osiris et d'Apis escortés des divinités de Canope et de Memphis. L'eau inondant cette Égypte de jardin se déversait dans le long bassin du Canope, lequel figurait une Méditerranée. Cette incroyable mise en espace annonçait la célébration prochaine du retour de l'ère sothiaque (celle d'Isis) prévue pour la fin du mois de juillet de l'année 139, moment essentiel où le calendrier égyptien, les astres et la crue du Nil, donc le cours des saisons, retrouvaient leur harmonie originelle. Montée sur un chien, Isis-Sothis apportait cette crue essentielle qui donnait la fertilité à l'Égypte, mais aussi à l'ensemble du monde romain.

Sous la plume de Tibulle et d'Ovide

Dans ce contexte, le culte isiaque est perçu par les auteurs latins de manière parfois ambivalente : Tibulle, dans *Les Élégies*, lui préfère les dieux ancestraux latins, et Ovide, dans *Les Amours*, se plaint des restrictions et de l'ascèse que l'isisme impose à ses adeptes féminines, notamment l'abstinence sexuelle. Sans oublier le parfum sulfureux que ce dernier prête à l'*Iseum* romain, considéré comme un lieu mal famé. Mais à mieux y regarder, on lit aussi qu'Ovide, dans un de ses poèmes des *Amours*, adresse (comme Apulée transformé en âne le fera dans les *Métamorphoses*) un appel désespéré à Isis, « sainte patronne » des femmes et des enfants, alors que son amante Corinne, fidèle de la déesse, est entre

la vie et la mort après un avortement clandestin. Il lui adresse une supplique déchirante pour qu'elle sauve Corinne, et ses accents sont ceux de la sincérité : à Rome, Isis est définitivement la maîtresse du destin, et la Grande Mère salvatrice, compassionnelle et efficiente.

Chez Apulée, entre autres, elle revêt un aspect universel qui la fait dénommer la déesse « aux dix mille noms » ou « myrionyme » : elle est alors identifiée à Aphrodite, à Réa et à Hestia chez les Grecs ; à Cybèle chez les Thraces ; à Lètô chez les Lyciens ; à Artémis ou à Astarté chez les Syriens. Protéiforme, divinité quasi parfaite, elle demeure pourtant Isis, l'Unique entre toutes. À travers elle, Isis transcende et rassemble toutes les autres figures du féminin spirituel, comme en atteste Apulée dans les *Métamorphoses* où il la dépeint comme : « […] mère de la nature entière, maîtresse de tous les éléments, origine et principe des siècles, divinité suprême, reine des Mânes, la première entre les habitants du ciel, forme universelle des dieux et des déesses, […] puissance unique adorée sous autant d'aspects, de visages, de cultes et de noms qu'il y a de peuples sur terre. »

Considérée comme une figure divine complexe dans l'Urbs (et cela participera à son attractivité), ce n'est plus Isis l'Égyptienne qui s'affichera dans le monde latin, même si, en arrière-plan de l'isisme, se lit encore le mythe osirien, avec sa vénérable quête et la puissance magique de son héroïne. Protectrice de la famille impériale, Isis connaîtra de nouvelles assimilations et déclinaisons : Regina (reine de l'univers) mais aussi Domina (maîtresse) et Augusta (un titre également porté par l'épouse, la mère ou les filles de l'empereur). En s'imposant dans tout l'Empire romain, la déesse du Nil deviendra alors Victrix, la Victorieuse et Triumphalis. La Triomphante, quelle définition plus juste pour celle qui, bravant bien des obstacles, parviendra jusqu'aux confins du monde romain ?

Quand Isis voyage

L'expansion des provinces de l'Empire romain s'accompagne de celle du culte de la déesse égyptienne. Son incroyable diffusion suit les voies commerciales, celles des voies fluviales tout d'abord (vallée du Rhône, du

Rhin) pour gagner ensuite la Hollande et l'Angleterre et s'étendre jusque dans le nord-est de la Hongrie, et au sud vers l'Espagne et l'Afrique du Nord.

En Afrique, on trouve des traces de sa présence en Cyrénaïque, en Tripolitaine et jusqu'à Carthage, mais aussi en Numidie et en Mauritanie, où, selon le témoignage de Pline l'Ancien, un temple était dédié à Isis. Cléopâtre Séléné, fille de la dernière reine d'Égypte et initiée aux mystères de la déesse, n'était-elle pas la femme du roi Juba II, qui avait fait frapper des monnaies aux symboles isiaques ?

On trouve aussi de nombreux témoignages de notre déesse en Espagne, surtout le long des grandes voies de communication et des côtes. Une mention, tout de même, celle d'Acci, dans la Tarraconaise, où une femme énumère les bijoux qu'elle offre à Isis « protectrice des jeunes filles », pour sa propre petite-fille : pierres précieuses (diamants, émeraudes, améthystes), perles, « pierres de foudre », parure dont on couvrait la statue d'Isis lors de grandes fêtes et dont on peut détacher une autre image, plus proche, et encore très présente en Espagne : celle de ces grands rassemblements où de somptueuses processions promènent la madone, parée comme une châsse, parée comme une épousée. Épouse divine et reine du ciel.

Non loin de l'Espagne, en Gaule cette fois, c'est la région de la Narbonnaise et tout le sud de la France qui nous ont offert le plus de signes de la présence d'Isis : Nîmes, Marseille et Arles avaient leur temple à la déesse, mais aussi Lyon, où un sanctuaire à Isis (sous sa forme de Tyché, c'est-à-dire la divinité de la fortune, de la prospérité et de la destinée d'une cité) était implanté sur la fameuse colline de Fourvière qui sera consacrée dès le Moyen Âge à Notre-Dame de tous les miracles.

Isis Fortuna, Augusta, Invicta (Invaincue) mais aussi *una quae es omina* (« l'une qui est tout »), comme on peut le lire sur une inscription votive de Capoue, qui date du IIe siècle de notre ère… toutes ces épithètes se retrouvent également sur des monuments de Germanie.

Plus intéressantes encore sont les mentions de la déesse égyptienne dans les provinces danubiennes : on la trouve bien sûr sous ses formes classiques d'Augusta (l'épithète la plus utilisée en milieu romain) et de Regina, mais pas seulement : sur ce que les Anciens tenaient pour des

« monts sacrés », antiques lieux de culte celtiques, ont été trouvées des mentions d'une Isis Noreia, qui est peut-être le signe d'une assimilation à une autre figure de déesse-mère, protectrice des vivants et des morts du Norique, situé au sud du Danube. Depuis les rives d'Alexandrie, Isis qui tient la voile, la « maîtresse de la navigation » ne cessera de voguer… jusqu'à accoster sur le littoral occidental de la mer Noire, où les villes d'Histria et de Tomi lui voueront un culte actif.

Un temple dédié à Isis, au cœur même de Londres ? Certainement, comme en attestent des documents (vase, autel), de même qu'un sanctuaire consacré à son parèdre alexandrin Sarapis, dans la cité d'York. La Bretagne, où les témoignages sont plus rares, n'a pas été « épargnée » non plus par la vague isiaque, même si ce culte « exotique » est resté une exception.

À part quelques assimilations avec des déesses locales, quelles figures a prises Isis dans ces provinces éloignées de l'Urbs ? Sans doute sont-elles restées majoritairement fidèles à la propagande romaine : la déesse nilotique apparaît le plus souvent comme Fortuna, avec une corne d'abondance (symbole de fécondité), un gouvernail (avec lequel elle dirige le monde) ou encore (on a retrouvé beaucoup de statuettes la figurant ainsi) en train d'allaiter Harpocrate assis sur ses genoux (Isis *lactans*). Parfois même, à la suite d'une survivance hellénistique et syncrétiste, Isis est encore celle « aux dix mille noms ». Sur sa tête sont parfois encore posées une fleur de lotus ou des cornes enserrant le globe solaire, lointaines références à sa terre d'origine. Il arrive qu'elle porte encore le *modius* (mesure à grain) de Déméter, ou un vase qui symbolise l'eau du Nil et son époux le fécond Osiris. Quant à ses vêtements, ils revêtent des couleurs multiples, reflet de sa très riche personnalité et de son pouvoir, comme le confirme Plutarque : « Les vêtements d'Isis sont teints de toutes les couleurs bigarrées, parce que son pouvoir s'étend sur la matière qui reçoit toutes les formes et qui subit toutes les vicissitudes, puisqu'elle est susceptible de devenir lumière, ténèbres ; jour, nuit, feu, eau, vie, mort, commencement et fin » (*Traité d'Isis et d'Osiris*). Ces manifestations apparemment contraires traduisent en réalité une unité sous-jacente, telle que la résume la figure d'une déesse-mère « souveraine de la terre entière », qui se trouve à l'origine de toutes choses existantes.

Mais c'est surtout sous sa forme de « maîtresse du destin » que les lointains administrés de Rome, qui voulaient échapper au pouvoir irrévocable du *fatum*, fixeront l'image de celle dont l'arétologie de Kimè, au Ier siècle apr. J.-C., affirmait, à travers la voix de son « fils » Démétrios : « Je triomphe du destin. Le destin m'obéit. »

Ne faudrait-il conserver qu'une seule image de cette période ? Alors, ce serait celle de la chevelure d'Isis que l'on vénérait à Coptos, en Haute-Égypte. Relique considérée comme très sacrée, cette parure de jais aux reflets de lapis aurait été coupée par la déesse et sacrifiée en signe de deuil à la mort d'Osiris. Longtemps, devant ce flot de cheveux sombres dont on a déjà évoqué la force symbolique, à la fois érotique, régénératrice et vitale, longtemps, simples citoyens indigènes ou soldats romains s'inclineront en signe d'adoration. Jusqu'à la destruction du temple de Philae – où sont conservées les dernières inscriptions hiéroglyphiques et démotiques, tout un symbole – par Justinien, entre 535 et 537, le bâtisseur de Sainte-Sophie de Byzance. Christianisme triomphant, bien sûr, mais qui aura bien des difficultés à faire complètement disparaître les traces de la déesse égyptienne, Reine du Ciel, Rose mystique, Stella Maris, autant d'épithètes accolées un jour à Notre-Dame, mère d'un autre enfant solaire : le Christ.

IV

Vierge-Mère céleste

« Réjouis-toi, car tu deviens le trône et le palais du roi,
Réjouis-toi, étoile annonciatrice du soleil levant,
Réjouis-toi, mystère de la Sagesse divine,
Réjouis-toi, ton enseignement surpasse tout savoir,
Réjouis-toi, Mère de la lumière sans déclin,

Réjouis-toi, qui nous délivres de la mort et du tombeau,
Réjouis-toi, rayonnement du Soleil véritable,
Réjouis-toi, toi qui fais couler des fleuves d'eau vive,
Réjouis-toi, vie de joie mystérieuse. »

Hymne acathiste, VII[e] siècle[8].

Notre-Dame la Noire, Notre-Dame la Nègre, Notre-Dame la Brune, l'Égyptienne, Notre Dame-de-Sous-Terre : singulières épithètes pour désigner la très vénérée mère du Christ. Brûlée, ardente, souveraine, hiératique, miraculeuse, athanor alchimique qui transmute la matière, matrice qui transforme le mort en vif : Notre-Dame la Brune habite les marges du monde, elle est la grande passeuse, celle qui accompagne l'homme vers l'au-delà. Céleste, toujours, mais aussi chtonienne.

On raconte que les Vierges romanes en majesté – que l'on désigne sous le terme de « Vierges noires » même si elles sont le plus souvent polychromes – sont les héritières des déesses du Proche-Orient, précisément de Cybèle et d'Artémis d'Éphèse, toutes deux vénérées aux origines sous la forme d'une pierre noire, autrement dit d'un bétyle météorique tombé du ciel. À moins qu'elles ne soient l'un des avatars de Gaïa, la Terre-Mère et l'ancêtre primordiale des dieux grecs, ou encore de

la déesse Dôn ou Dana, que les Celtes assimilaient à la fertilité. Mais il existe une autre filiation pour cette Vierge à la face d'idole orientale : elle serait l'une des multiples métamorphoses de la grande Isis, divinité venue d'un temps obscur dont la mémoire, après l'an mil, ne conserve qu'un souvenir imprécis…

À Notre-Dame d'Orcival, en Auvergne, par exemple, assise sur une cathèdre cubique qui évoque le trône d'Isis, la Vierge noire romane a une manière singulière de tenir son fils sur ses genoux, comme suspendu entre deux mondes, en recherche d'un équilibre constamment menacé. Parée d'orfèvrerie comme une idole païenne, avec son impénétrable face couleur noyer et ses mains démesurées, elle esquisse un sourire : elle ne touche plus son fils que par l'extrémité de son seul pouce droit. Bientôt, on le pressent, celui qui deviendra le Christ descendra du trône maternel, il échappera à l'arc protecteur des bras et au rempart des longues mains brunes ; il accomplira son destin comme tous les enfants solaires avant lui, entre autres Horus-Harpocrate lorsqu'il sortit du giron d'Isis. La Vierge en majesté s'efface derrière son fils. Elle est elle-même le « trône de Dieu », le Trône de la Sagesse qui figure la royauté : Marie est souveraine du ciel, comme le fut avant elle la toute-puissante déesse égyptienne, dont la tête portait justement un trône et dont l'hiéroglyphe est le symbole (voir le chapitre I).

Ces Vierges noires, avec leurs caractéristiques stylistiques et symboliques propres (hiératisme, frontalité, immobile verticalité qui traduisent plus la paix intérieure et le détachement que les sentiments maternels), semblent avoir eu un rôle de translation entre les religions du salut de l'Antiquité et la révélation chrétienne ; elles ont été conçues dans une même intention didactique – en l'occurrence, autour de l'an mil, pour suggérer le mystère de l'Incarnation – que les déesses nées dans la nuit des temps. Ainsi, dans cet Occident chrétien hanté par le salut et la grâce, garde-t-on quelques traces inconscientes d'Isis « maîtresse du destin » qui accordait hier salut et protection à ceux qui s'adonnaient totalement à elle. Dans l'Antiquité, c'est le myste romain Lucius, qui se voyait *renatus* (« re-né ») par la grâce d'Isis. Au temps des croisades, c'est au tour des Templiers et des Chevaliers teutoniques d'être galvanisés par *L'Éloge de la chevalerie* de Bernard de Clairvaux, avec sa vénération absolue pour la mère de Dieu. C'est ainsi que sur la bannière des croisés,

« *Nigra sum*, moi, noire, harmonieuse » comme la Sulamite du Cantique des cantiques, cette Vierge pas très catholique va rejoindre, par les chemins étranges et souvent contournés de l'histoire, les routes de la Terre sainte. Et devenir l'Orient de ces hommes hantés par Jérusalem. Ils rapporteront à leur tour du Proche-Orient de bien étranges statues brunes qu'ils rebaptiseront et à qui ils rendront un culte ardent dans les basiliques de l'Occident. « *Nigra sum*, moi, noire, harmonieuse »…

Sur les traces de la Grande Mère

Cette ardente vénération pour les Vierges romanes en majesté qui cristallisent sur elles les espoirs et les rêves des croyants s'inscrit, on l'a dit, dans le droit fil des cultes néolithiques anatoliens, méditerranéens et celtiques à la Grande Mère, et il ne fait aucun doute qu'elle ait d'anciennes et profondes racines dans la ferveur populaire. On ne s'étonnera pas alors de trouver des images, dont on se servait lors de pèlerinages et de prières, où la Vierge est revêtue d'une robe faite d'épis de blé, comme les mères nourricières antiques, Isis ou encore Déméter, toutes deux à l'origine de l'agriculture. Grain de blé mis en terre et destiné à mourir pour renaître : un mythème que l'on retrouve tout autant dans les initiations d'Éleusis que dans l'histoire d'Isis et d'Osiris (voir les chapitres I et II). Toutes ces résurgences du paganisme antique, nous allons le voir, sont venues s'inscrire très naturellement dans le christianisme populaire, mais dans un contexte nouveau qui en a réorienté le sens. Toutefois, si la figure d'Isis présente de nombreux (et parfois même troublants) traits communs avec Notre-Dame, la visée théologique en est évidemment très différente : pour les chrétiens, la Vierge est plus qu'une mère spirituelle pour l'humanité, elle est celle qui a reçu la grâce du Saint-Esprit.

La mère du Christ va de fait investir progressivement tous les lieux consacrés à d'anciennes déesses qui avaient survécu depuis la préhistoire. Dans ces grands sanctuaires mariaux qui connaissent un afflux massif de pèlerins, la Vierge noire est l'objet d'une incroyable ferveur car on lui prête de très nombreux miracles, comme les divinités anciennes qu'elle remplace : la légende veut que ses pouvoirs parviennent même à réanimer

les enfants décédés, le temps de les baptiser… Isis la magicienne, la thaumaturge, la protectrice des nourrissons n'est pas très loin, avec sa faculté de redonner la vie à son fils terrassé par le venin ou à guérir ses adeptes des pires morsures.

Dans le secret des cathédrales

Aux XI^e^ et XII^e^ siècles, le nom d'Isis est plusieurs fois attaché aux pèlerinages associés au culte des Vierges noires. À Notre-Dame de Chartres, par exemple, on adore dans le puits des Saints-Forts (la crypte de la cathédrale) une Vierge « qui doit enfanter ». *Virgo paritura* : scénario archétypique que l'on retrouve dans toutes les cultures anciennes, chez les déesses-mères indo-européennes, orientales et même méso-américaines. Toutes ont en commun d'avoir été fécondées sans intervention humaine, mais de manière surnaturelle, que ce soit par l'Esprit, par une colombe enveloppée de lumière, par un parfum divin, par une boule de plumes tombée du ciel… ou par un dieu mort, telle Isis par Osiris. À Chartres, on vénère aussi le « voile » que Marie portait alors qu'elle était enceinte du Christ et ce motif qui s'est transmis à travers les siècles nous évoque immédiatement celui d'Isis qui arborait quant à elle un « voile à sept couleurs », et qui a peut-être donné le voile bleu de la Vierge. Cette parure symbolique tout autant que mystique doit inciter l'homme à dévoiler la Vérité. Et si le féminin spirituel semble se dérober tout en invitant le chercheur à soulever son voile, c'est aussi pour lui ouvrir, s'il en est digne, l'accès aux mystères de la Nature (voir le chapitre VII).

À Notre-Dame de Rocamadour, dans son sanctuaire à pic au-dessus des gorges de l'Alzou, la ténébreuse et miraculeuse Vierge noire, dont on dit que le corps efflanqué est recouvert de plaques d'argent, jouit quant à elle du privilège de relever de leurs peines les condamnés qui s'engagent à venir jusqu'à elle, chaînes aux pieds. Hongrois, autrichiens, allemands, espagnols, français, ces liens de fer se font ex-voto aux murs du roc de Saint-Amadour.

À Notre-Dame d'Orcival, baptisée également Notre-Dame-des-Fers, les murs du transept sud portent encore ces boulets et chaînes donnés en remerciement à la Vierge noire par des croisés faits prisonniers en Terre

sainte puis libérés grâce à son intercession. Ces remerciements d'enfants désaliénés par une intervention miraculeuse font singulièrement écho aux suppliques d'un autre « fils » de la Grande Mère, Démétrios, adorateur d'Isis, qui dans l'arétologie de Kimé, au Ier siècle apr. J.-C., écrivait à son propos : « Je suis Isis […] Je délivre ceux qui sont enchaînés […] ».

En 416, Jean Cassien, auteur d'ouvrages sur le monachisme qui influenceront toute la tradition occidentale, arrive quant à lui à Marseille après une très longue retraite de vingt-cinq ans au Liban et en Égypte. Il fonde deux monastères, dont Saint-Victor. La légende raconte qu'il rapporte dans ses bagages une statue de divinité en bois noir qu'il dépose dans la crypte à flanc de rocher, après l'avoir consacrée. La statue de Notre-Dame-de-la-Confession, aujourd'hui en place (qui remplace sans doute la fameuse « idole » de bois noir rapportée d'Égypte par Jean Cassien) et objet d'un culte toujours vif, remonte quant à elle à la fin du XIIe siècle. En noyer, elle noircit avec le temps et est particulièrement vénérée le 2 février, jour de la Chandeleur où débute une neuvaine à la Vierge noire. Cette fête a succédé à l'*Imbolc* des Celtes qui y vénéraient Brigit, la déesse des eaux, et plaçaient sur l'onde de petites bougies sur des radeaux de branchage, pour fêter la renaissance de la lumière et du jeune soleil, issu des eaux de l'enfantement. À Marseille, tous les mois de février, cette célébration est encore l'occasion de fabriquer et de manger des « navettes », ces biscuits en forme de barque, qui ne sont autres que le lointain souvenir de celle d'Isis et du radeau de Brigit… La tradition veut aussi que, ce jour-là, l'on touche la robe verte de Notre-Dame, avec des cierges verts eux aussi, et qu'on allumera plus tard. Rite qui nous parle – une fois de plus – de l'assomption de la nature, de nouvelle naissance, mais aussi d'espérance dont le vert est le symbole. Cette vision smaragdine (la vision d'un vert émeraude) est celle que chantent les poètes persans – « Le ciel est de verte émeraude », écrit Abdel Karim Jili. Elle est aussi celle qui permet de percevoir les choses dans l'espace de l'éternel féminin.

« À mort, l'Égyptienne ! »

En 1778, Barthélemy Faujas de Saint-Fond fait un relevé et une description précise de la Vierge noire de la cathédrale du Puy-en-Velay. Le géologue écrit que la statue est sculptée dans du cèdre, qu'elle est assise sur un trône et qu'elle porte l'Enfant Jésus sur les genoux. Son visage et ses mains apparaissent d'un noir foncé et l'on ne voit que ses yeux de verre et son nez démesuré. Faujas de Saint-Fond ajoute qu'elle est vêtue « à la manière de certaines divinités égyptiennes ». Sous son manteau orientalisant rouge, bleu-vert et ocre, dont il dit qu'il est « du goût le plus barbare », il découvre la statue entièrement emmaillotée de plusieurs bandelettes de « toile de fil » fortement collées sur le bois et peintes. La tête de Notre-Dame du Puy porte trois coiffes, dont l'une d'elles est une sorte de couronne dorée ornée de camées antiques. Selon la tradition locale, c'est saint Louis qui aurait rapporté d'Égypte, lors de la septième croisade (1254), cette « image noire » qui deviendra celle, très vénérée car miraculeuse, de la mère du Christ. Pour Faujas de Saint-Fond, aucun doute : il s'agit là d'une ancienne statue d'Isis que l'on aurait transformée en Vierge. Le 19 janvier 1794, les révolutionnaires pénètrent dans la cathédrale et arrachent la statue à son autel. Ils la portent à l'extérieur, la dépouillent de ses bijoux et allument un grand feu où ils n'ont de cesse de la jeter aux cris de « À mort, l'Égyptienne ! ». L'aura merveilleuse dont Notre-Dame du Puy était déjà parée ne fait que se renforcer : des témoins rapportent que les toiles enduites de couleur se consumèrent en produisant d'étranges flammes vertes et que d'une petite cachette pratiquée dans la statue s'échappa un rouleau de parchemin couvert d'une étrange écriture. Ce mystérieux témoignage du passé emporta avec lui le secret des origines de « l'Égyptienne »… Dans les restes calcinés de la statue, un jaspe couleur de sang et gravé d'hiéroglyphes, déposé à la place du cœur de la statue noire, aurait aussi apparu… Comment ne pas entendre dans cette dernière mention – réelle ou fantasmée, mais qu'importe puisqu'elle fait étrangement écho à l'Antiquité – une lointaine référence à l'amulette dite « nœud d'Isis » ou *tit*, qui symbolise la magie et la protection de la déesse égyptienne mais aussi sa matrice, là où se tient et se joue le mystère du monde ? D'autant que le *tit* est le plus souvent taillé dans la cornaline ou le jaspe, dont la couleur évoque le sang menstruel de la déesse (voir le chapitre I)…

Noire et alchimique

La Vierge noire est traditionnellement liée à l'alchimie, dont le Moyen Âge est féru. Sa couleur sombre l'identifierait à la *materia prima :* dans le processus de réintégration du grand œuvre, en effet, la « matière première » doit être purifiée lors de la phase de la *nigredo* (œuvre au noir) pour se transformer afin d'aimanter la semence spirituelle qui « enfantera » la pierre philosophale. Sans la Vierge « matière première », comment le grand œuvre christique pourrait-il s'accomplir ?

Si on ne trouve pas Isis nommément citée dans l'« art royal » médiéval où il est surtout question de la figure de la « reine » (qui est par ailleurs une des fonctions de la déesse, en tant que première souveraine d'Égypte aux côtés d'Osiris), en revanche, elle apparaît dans les textes de l'Antiquité tardive, à Alexandrie. En effet, une tradition bien établie veut que l'Égypte ait été le berceau de l'alchimie et que cet « art divin » ait été révélé à Isis « la prophétesse » par l'ange Amnaël qui était épris d'elle[9]. La déesse aurait ensuite transmis à Horus les secrets du grand œuvre, comme elle le raconte à son fils : « Il [Amnaël] me montra le signe et commença la révélation des mystères ; […] Après tous ces serments, il me demanda de ne rien communiquer à qui que ce fût, excepté à mon fils chéri et légitime, afin que tu fusses lui et que lui fût toi. »

Peut-on alors imaginer une manière de filiation entre Isis détentrice d'un savoir alchimique et Notre-Dame la Noire ? Sans doute, dans la mesure où la tradition hermétique reste bien vivante au Moyen Âge, grâce à la transmission des auteurs arabes et aussi à l'alchimie dont la pratique reste constante. Cette dernière en aurait gardé la trace opératoire : ainsi fait-elle d'Isis et d'Osiris les jumeaux et époux primordiaux du mythe égyptien, « deux principes actifs dans la transformation de la *materia prima* des passions en pierre philosophale et en élixir de sagesse », écrit la psychanalyste jungienne Marie-Laure Colonna dans « Guérir d'Osiris[10] ». Mais si le sens du grand œuvre est d'opérer une transmutation de la matière simultanément à la transfiguration de l'âme de l'adepte, alors Isis comme la Vierge noire incarnent la figure de l'initiatrice divine : pour sortir à la lumière, comme le fit le Lucius d'Apulée après la traversée des ténèbres mystériques (voir le chapitre I), l'âme doit d'abord s'anéantir,

consentir à entrer dans la Nuit obscure et à affronter sa propre Ombre. D'autant que cette Ténèbre n'est ni un abîme ni une étoile noire et vertigineuse, mais plutôt « celle que nos mystiques désignent comme Nuit de lumière, Noir lumineux, Lumière noire », explique Henry Corbin[11]. Reines du Ciel, Souveraines de la Nuit, Maîtresses de la Vie et de la Mort : qu'elles prennent l'apparence d'Isis ou celle de Notre Dame, toutes deux jettent leur clarté dans les sombres labyrinthes de nos prisons intérieures. Célestes, toutes deux portent une étoile au-dessus de la tête, toutes deux sont drapées dans une parure de soleil et de lune. Chtoniennes, elles sont alors cachées au cœur secret de la « Nuit obscure de l'âme », dont parlera admirablement saint Jean de la Croix, en 1584 – dans *La noche oscura*, le mystique espagnol décrit l'état de la nuit spirituelle, une expérience de solitude et de désolation où la foi est mise à l'épreuve. Psychopompes, c'est-à-dire « à travers la mort affrontée, traversée, assumée, et de ce fait surmontée », elles deviennent alors « des maîtresses de la Renaissance et d'une ébauche d'Éternité[12]. »

D'autres symboles alchimiques sont liés aux Vierges noires, comme le « lait de la vierge » qui n'est autre que l'eau mercurielle, l'eau de la vie, et le pendant symbolique du Saint Graal. Lait marial ou sang christique contenu dans la coupe : ne peut-on y voir deux modalités chrétiennes du breuvage d'immortalité ? Comme Isis allaitait Pharaon et le faisait ainsi accéder à la vie divine, la Vierge nourrit ses enfants de son lait, vrai « nectar de vie spirituelle », comme c'est le cas de Bernard de Clairvaux qui, lors d'une vision, en reçoit directement trois gouttes sur la langue (voir le chapitre I). Comme l'écrit l'égyptologue Erik Hornung[13] : « L'image d'Isis *lactans*, l'Isis allaitante, passe sans solution de continuité dans celle de Maria *lactans*. » Lait de la Vierge censé régénérer les malades et qui, au Moyen Âge, est pieusement « conservé » comme une relique dans plusieurs sanctuaires chrétiens. Lait de la Vierge qui aurait goutté sur la terre de Bethléem et dont on faisait des gâteaux fort prisés par les nourrices médiévales qui, par ailleurs, vénéraient l'image de la Vierge allaitant le Christ. Lait de la Vierge qui est aussi un « itinéraire spirituel » puisqu'il désigne métaphoriquement la Voie lactée, pôle céleste du chemin de Saint-Jacques que suivent les pèlerins

médiévaux pour rejoindre Compostelle, tel un anneau de matière lumineuse dans le ciel nocturne où brille justement Isis, la Stella Maris.

Patronne des marins et étoile des mers

Au Moyen Âge, la Vierge Marie se voit également dotée d'attributs communs à Aphrodite, dont on dit qu'elle est « la déesse de la mer tranquille » et « l'incantatrice divine de la paix des mers[14] », cette dernière étant assimilée, par l'effet du syncrétisme alexandrin, à Isis Pelagia. On s'en souvient, la « maîtresse des mers » tenait entre ses deux mains une voile gonflée par le vent. Si elle était capable de faire « enfler et s'abaisser la mer » à sa guise, Isis Pelagia secourait aussi les marins en péril (voir le chapitre II). À son tour, la mère du Christ, sous les vocables de Notre-Dame du Bon Secours, Notre-Dame de Recouvrance, Notre-Dame de la Garde ou encore Notre-Dame du Bon Voyage, devient la sainte patronne des gens de mer. De nombreuses chapelles lui sont dédiées par les marins, sur les côtes et sur les bords des fleuves. Mais pas seulement près de l'eau : à Rocamadour, à côté des fers des condamnés, on trouve aussi des répliques de bateaux de marins sauvés des périls et reconnaissants, car la cloche miraculeuse de la Vierge noire signale le sauvetage en mer des marins – ce qui vaudra à Notre-Dame de Rocamadour d'être vénérée bien loin de son Lot natal, jusqu'en Bretagne et au Québec.

La Vierge, reprenant l'épithète isiaque, porte également le titre de Stella Maris, l'étoile des mers qui guide les hommes sur les mers du globe et, plus métaphoriquement, qui les protège dans leurs tribulations terrestres. Marie n'est autre que l'étoile fixe qui permet de se guider sur les flots parfois déchaînés de l'existence : « On t'appelle étoile de mer », nous dit l'*Ave, virgo singularis*, une hymne latine anonyme du XIIIe siècle.

> « Mais étoile sans errance :
> Nous, dans la mer de cette vie,
> Ne nous laisse pas naufrager,
> Mais pour nous, au nom
> De ton salut, intercède toujours. »

Que n'entend-on, dans cette belle supplique à la mère du Christ, un autre chant de l'âme, celui lancé à Isis par Isodoros, au Ier siècle av. J.-C., au temple de Narmouthis, en Égypte :

> « […] Tous ceux qui sont prisonniers d'un destin de mort […] les hommes qui errent sur une terre étrangère, ceux qui naviguent sur la mer par grande tempête, ceux qui meurent sur leurs navires en train de se briser, tous ceux-là sont sauvés lorsqu'ils te supplient de les assister. Écoute mes prières, toi dont le nom est très puissant, sois-moi bienveillante, délivre-moi de tout chagrin. »

Bernard de Clairvaux, qui contribua le plus au développement du culte de la Vierge au Moyen Âge en célébrant « le grand nom de Théotokos », « la Mère de Dieu lui-même », écrit lui aussi sur ce thème :

> « Enlevez Marie, cette étoile de la mer, mais de notre grande et vaste mer à nous, que reste-t-il, sinon un voile de ténèbres, une ombre de mort, une extrême obscurité. »

Si Isis et Marie en tant que Stella Maris guident les marins et les âmes, elles ont aussi en commun de « vaincre le destin », de protéger des plus grands dangers de l'existence : de fait, *sôtéria* (celle qui libère, celle qui délivre) apparaît dans les textes en l'honneur de la déesse égyptienne : « Je suis persuadée que tu m'assisteras en tout. Car tu es venue pour mon salut, quand je t'appelais […] », souligne l'arétologie de Maronée (Thrace) aux Ier-IIe siècles av. J.-C. Quant au héros des *Métamorphoses* d'Apulée, il s'entend dire de la bouche même d'Isis :

> « Enfin Lucius, après tant de fatales vicissitudes, après vous être vu si longtemps et si rudement ballotté par les tempêtes de la Fortune, vous êtes entré au port de sécurité et avez touché l'autel de la miséricorde. »

Bernard de Clairvaux ne dit rien d'autre, dans cette vibrante invocation, que de s'abandonner à la Vierge, instrument du salut, et de faire appel à son exceptionnel pouvoir d'intercession :

> « Ô vous qui flottez sur les eaux agitées de la vaste mer, et qui allez à la dérive plutôt que vous n'avancez au milieu des orages et des tempêtes, regardez cette étoile, fixez vos yeux sur elle, et vous ne serez point engloutis par les flots. […] Quand vous serez assaillis

par les tribulations et poussés vers les écueils, regardez Marie, invoquez Marie. Dans les périls, dans les angoisses, dans les perplexités, invoquez Marie. […] Si elle vous est favorable, vous êtes sûr d'arriver ; vous comprendrez ainsi par votre propre expérience. Elle est belle et admirable cette étoile qui s'élève au-dessus du vaste océan […] »

Et Apulée de louanger Isis en des termes d'une troublante proximité :

« Source éternelle de salut, protectrice adorable des mortels, qui leur prodigue dans leurs maux l'affection d'une tendre mère ; […] sur la terre, sur la mer, toujours tu es là pour nous sauver ; pour nous tendre, au milieu des tourmentes de la vie, une main secourable ; pour débrouiller la trame inextricable des destins, calmer les tempêtes de la Fortune, et conjurer la maligne influence des constellations. »

« Rose mystique, Reine du Ciel, Mère, Vase… »

Isis la consolatrice des affligés, Isis la rédemptrice avait comme emblème la rose, qui revêt une valeur hautement symbolique. Ainsi, la rose jalonne l'odyssée du Lucius des *Métamorphoses* d'Apulée : c'est une couronne de roses offerte par le prêtre d'Isis et par la volonté de celle-ci qui lui rend sa forme humaine. La rose apparaît donc comme un guide vers la connaissance de soi. Une tradition rapporte aussi que le premier rosier aurait surgi de la terre le jour où Vénus sortit de l'écume des flots. Une goutte de nectar, versée par les dieux sur un jeune arbrisseau, aurait alors donné naissance à la rose. La rose devint ainsi la fleur de Vénus mais aussi celle d'Isis et elle était associée à leur culte respectif.

La symbolique de la rose a également un versant plus mystique : cet emblème, très proche de celui de la roue, se retrouve dans la rosace gothique ou dans la rose des vents. Nicole Fick-Michel souligne[15] que la rose « hérite de ce symbolisme complexe et allie à la portée symbolique de la rose traditionnelle celle de la rose mystique, source de toute vie spirituelle, symbole d'éternité, de résurrection et de connaissance ».

Le christianisme va reprendre le symbole de la rose mystique pour le dédier à la Vierge Marie, de même qu'il a doté celle-ci d'autres attributs de la déesse égyptienne (*Regina Caeli*, Reine du Ciel, entre autres), réunis plus tard dans les litanies dites de Lorette, longue série d'invocations à la

Vierge où toutes ses qualités religieuses sont énumérées, de manière répétitive, tel un mantra, et où reviennent sans cesse les termes *Mater*, *Vas* et *Regina* :

« Vierge puissante, priez pour nous.
Vierge clémente, priez pour nous.
Miroir de justice, priez pour nous.
Siège de la Sagesse, priez pour nous.
Cause de notre joie, priez pour nous.
Vase spirituel, priez pour nous.
Rose mystique, priez pour nous.
Porte du ciel, priez pour nous.
Étoile du matin, priez pour nous.
Salut des infirmes, priez pour nous.
Refuge des pécheurs, priez pour nous.
Consolatrice des affligés, priez pour nous.
Reine de la paix, priez pour nous. »

La Vierge doit tant à Isis qu'on en reprit l'essentiel des prières et des épithètes. Au-delà de toute considération religieuse, et de visée théologique assez éloignée, ces deux figures du féminin sacré ont en commun l'empathie, la sérénité, la grâce, la consolation des affligés, le pouvoir thaumaturgique qui peut s'exercer non seulement sur les corps mais aussi sur les âmes. S'y ajoute l'analogie entre la naissance merveilleuse de Jésus et celle d'Horus qu'Isis a conçu d'Osiris après la mort de celui-ci, et d'autres points de convergence : toutes deux sont par ailleurs des figures de la déploration, pietà effondrée au pied de la Croix pour Marie, pleureuse échevelée répandant ses larmes sur le corps de son époux assassiné pour Isis.

« Salut, vierge singulière,
Luminaire du ciel,
Temple de Dieu, lumière du soleil,
Chambre emplie de parfum […]
Soleil, aurore pleine de rayons
Qui engendre le rayon du soleil […] »

Où l'on voit, dans cette hymne anonyme du XIV^e^ siècle qui lui fait louange, que la mère du Christ, Marie pleine de grâce, n'a rien d'une jeune vierge évanescente figée sous son masque d'impassible douceur, comme on la figurera si souvent dans les siècles à venir. Tout comme Isis, dont les textes égyptiens disent qu'elle « remplit le ciel et la terre de sa beauté », et Apulée, son fils spirituel, qu'elle exhale « les heureux parfums de l'Arabie », Marie est montrée ici comme une « chambre emplie de parfum », chargée de subtiles fragrances « érotiques », dans le sens où l'éros est une figure de la Sophia, la sagesse de Dieu et l'indispensable complément au Logos divin. Destin commun, une fois de plus, entre Isis et la Vierge : de femme auréolée de lumière, de soleil féminin, d'astre incandescent, d'étoile la plus brillante, Marie finira par endosser une dimension essentiellement lunaire (en témoignent de nombreuses statues où ses pieds reposent sur le seul croissant de lune). La mère du Christ perdra à la fin du Moyen Âge sa connotation solaire, tout comme la déesse égyptienne en fut privée lorsque les Grecs se réapproprièrent son image.

Pourtant, à une extrémité du royaume céleste des mères, Marie demeure comme un « soleil » et comme une « aurore pleine de rayons ». À l'autre extrémité de ce lieu où vivent les déesses immémoriales, à travers l'épaisseur du temps, Isis « brille comme l'or », elle « illumine les Deux-Terres de ses rayons » et elle « envoie la lumière à tous les hommes ».

La fin du Moyen Âge annonce une nouvelle mutation de la figure d'Isis : sous des airs de madone de la Renaissance, la déesse va bientôt réendosser son habit antique.

Notes

8. Un « acathiste » est une hymne que l'on écoute debout. L'Acathiste à la Mère de Dieu, le premier et le plus connu, est célébré aux matines du samedi de la cinquième semaine du grand Carême. Les épithètes qui y sont attribuées à la Vierge sont pour certaines une démarque de certaines arétologies à Isis.

9. Pour connaître l'intégralité de cette source, on se reportera à Marcellin Berthelot, *Collection des anciens alchimistes grecs*, G. Steinheil, 1888, t. III, p. 31-33.

10. M.-L. Colonna, « Guérir d'Osiris », *Cahiers jungiens de la psychanalyse*, n^o^ 101, 2001.

11. H. Corbin, *L'Homme de lumière dans le soufisme iranien*, Présence, 1984.

12. M. Cazenave, *Les Fêtes du désordre et la fonction de l'inversion. La suspension de l'ordre cosmique* , catalogue du musée du Quai Branly pour l'exposition « Fêtes du désordre », RMN, 2012.

13. E. Hornung, *L'Égypte ésotérique* , Alphée, 2007.

14. O. W. Friedrich, *L'Esprit de la religion grecque ancienne, Theophonia, Agora* , Pocket, 1995.

15. N. Fick-Michel, *Art et mystique dans les* Métamorphoses *d'Apulée* , Les Belles Lettres, 1991.

V

« Au service d'un songe[16] »

> « Isis, qui fut nommée premièrement Io, ne fut pas Royne sans plus, mais d'avantage fut patronne des Égiptiens […] ce fut une des plus excellentes Dames de son temps et pourtant digne de mémoire. […] On tient qu'elle trouva les hommes de ce païs là [l'Égypte] encore lourds et de gros esprits et presque de tout inexpers en choses humaines […] et qu'en désirant se faire leur Royne, leur enseigna […] premièrement à labourer la terre, à la semer et à la fin d'en recueillir les bleds […] et leur establit loix, par lesquelles ils vescussent civilement et comme personnes raisonnables, au lieu que paravant, estans espars par les bois, menoyent une vie à demi sauvage. »
>
> Boccace, *Des dames de renom*, 1374.

Rome, Cité du Vatican, 1495. Pour les fresques de ses appartements privés du Vatican, à la Scala dei Santi, le pape Alexandre IV Borgia a demandé que l'on choisisse Isis et Osiris comme emblème du couple civilisateur : pour les représenter, le peintre Pinturicchio va tirer son inspiration de l'œuvre d'un théologien dominicain, Annius de Viterbe (de son vrai nom Giovanni Nanni, 1432-1502), qui avait transplanté le mythe égyptien dans la péninsule italienne. L'histoire de la quête éperdue de la déesse, dont les racines plongent aux origines de l'Égypte, avait été transmise depuis l'Antiquité grâce aux récits des auteurs gréco-romains et le dominicain, qui était également le secrétaire du pape Alexandre IV, en avait donné une version libre et nouvelle. Pour dire la vérité, il avait procédé à une véritable « recréation » du mythe : selon Annius de Viterbe, Osiris avait régné dix ans sur l'Italie où il avait répandu mille bienfaits aux côtés de son épouse Isis qui, comme elle le fit auprès des premiers Égyptiens, aurait enseigné les secrets de l'agriculture aux Italiens… La présence du couple dans la péninsule, qui évite toute allusion à la Grèce et

se dispense d'y passer, cherche à faire ressortir une influence directe de l'Égypte sur l'Italie.

Sous le pinceau de Pinturicchio, le dieu égyptien Apis, représenté sous la forme d'un taureau, est identifié à celui qui figure sur les armoiries des Borgia ; Isis, elle, habillée comme une madone de la Renaissance, enseigne les sciences et les lois. Quant à Hermès, le dieu de la sagesse, qui fait son entrée dans le saint des saints du catholicisme, il est le seul à arborer un turban qui dénote ses origines orientales…

Pour cette réinterprétation du mythe le plus célèbre de l'Antiquité, le secrétaire d'Alexandre IV Borgia s'est directement inspiré de l'écrivain Diodore de Sicile, qui, dans *Isis et Osiris*, l'un des rares témoignages qui nous soient parvenus sur la religion de l'ancienne Égypte, a présenté ceux-ci comme un couple à l'action civilisatrice. Dans cette Italie passionnée d'Antiquité, le peintre du Cinquecento a lui aussi repris, dans les peintures vaticanes, les récits des auteurs anciens : il a d'abord représenté le meurtre d'Osiris, puis la découverte des membres du dieu sacrifié par sa bien-aimée Isis. Plus loin, assise sur son éternel trône, la déesse égyptienne est figurée avec un sceptre, à la manière d'une reine, mais aussi comme une prêtresse, un livre ouvert sur les genoux, instruisant deux disciples qui sont assis à ses pieds… Image dont le sens peut être facilement découvert puisqu'elle évoque quasi trait pour trait la deuxième carte du tarot, la Papesse, incarnation des valeurs féminines et spirituelles, la Papesse qui est détentrice d'un savoir essentiel, la Papesse qui est l'initiatrice à la manière de l'Isis d'Apulée, comme en témoigne un voile tendu en fond qui dissimule sans doute quelques mystérieux arcanes.

Io ou l'Isis florentine

En 1374, il faut s'en souvenir, l'écrivain florentin Boccace avait publié son *De mulieribus claris* (*Sur les femmes célèbres* ou *Des dames de renom*), une collection de biographies de femmes historiques et mythologiques, qui représentait aussi une première dans la littérature occidentale : Ève, la « grande ancêtre », du moins dans le récit biblique, ouvrait le bal ; Isis, « reine et déesse d'Égypte », arrivait chronologiquement en septième position, après d'autres divinités antiques

comme Junon, Cérès, Minerve et Vénus avec lesquelles il n'est pas rare qu'on la confonde. L'auteur s'appuyait sur la source antique qui faisait autorité à cette époque, c'est-à-dire le récit de Diodore, mais aussi sur les arétologies (ou hymnes) d'Isis (voir le chapitre II). Le portrait qu'il fait de cette dernière est celui d'une reine civilisatrice qui a enseigné aux Égyptiens l'agriculture et les lois, et qui, de ce fait, leur a permis de sortir de leur animalité primitive. Boccace assimile de fait Isis à Io, la fille d'Inachos, prêtresse d'Héra et princesse d'Argos, en Grèce. Aimée de Zeus, elle est transformée en une génisse blanche pour qu'elle échappe aux foudres d'Héra, l'épouse bafouée et éternellement trompée du roi des dieux. Boccace rappelle que Io ne retrouve forme humaine qu'après avoir abordé la terre égyptienne et raconte qu'à partir de ce jour, « elle y fut appelée Isis et adorée comme une grande déesse par les Égyptiens ». Cette assimilation d'Isis à Io relève d'une tradition ancienne que l'on retrouve entre autres dans les *Métamorphoses* d'Ovide, dont Boccace s'est également inspiré. Le Florentin présente aussi Isis comme la fille de Prométhée et la tient pour celle qui a inventé l'écriture et l'a transmise aux hommes. L'Égyptienne établit ainsi, à travers les figures du mythe, la simultanéité de ce que l'on considère comme les trois aspects de la culture : l'agriculture, l'écriture, qui lui valent d'être vénérée comme une déesse, et la transmission des lois, ce qui lui vaut d'être honorée comme une reine sage et juste. Belle analogie « isiaque » entre la semence enfouie dans la terre qui va donner beaucoup de fruits (Isis protège les récoltes) et le sens enfoui dans ces signes mystérieux que sont les hiéroglyphes, sens qui, un jour, se révélera fécond. Dans *Des dames de renom*, Boccace donne donc une double interprétation du mythe d'Isis : il intègre celle-ci à une religion naturelle où elle représente la terre et, en tant que fille de Prométhée, il en fait une déesse qui apporte aux hommes une connaissance de nature divine, en la matière, l'écriture.

Élisabeth I^re^, une Isis anglaise

Cette Isis de Boccace, qui devient un modèle de femme admirable, inspire, deux siècles plus tard, la reine Élisabeth I^re^ d'Angleterre, tout comme les poètes de l'époque qui rendront de multiples hommages à leur

souveraine : un portrait de la reine datant de 1558 (aujourd'hui à Hatfield House, son ancienne demeure près de Londres), intitulé *Élisabeth I^re^, reine d'Angleterre et d'Irlande en costume de ballet figurant Iris*, la montre tenant à la main un arc-en-ciel, « élément » qui supplante ici le sceptre royal conventionnel et renvoie d'office à ses origines divines. D'autres emblèmes sont aussi représentés : un serpent, un croissant de lune, une rose, des bijoux à profusion, mais aussi un manteau parsemé d'yeux, de bouches et d'oreilles tout le long de la doublure dorée. Iris, divinité de l'arc-en-ciel, n'est, dans ce tableau, qu'une dérivation partielle de la figure d'Isis aux noms multiples, qui, en vérité, est une.

Le contexte, certes, se prête à ce transfert d'images : à la suite du schisme d'Henri VIII, qui avait institué l'anglicanisme comme religion d'État en rupture avec Rome, une vague iconoclaste a éradiqué presque totalement l'image de la Vierge Marie de l'iconographie religieuse au cours de la seconde moitié du XVI^e^ siècle anglais. C'est aussi l'époque où l'on lit couramment dans les milieux cultivés, que ce soit en Angleterre ou sur le continent, le *Isis et Osiris* de Plutarque.

C'est ainsi que des auteurs comme Georgius Pictorius, qui, à la suite de Boccace, veulent dresser un tableau complet des dieux de la mythologie, vont enrichir les attributs figuratifs de la déesse venue des bords du Nil. Dans sa *Theologica Mythologica*, en 1532, puis dans son *Apotheseos*, en 1558, l'auteur dépeint ainsi une Isis habillée à l'égyptienne, vêtue de lin blanc, portant des cornes sur la tête, un sistre dans la main droite et un bateau dans la main gauche, tout comme celle qui avait été décrite par Apulée dans les *Métamorphoses*. En revanche, elle s'est ici enrichie de multiples seins (elle est dite alors « multimammia ») pour montrer qu'elle est aussi une déesse de la fertilité et de la multiplicité : elle incarne alors la terre, l'élément féminin qui est fertilisé, et elle se confond avec l'Artémis d'Éphèse. Si sa robe est blanche, si elle porte des cornes, c'est, nous dit Pictorius, qu'elle est aussi la lune, dont la couleur est très pâle et dont les métamorphoses aboutissent souvent à une forme cornue, comme dans le cas de la Diane latine, à laquelle il la compare volontiers. Ici, il est fait référence à la lune, car Isis initie à une forme de science (celle du calendrier lunaire, par exemple) mais aussi à la terre, car elle donne accès à la connaissance de la nature, des plantes guérisseuses et de la médecine.

Le bateau qu'elle porte est, selon Pictorius, une référence à la Io du récit de Boccace, arrivée en Égypte par la mer (le sens de « reine des mers », attribuée à l'Isis hellénistique qui tenait une voile, a visiblement été perdu dans ces deux versions).

Comme Déméter, la déesse grecque qui présidait à la fertilité, Isis est associée par l'auteur anglais au mythe des origines de la culture (agraire, littéraire et sociale) et elle est comparée à Déméter/Héra parce qu'elle assure l'humidité tellement nécessaire à la maturité des semences. Pourtant, il est inutile de chercher une tentative de synthèse et encore moins d'interprétation chez Pictorius, qui se présente comme un observateur qui aurait objectivement recensé tous les traits de la déesse, mélangeant de ce fait la fable et ce qui fait sens : la déesse devient ici une manière d'icône dont le symbolisme essentiel est perdu.

On retrouve la figure d'Isis dans *Justice*, le livre V de ce long poème épique d'Edmund Spenser (1552-1599) que l'on connaît comme *La Reine des fées* (*The Faerie Queene*), où le personnage principal (Britomart, une figure allégorique de la Chasteté et une allusion presque transparente à Élisabeth I^re^, la Reine Vierge) se rend au temple d'Isis. Contrairement au récit précédent, la déesse égyptienne n'est plus seulement décorative mais elle est profondément signifiante : pour Spenser, elle incarne la justice, l'équité et l'harmonie. Elle n'est plus seule, mais elle forme un couple avec Osiris par analogie avec le couple astral de la lune et du soleil. Portant la mitre en forme de lune, elle est vêtue de la classique robe de lin blanc, certes frangée d'argent (qui ravive son aspect lunaire), comme elle l'est chez Apulée, mais, autre détail important, elle arbore aussi une couronne d'or qui manifeste sa divinité tout autant que sa dimension solaire, deux éléments qui, se trouvant combinés, signifient qu'Isis a unifié en elle les deux polarités masculine et féminine, ce qui ne saurait surprendre quand on connaît l'idéologie royale qui avait cours sous le règne élisabéthain…

Dans *La Reine des fées*, Britomart/Élisabeth passe la nuit dans le temple de la déesse où elle est fécondée en rêve par Osiris (elle peut conserver de ce fait sa chasteté) alors qu'elle s'est métamorphosée en Isis. Comme celle-ci et comme la Vierge Marie sous d'autres cieux, l'héroïne du roman élisabéthain conçoit un fils sans intervention humaine.

Isis, dans le poème de Spenser, recouvre à nouveau son statut de déesse païenne, elle n'est pas « dégradée » au niveau d'une mortelle mais elle est réinvestie, comme chez Ovide ou Plutarque, de son aura sacrée. Resacralisée, la déesse n'est pas non plus dévoilée – le thème du voile de la Nature, qui connaîtra une grande fortune et de nombreuses déclinaisons ultérieures (voir le chapitre VI), apparaît déjà dans *La Reine des fées*. L'auteur élisabéthain suggère que si cette Isis-Nature est voilée, c'est parce que son aura divine inspire la terreur ou bien encore parce que son irradiante lumière ne peut qu'aveugler le simple mortel, une interprétation que l'on retrouvera à la fin du XVIII^{e} siècle chez les préromantiques allemands (voir encore le chapitre VI).

Une grande part de la symbolique attachée à Isis se retrouve ainsi dans le tableau qui figure Élisabeth I^{re} : le serpent qui court sur la manche de son manteau est passif, presque dompté par la reine, et l'on pense immédiatement à cet épisode de la légende égyptienne où la déesse en avait façonné une réplique pour piquer le dieu Rê au talon et lui soutirer son fameux nom secret. N'oublions pas non plus que ce reptile honni était originellement un symbole de sagesse chez les Anciens et qu'il était aussi l'animal consacré des grandes déesses, quand elles n'étaient pas elles-mêmes représentées sous la forme d'un serpent. Quant à l'arc-en-ciel, il est une manifestation des différents échanges qui ont lieu entre les éléments premiers, l'eau, l'air, la terre et le feu (ce que l'on retrouve d'ailleurs dans les épreuves des cultes à mystères, et des mystères isiaques en particulier). Tout comme Isis, la reine porte un bijou directement piqué dans la chevelure (Élisabeth a lancé cette mode en Angleterre) et non plus sur une couronne ou sur un bonnet. Sa chevelure bouclée est toute en sinuosités, elle est dénouée comme celle de la déesse qui apparut au Lucius d'Apulée et elle est ici l'emblème de la virginité dans ce qu'elle incarne de fascinant pour les hommes mais aussi d'insaisissable. Ce symbole est renforcé par le port du diadème décoré de perles qui évoque le diadème céleste promis à la vierge chaste. Dans le portrait de la reine d'Angleterre, on retrouve aussi la rose, attribut de Vénus et d'Isis (voir le chapitre III), ainsi que d'autres fleurs qui nous renvoient au manteau de la déesse égyptienne et dont la frange est fleurie. Quant au col de la reine, à la fois fermé (symbole de la virginité) et ouvert (symbole de la promesse),

il renvoie à un jeu sur le caché et le dévoilé, un signe corroboré par la présence d'un long voile (Isis, on s'en rend compte, n'est pas très loin) qui enveloppe Élisabeth des pieds à la tête, et dont la fonction est de délimiter l'espace ainsi sacralisé par rapport à l'environnement extérieur. Le teint de la reine est enfin très blanc, comme celui de la lune qu'elle incarne, mais cette pâleur nocturne qui témoigne du féminin comme on le conçoit à l'époque se veut rehaussée par l'éclat des joyaux qui lui adjoint une dimension solaire, masculine et royale.

Et que dire, pour conclure sur ce beau « portrait à l'arc-en-ciel » qui s'inscrit dans la grande tradition des emblèmes de la Renaissance et de ceux de l'hermétisme, si ce n'est que l'image de la reine, telle une vierge céleste qui tiendrait les couleurs du prisme, nous renvoie une fois encore à l'un des innombrables visages d'Isis ? Elle est alors une, elle est ce principe d'unité qui rend sa cohérence à la multiplicité de ses noms (« celle aux dix mille noms »), cette déesse intemporelle à laquelle s'adressait déjà le Lucius des *Métamorphoses*. De même que, pour les poètes élisabéthains, tous les noms de leur reine s'adressaient à une seule et même personne.

Isis alchimisée

La Renaissance, on s'en souvient sans doute, marque le triomphe de l'hermétisme : le « Tout est une Unité, créée et soutenue par l'Unique à travers ses lois » est une thèse très répandue chez les « savants » de cette époque, que ce soit le philosophe Giordano Bruno (1548-1600) dans la péninsule italienne ou chez le mathématicien mystique John Dee (1527-1608) en Grande-Bretagne, à la fois conseiller et astrologue de la reine Élisabeth, qui vont tout naturellement unir Isis et Hermès Trismégiste (« le trois fois grand »). Ainsi, dans le *Corpus Hermeticum* que la Renaissance florentine redécouvre sous le signe des Médicis avec d'autres textes de l'Antiquité, généralement platoniciens ou néoplatoniciens, l'influence d'Hermès est souvent associée à celle de la déesse égyptienne : le duo d'Hermès et d'Isis, considéré comme contemporain ou souvent même plus ancien que Moïse lui-même, aurait donné naissance à la civilisation. Cette affirmation provient sans doute d'une lointaine

référence à l'Égypte tardive, où certaines arétologies grecques (voir le chapitre II) font dire à Isis : « J'ai été engendrée par Hermès » et « J'ai inventé l'écriture avec Hermès », alors que ce dernier, on le sait aujourd'hui, a peu de rapports avec le culte de la déesse, si ce n'est à travers le dieu égyptien Anubis (voir le chapitre I) qui, en endossant les fonctions de Thot-Hermès, occupa la troisième place, après Isis et Sarapis, dans la religion alexandrine. Pour la Renaissance, époque subjuguée par l'Antiquité, et après les grandes découvertes de Christophe Colomb, d'Amerigo Vespucci et de Magellan, un nouvel âge d'or s'annonce sous le chef de ce « couple » de sages fondateurs : y adviendront la paix, la justice et le triomphe de la science grâce auxquels la religion deviendra unique pour tous. Une idée que l'on retrouve figurée sur les fresques de Pinturicchio dans les appartements Borgia du Vatican, qui montrent justement Hermès en compagnie de Moïse, mais aussi d'Isis.

Au XVII^e^ siècle, Isis va également réapparaître dans les spéculations des philosophes qui se réclament de la pensée hermétique. Dans sa dimension de magicienne, elle est hors et au-delà du temps, et dans celle de Déesse-Nature, elle devient « Mère Alchimie », celle qui préside aux transmutations du grand œuvre. C'est ainsi que dans *Les Statues d'Isis* (in *Bibliothèque des philosophes chimiques* de William Salmon, 1672-1673), Esprit Gobineau de Montluisant, un gentilhomme de Chartres, se disant « ami de la philosophie naturelle et alchimique », fait de la déesse et de son époux une allégorie de l'œuvre : « Isis et Osiris représentent la nature et la chaleur du feu solaire, humide radical et chaleur naturelle. » Il décrit ensuite les principaux attributs d'Isis en les assortissant de commentaires à l'évidence hermétiques :

> « Les statues d'Isis portent les symboles de la Lune et du Ciel Astral. Tantôt vêtue de noir pour marquer la voie de la corruption et de la mort, commencement de toute génération naturelle, comme elles en font le terme et la fin où tendent toutes créatures vivantes dans la roue de la Nature. Noir = Lune = Mercure philosophique : ces termes reçoivent la lumière d'autrui : du Soleil et de son esprit vivifiant. Sur la tête, elle portait un chapeau de cyprès sauvage (d'auronne) pour désigner le deuil de la mort physique d'où elle sortait et d'où elle faisait sortir tous les êtres mortels, pour revenir à la vie naturelle et nouvelle, par le changement de forme, et les gradations à la perfection des composés naturels. Son front était orné d'une couronne d'or, ou guirlande d'olivier, comme marques

insignes de sa souveraineté, en qualité de Reine du grand monde, et de tous les petits mondes, pour signifier l'onctuosité aurifique ou fulgureuse du feu solaire et vital qu'elle portait et répandait dans tous les individus par une circulation universelle ; […] De cette couronne sortaient trois cornes d'abondance pour annoncer la fécondité de tous les biens, sortant de trois principes antés sur son chef, comme procédant d'une seule et même racine qui n'avait que les cieux pour origines. Isis rassemble les vertus vitales des trois règnes et familles de la Nature sublunaire ; elle est notre mère originelle, l'Artiste et le sujet essentiel. »

Puis il rappelle qu'elle unit en elle le principe solaire au principe lunaire :

« À son oreille droite l'on remarquait l'image du croissant de Lune et à sa gauche la figure du Soleil pour enseigner qu'ils étaient le père et la mère, les Seigneur et Dame de tous les êtres naturels, et qu'elle avait en elle ces deux flambeaux ou luminaires, pour communiquer leurs vertus, donner la lumière et l'intelligence au monde, et commander à tout l'empire des animaux, végétaux et minéraux […]. »

Et il développe en expliquant qu'elle incarne l'humidité qui donne la vie et régénère toute chose :

« Cette déesse portait un petit Navire ayant pour mât un fuseau, et duquel sortait une équerre dont l'angle figurait un serpent enflé de venin ; pour faire comprendre qu'elle conduisait la barque de la vie sur Saturnie, c'est-à-dire sur la Mer orageuse du temps ; qu'elle filait les jours, et en ourdissait la trame : elle démontrait encore par là qu'elle abondait en humide sortant du sein des eaux, pour allaiter, nourrir et tempérer les corps, même pour les préserver et garantir de la trop grande adustion du feu solaire, en leur versant copieusement de son giron l'humidité nourricière qui est la cause de la végétation, et à laquelle adhérait toujours quelque venin de la corruption terrestre, que le feu de la nature devait encore mortifier, cuire, diriger, astraliser et perfectionner, pour servir de remède universel à toutes maladies, et renouveler les corps : cette statue avait en la main gauche une cymbale, et une branche d'auronne, pour marquer l'harmonie qu'elle entretenait ainsi dans le monde, et en ses générations et régénérations, par la voie de la mort et des corruptions, qui faisaient la vie d'autres êtres sous diverses formes, par une vicissitude perpétuelle : cette cymbale était à quatre faces pour signifier que toutes choses, ainsi que le Mercure philosophique, changent et se transmuent selon le mouvement

harmonieux des quatre éléments, causé par la motion et l'opération perpétuelle de l'esprit fermentateur qui les convertit l'un et l'autre jusqu'à ce qu'ils aient acquis la perfection. »

Isis est aussi, dans cette perspective, l'image de la Nature, elle est la thaumaturge, la maîtresse de la vie et de la mort, la clé de l'énigme essentielle qui est contenue dans l'allégorie qu'elle incarne :

« La ceinture qui entourait le corps était attachée par quatre agrafes en forme de quadrangle pour faire voir qu'Isis ou la Nature, ou bien encore la matière première, était la quintessence des quatre éléments qui se croisaient par leurs contraires en formant les corps. […] Sous ses pieds, l'on voyait une multitude de serpents et d'autres bêtes venimeuses qu'elle terrassait, pour indiquer que la Nature avait la vertu de vaincre et surmonter les esprits impurs de la malignité terrestre et corruptrice, d'exterminer leurs forces, et évacuer jusqu'au fond de l'abîme leurs scories et terre damnée ; ce qui exprimait par conséquent que sa même vertu en cela était de faire du bien, et d'écarter le mal, de guérir les maladies, rendre la vie, et préserver d'infirmités mortifères ; enfin d'entretenir les corps en vigueur et bon état, et d'éviter l'écueil et la ruine de la mort, en revoyant les impuretés des qualités grossièrement élémentées et corruptibles, ou corrompues, dans les bas lieux de leur sphère pour les empêcher de nuire aux êtres qu'elle conservait sur la surface de la Terre. En ce sens est bien vérité l'Axiome des Sages : "nature contient nature ; nature s'éjouit en nature ; nature surmonte nature ; nulle nature n'est amendée, sinon en sa propre nature" : c'est pourquoi, en envisageant la Statue, il ne faut pas perdre de vue le sens caché de l'allégorie qu'elle présentait à l'esprit pour pouvoir être comprise ; car sans cela elle était un Sphinx dont l'énigme était inexplicable, et un nœud gordien impossible à résoudre. »

La déesse égyptienne détient encore dans ce texte, emblématique à tant d'égards, le feu sacré de la vie, ou encore le Nectar ou, autrement exprimé, l'Ambroisie qui nourrissait les dieux :

« L'on observait encore un petit cordon descendant du bras gauche de la Statue, auquel était attachée et suspendue jusqu'à l'endroit du pied du même côté une boîte oblongue, ayant son couvercle, et entrouverte, de laquelle sortaient des langues de feu représentées : Isis porte le feu sacré et inextinguible, le vrai feu de nature, éthéré, essentiel, et de vie, ou l'huile incombustible si vantée par les Sages ; c'est-à-dire, selon eux le Nectar, ou l'Ambroisie céleste, le baume vital-radical et l'Antidote souverain de toutes infirmités naturelles. »

Isis est aussi une figure de la justice et de l'épouse parfaite :

> « Du bras droit d'Isis descendait aussi le cordonnet de fil d'or d'une balance marquée pour symbole de la justice que la Nature observait, et pour symbole des poids, nombre et mesure qu'elle mettait en tout ; on voyait dans la balance un anneau conjugal destiné à elle. »

Mais elle est aussi présentée comme une déesse de la fécondité :

> « Isis avait la figure humaine, la forme du corps et les traits d'une femme en embonpoint et d'une bonne nourrice ; comme si l'on eût voulu manifester qu'elle était corporifiée personnellement en cette nature, et famille privilégiée des trois règnes, en faveur de laquelle elle disposait le plus abondamment de toutes les grandes propriétés, fécondes et souveraines pour l'allaiter, nourrir et entretenir. »

Le bœuf qui l'accompagne arbore les couleurs des deux premières phases de l'œuvre alchimique : la phase au noir ou *nigredo*, et la phase au blanc, ou *albedo* :

> « Souvent Isis était accompagnée d'un grand bœuf noir et blanc, pour marquer le travail assidu avec lequel son culte philosophique doit être observé et suivi dans l'opération du noir et blanc parfait qui en est engendré pour la Médecine universelle hermétique. »

Gobineau de Montluisant ajoute (par la bouche d'Harpocrate, le fils de la déesse, à qui il prête ce discours) :

> « Les choses de la religion doivent demeurer cachées sous les mystères sacrés ; en sorte qu'elles ne soient entendues par le commun Peuple, non plus que furent entendues les énigmes du Sphinx. »

Puis il interprète l'épisode de la fête du vaisseau d'Isis, que l'on peut déjà lire dans les *Métamorphoses* :

> « Suivant Apulée, la déesse Isis parle ainsi de sa fête : "Ma religion commencera demain, pour durer éternellement. […] Lorsque les tempêtes de l'Hiver seront apaisées, que la Mer émue, troublée et tempétueuse sera faite calme, paisible et navigable, mes

> Prêtres m'offriront une nacelle, en démonstration de mon passage par Mer en Égypte, sous la conduite de Mercure, commandé par Jupiter." »

Ce dernier extrait décrit assez clairement, à travers ce que rapporte Apulée de la fête d'Isis, en quoi doit normalement consister le commencement de l'œuvre alchimique d'où sortira l'enfant solaire :

> « Ceci est la clef du grand secret philosophique pour l'extraction de la matière des sages, et l'œuf dans lequel ils la doivent enclore et œuvrer en l'Athanor à tour, en commençant le Régime de la Saturnie Égyptienne, qui est la corruption de bon augure, pour la génération de l'Enfant royal philosophique, qui en doit naître à la fin des siècles ou circulations requises. Peu de personnes en feront la découverte parce que les gens du monde sont trop présomptueux de leur ignorance. Ces quelques personnes croient en la science, pour se dépouiller de leurs vains préjugés, et s'attacher à scruter la science véritable de la Nature universelle. »

À cette époque, c'est aussi le « suave » parfum de la déesse égyptienne, dont parle Apulée, qui était « alchimisé » par ceux qui se définissaient comme des « philosophes par le feu », c'est-à-dire des chercheurs versés dans la science hermétique. Ce parfum divin représente pour eux le mercure philosophique, l'un des deux principes de base avec lequel devait travailler l'adepte, mais il était aussi le symbole de la matière indifférenciée (la fameuse *materia prima* à partir de laquelle se déroulait l'œuvre, voir le chapitre III) que l'on devait travailler afin de la sublimer. À ce titre, il était considéré comme passif, féminin et humide, et apparaissait dans le motif de la fontaine mercurielle d'où il coulait entre autres sous la forme du… lait de la Vierge (ou du lait d'Isis, ce qui revient au même, nous l'avons déjà vu).

L'apparition de la déesse à Apulée, devenue un « classique » de la théophanie isiaque, fera l'objet, au XVIII^e^ siècle, d'une autre interprétation alchimique due cette fois à Antoine Joseph Pernety, dit Dom Pernety (1716-1796). Ce bénédictin défroqué, alchimiste et écrivain, fut également le fondateur des « Illuminés d'Avignon », une loge maçonnique qui s'inspirait des doctrines du mystique suédois Emmanuel Swedenborg et où l'on pratiquait l'alchimie. Du portrait d'Isis brossé par l'écrivain romain, Dom Pernety va tirer « une allégorie de l'œuvre », en montrant que, selon

lui, les couleurs de la « matière de l'art Hermétique » qui surviennent « pendant les opérations » (alchimiques) « sont expressément nommées dans l'énumération de celles des vêtements d'Isis », c'est-à-dire le noir (ou *nigredo*), suivi du blanc *(albedo*) et du rouge (*rubedo*), et enfin du jaune, ces quatre couleurs qui naissent successivement les unes des autres étant considérées par les philosophes hermétiques comme « les Moyens démonstratifs de l'œuvre » alchimique. Dans son *Dictionnaire Mytho-hermétique* (1758), Dom Pernety écrit aussi :

> « Les Philosophes Hermétiques disent qu'il faut entendre toutes les fables des Égyptiens dans un sens bien différent de celui qu'elles présentent d'abord à l'esprit. Ils n'avaient inventé tous ces noms et ces fables, que pour cacher au vulgaire le secret de la véritable manière de faire de l'or et la médecine universelle. »

Pour ce franc-maçon convaincu et mystique, le couple d'Isis et d'Osiris figurerait donc « la vraie matière » alchimique, voilà pourquoi « les Philosophes Hermétiques les appellent Lune et Soleil, soufre et mercure, frère et sœur, etc. ». De leur union, un fils solaire (Horus) voit le jour, qui les dépasse en tout puisqu'il est capable de transmuter la matière :

> « En comparant l'œuvre à la conception des animaux, qui ne peut se faire sans la jonction du mâle et de la femelle, il se trouve dans leur matière rebis, l'agent et le patient, d'où naît enfin un fils plus beau, plus puissant que ses parents ; c'est-à-dire, l'élixir et l'or qui a la propriété de transmuer les autres métaux en or, ce que n'aurait pu faire la matière avant sa préparation. »

Une « table » pour asseoir l'imaginaire

Au XVII^e^ siècle, l'intérêt pour l'Égypte s'est considérablement renforcé après la découverte de la table de bronze dite *Mensa Isiaca*, ou encore *Tabula Bembina* ou tablette Bembine, qui est aujourd'hui au Musée égyptien de Turin. Essentielle pour l'histoire de l'iconographie isiaque, cette tablette de bronze incrustée d'argent et d'or provient sans doute d'un temple romain dédié à Isis, datant du I^er^ siècle de notre ère. Elle fit son

apparition à Rome en 1527 où elle fut achetée par le cardinal Bembo, historiographe de la République de Venise.

Au centre, Isis trône, entourée de deux cobras portant les couronnes de la Haute et de la Basse-Égypte. Y sont représentés des éléments de faune et de flore égyptiennes, des hiéroglyphes et des divinités antiques comme Thot, Horus, Hathor ou encore Apis. À partir de cette époque, la *Mensa Isiaca* s'impose de facto comme une référence en matière d'art égyptien. On la copie, on l'étudie, on l'interprète : cette image aura, jusqu'au début du XIX^e^ siècle, une influence très importante sur les représentations – surtout fantasmées – d'une égyptomanie dont la vitalité ne s'est jamais démentie depuis l'Antiquité. La *Mensa Isiaca* nourrit en effet l'imaginaire des « fous d'Égypte », avec la redécouverte, à partir du XVI^e^ siècle, de monuments antiques dont on avait alors perdu le sens et dont on ne comprenait plus les signes hiéroglyphiques. Les collections et autres « cabinets de curiosité » des princes et des prélats commencent alors à se constituer. Les statues de déesses-mères, qu'on va aussi découvrir et quelles que soient ces déesses, sont assimilées à Isis, le grand modèle de civilisatrice.

On retrouve notamment un dessin de la *Mensa Isiaca*, agrémenté d'un commentaire astrologique, dans l'œuvre monumentale du chanoine Athanasius Kircher (1602-1680) qui fait partie de ces érudits lancés à la recherche d'une Égypte qui se diffracte encore dans les imaginaires et qui ne parviendra à se préciser qu'après l'expédition d'Égypte de Bonaparte. Kircher, donc, homme très cultivé, connaît nombre de langues anciennes : les hiéroglyphes le fascinent (on le serait à moins dans cette époque qui cultive particulièrement la grammaire des emblèmes). Il décide donc de se lancer dans une immense étude sur ces signes dont il pressent qu'ils entretiennent encore un lien avec la langue égyptienne copte. Mais il échoue à trouver la clé de leur déchiffrement et en demeure donc à une interprétation symbolique de cette écriture, tout en se passionnant pour les croyances antiques, une démarche certes empirique mais qui s'apparente à une tentative d'essai de religions comparées. Il tient ainsi la religion égyptienne pour la plus ancienne de l'humanité, une religion dont la sagesse, selon lui, a donné naissance à tous les autres systèmes philosophiques.

Dans son *Oedipus Aegyptiacus* paru entre 1652 et 1654, le père Kircher rassemble et décrit avec une relative fidélité des monuments égyptiens qui sont encore visibles dans le Rome de son époque, entre autres des obélisques et le temple d'Isis Campanensis. Pour lui, la table d'Isis était avant tout un symbole : le résumé de la théologie chaldéenne, hébraïque, égyptienne et grecque. Des motifs de facture égyptienne contiendraient toute la science des sages et des mages de l'Antiquité. L'idée de l'Égypte source et vecteur des sciences sacrées et secrètes prend forme et corps dans la table d'Isis. L'image qu'il donne de la déesse se dégage des représentations traditionnelles de son temps, même si elle s'appuie encore sur des modèles de l'Antiquité tardive et non sur des sources pharaoniques : parée du vêtement hellénistique, fidèle en tous points à la description qu'en avait faite Apulée, Isis porte, chez Kircher, le manteau noué sous les seins qu'on lui connaissait à Alexandrie, elle tient dans sa main un sistre et une situle, ce vase antique qui contenait l'eau lustrale utilisée lors des rituels (deux survivances de la tradition pharaonique), et dans l'autre main, un navire et une palme, références à sa figure de protectrice de la navigation et des routes maritimes. Le savant chanoine reproduit aussi une médaille où trône la déesse qui allaite Horus. Cette représentation d'Isis *lactans* se retrouve dans les bronzes égyptiens d'époque tardive et dans de nombreux exemples de Vierges (voir le chapitre III), comme une image archétypique de la Mère divine.

Un autre motif, celui de l'Isis voilée, qui symbolise les secrets de la Nature, apparaît aussi bien dans *l'Oedipus Aegyptiacus* de Kircher que dans l'œuvre – parue comme *The True Intellectual System of the Universe* (1678) – du théologien anglais Ralph Cudworth, pour qui l'Égypte est la terre originelle du savoir et le berceau d'un monothéisme ésotérique qui aurait été réservé aux seuls rois et prêtres initiés (entre autres Moïse, qui l'aurait ensuite transmis aux Hébreux). Kircher comme Cudworth reprennent le thème du voile d'Isis décrit dans l'Antiquité, notamment chez Plutarque ou chez Proclus, le philosophe néoplatonicien : la déesse, dans une inscription trouvée à Saïs, aurait donné cet avertissement : « Nul mortel n'a soulevé mon voile. » Mais pour le XVII^e^ siècle et encore pour le début du XVIII^e^, il s'agit là d'une Nature soumise à l'Homme dont on ne découvre et on ne valorise alors que les seules propriétés mathématiques

et mécaniques. Cette interprétation évolue vers la fin du XVIII^e^ siècle et l'Isis voilée va devenir alors une source féconde de méditation philosophique et d'inspiration littéraire.

Une Renaissance égyptienne s'est fait jour, supplantant parfois la Renaissance de l'Antiquité classique, dans les spéculations des philosophes et dans l'inspiration des artistes. Jusqu'au XVII^e^ siècle, Isis et Osiris sont encore considérés comme d'universels pourvoyeurs de culture et font l'admiration des savants : selon les innombrables fantaisies des auteurs, on leur attribue les innovations les plus plaisantes, comme celle, par exemple, d'avoir transmis l'art de brasser la bière (bien connue de l'Égypte ancienne) au mythique roi Gambrinus, qui vivait… à l'époque de Charlemagne.

Mais l'Égypte commence aussi à s'imposer dans les imaginaires comme le berceau de la sagesse et des sciences humaines, et s'annoncent déjà, comme l'écrivait J. Baltrušaitis, les « théogonies égyptiennes de la Révolution » : quelques années seulement avant que se déchaînent le bruit et la fureur qui vont couvrir la France, Antoine Court de Gébelin (1725-1784), dans un surprenant amalgame entre les cultes celtiques pratiqués par les premiers Parisiens et le mythe égyptien, va faire d'Isis la déesse tutélaire de la Ville de Paris, dont le symbole est un vaisseau, de la même manière qu'il le fut de l'Égyptienne : « Le nom de ce vaisseau devint également le nom de la Ville », assure de manière péremptoire Court de Gébelin. « Il s'appelait *Baris* et, avec la prononciation forte du Nord des Gaules, Paris […] » Associer les origines de l'illustre cité des Gaules à la plus mystérieuse et la plus vieille des civilisations va conférer à Paris une aura légendaire. Toutes ces fables (qui relèvent, on le comprend, de l'égyptomanie) vont nourrir un mouvement révolutionnaire qui cherche à s'affranchir de la tutelle chrétienne en tentant d'établir un syncrétisme qui unirait tous les cultes de l'humanité.

Pendant ce temps, Isis continue à naviguer, le vent en poupe, un voile recouvrant son visage et dérobant sa véritable nature, vers d'autres métamorphoses.

Note

16. À cette époque, la vision que les auteurs se font d'Isis est celle d'« érudition au service d'un songe », comme l'a expliqué J. Baltrušaitis dans *La Quête d'Isis* (*op. cit.*).

VI

Déesse des lumières

« Ô Isis et Osiris, accordez au nouveau couple l'esprit de sagesse ! Vous qui guidez les pas des voyageurs, Armez-les de patience dans l'épreuve […] »

W. A. Mozart, E. Schikaneder,
La Flûte enchantée, 1791.

Metropolitan Opera de New York, 1991. Kurt Moll, l'un des meilleurs interprètes de Sarastro, le détenteur du Soleil aux Sept Auréoles de *La Flûte enchantée* de Mozart, fait entendre son solo de basse profonde. Derrière le sage couronné d'or, la perspective peinte d'une *via sacra* bordée de palmiers mène à une pyramide qui incarne la Sagesse aux yeux d'un Occident en quête de sens. Dans cette invocation poignante, le prêtre égyptien lance une supplique à Isis et à Osiris, figure transtemporelle du couple divin, à qui il confie le destin d'un autre couple, humain, très humain celui-là, car déchiré entre ses aspirations à l'amour et les exigences du dépassement spirituel. Isis et Osiris, ou l'assonance de deux noms mythiques qui évoquent la mort (en l'occurrence, une mort initiatique dans ce dernier opéra composé et dirigé par Mozart peu avant sa disparition précoce) – mais une mort suivie d'une renaissance à laquelle elle introduit symboliquement ; Isis et Osiris, dont l'image recomposée dans cette œuvre « merveilleuse » se libère à la fois des descriptions des auteurs antiques et de l'expérience maçonnique – et transformatrice – du frère Wolfgang Amadeus ; Isis et Osiris qui personnifient l'union du masculin et du féminin par le biais d'un couple aux noms allitératifs, Pamino-Tamina, reflet et double des jumeaux-amants de la mythologie mais représentant dans le même mouvement un nouvel avatar du long rêve égyptien de l'imaginaire occidental.

Féerie populaire et joyeuse, opéra-comique à succès mais œuvre énigmatique et codée tout à la fois, *La Flûte enchantée* est l'ultime opéra composé en septembre 1791 par Mozart sur un texte de son « frère » maçon Emmanuel Schikaneder. Le livret, écrit en allemand, donc dans une langue comprise par tous dans la Vienne d'alors, est directement inspiré d'un succès de librairie de l'époque, le *Sethos* de l'abbé Terrasson, qui était professeur de lettres grecques au Collège de France et le traducteur de Diodore. Ce « roman historique » avant la lettre, publié en France en 1731 et puisant aux sources antiques, décrivait l'initiation de Sethos (un jeune héros de seize ans) aux « mystères de la grande déesse Isis » dans la pyramide de Gizeh, et donnait une description minutieuse (mais parfaitement imaginaire) des épreuves par le feu, par l'eau et par l'air qui sera à l'origine d'une réforme du rituel maçonnique des trois premiers grades – manière de reconstitution des mystères antiques. Cette œuvre a connu en son temps plusieurs éditions et plusieurs traductions ; et elle aura plus tard une influence durable sur l'imaginaire occidental puisque Gérard de Nerval, dans son *Voyage en Orient* (1851), s'en inspirera pour relater le « périple » (en grande partie recréé et même fantasmé) qu'il aurait accompli dans la pyramide de Chéops. Mozart – qui a participé au livret de *La Flûte enchantée* – et Schikaneder ont également puisé dans un autre « drame égyptien » qui s'inscrit lui aussi dans une égyptomanie en plein essor en ce siècle des Lumières : *Thamos, roi d'Égypte*, de Tobias Philipp von Gebler.

La Flûte enchantée, conte charmant et léger comme il convient à l'esprit mozartien, est pourtant bien davantage qu'une histoire édifiante qui se déroulerait en Égypte et se « terminerait bien » : c'est aussi le récit d'une initiation et celui du combat de la Lumière et des Ténèbres, tous deux placés sous les auspices de « nos » inoxydables dieu et déesse égyptiens, Osiris et Isis, qui représentent l'une des incarnations majeures de l'égyptomanie du XVIII^{e} siècle. En 1754, déjà, Rameau et Cahusac s'étaient ainsi inspirés du mythe fondateur de l'Égypte ancienne en créant *La Naissance d'Osiris*, œuvre déjà précédée, en 1677, par l'opéra *Isis*, de Lully. Structuré en deux actes, l'opéra de Mozart et de Schikaneder met en scène le jeune prince égyptien Tamino, amoureux de Pamina, fille de la Reine de la Nuit, puissance opposée à Sarastro, le chef de la communauté

des prêtres d'Isis et d'Osiris. Gardée prisonnière par la figure accomplie du « sage » par excellence (du moins tel qu'on le conçoit au XVIII^e siècle) afin de la soustraire à l'emprise négative de sa mère, Pamina va rencontrer son « prince charmant » qui, comme dans tout conte de fées qui se respecte, va à son tour tomber amoureux d'elle. Mais l'amour authentique – et encore moins la « Sagesse » qui permet de voir l'objet de sa passion débarrassé de projections illusoires – n'est pas donné si facilement : il doit se mériter.

Dans un temple égyptien, sous la protection du couple divin, Tamino et Pamina vont donc subir les mêmes épreuves que celles qui étaient endurées par les mystes isiaques (voir le chapitre II) : obligation du silence (déjà attestée par les auteurs antiques comme Plutarque, Apulée ou Héliodore), continence, passage par les quatre éléments (terre, eau, air, feu) que l'on retrouve trait pour trait dans l'initiation du Lucius des *Métamorphoses* d'Apulée (voir le même chapitre II). « Celui qui s'aventure sur ces sentiers terrifiants sera purifié par le feu et par l'eau, par la terre et par l'air », chantent ainsi, dans l'opéra, les gardiens du temple, dans un singulier choral luthérien, par-dessus le kyrie. Et « s'il triomphe de la peur de la mort, il s'élèvera de la terre jusqu'au ciel. Il sera habité par la lumière et digne de se consacrer aux mystères d'Isis ». Les jeunes néophytes savent qu'ils y risquent leur vie, comme l'avait fait leur prédécesseur, le myste Lucius : « L'initiation était une sorte de mort volontaire, avec une autre vie en expectative, écrit Apulée. La déesse prenait le temps où l'on se trouve placé à l'extrême limite de la vie temporelle, pour exiger du néophyte la garantie du secret inviolable. »

Le prince et sa princesse s'engagent tout de même sur ces chemins obscurs qui évoquent le silence angoissant et les ténèbres pleines de danger des tombeaux. Le son « magique » de la flûte qui leur a été confiée – qui n'est autre que l'harmonie spirituelle de la fameuse « musique des sphères » – va les protéger en écartant d'eux les pires menaces d'anéantissement.

Après leur triomphe, la porte du temple peut enfin s'ouvrir et le « soleil au milieu de la nuit », cette image magnifique qu'évoquait déjà Apulée, leur être révélé. Le duo de Tamino/Pamina s'achève dans une louange à la déesse :

« Dieu, quel doux ravissement
Isis nous rend le bonheur. »

Un chant où semble résonner la voix du jeune Lucius de *L'Âne d'or* : « […] C'est alors que, par une sorte de renaissance providentielle, s'ouvre pour lui [l'initié] une existence de béatitude. »

Cet hommage à la toute-puissante Égyptienne n'oblitère pas pour autant la force dramatique et symbolique du personnage de la Reine de la Nuit : vêtue et décrite comme l'Isis d'Apulée, elle menace de renier sa fille dans l'un des « airs » les plus célèbres de l'histoire de l'opéra : « Une vengeance infernale consume mon cœur, la mort et le désespoir flamboient autour de moi ! Si Sarastro ne connaît pas par ta main les souffrances de la mort, tu ne seras plus jamais ma fille. » La Reine de la Nuit incarne alors le côté sombre et terrifiant qui est aussi (et toujours) attaché au féminin sacré – en l'occurrence, ici, l'autre face, chtonienne et nocturne, d'Isis. Dans ce chant magnifique qui s'apparente à un cri, la mère de Pamina révèle la nature ambivalente de toutes les déesses-mères, quelle que soit leur origine.

Dans cette œuvre musicalement et émotionnellement « magique », qui demeure un *must* de l'opéra, se retrouve également la trame de l'initiation maçonnique qu'a vécue le compositeur viennois ; une initiation qui a, au moins en partie, servi de fil conducteur au récit de *La Flûte.* Après avoir posé, en effet, que « les rayons du soleil ont dispersé la nuit », l'opéra se termine sur le triptyque des vertus maçonniques (force, sagesse, beauté), ce qui représente une référence explicite à l'ouverture et à la fermeture des travaux : « Gloire à vous, initiés ! Vous avez traversé la nuit. Grâce à toi, Osiris, grâce à toi, Isis ! La force a triomphé et couronne, en récompense, la beauté et la sagesse pour toute l'éternité ! » Ce n'est donc pas sans raison que le « frère » Mozart a situé l'action de son œuvre ultime en Égypte : dans cette manière de « testament » spirituel et humaniste (il dirigera la « première » de son opéra le 30 septembre 1791 et mourra le 5 décembre de la même année), il s'est efforcé de montrer le lien, recréé ou réel, qui avait été perdu au fil du temps entre la franc-maçonnerie et la tradition des mystères égyptiens. C'est aussi dans l'entourage de la loge viennoise « L'Harmonie véritable » – loge dans laquelle, le 7 janvier 1785, Mozart fut initié au grade de compagnon – qu'une nouvelle interprétation

de l'Isis-Nature va se développer. Karl Leonhard Reinhold (1758-1823), affilié à cette loge en 1783, rédige en effet, en 1787, un traité sur les mystères hébraïques. Il tente d'y démontrer que le Dieu des philosophes – et celui des francs-maçons – était déjà bien connu des Égyptiens, et que Moïse avait emprunté à la sagesse égyptienne le contenu de sa révélation, tout en dissimulant celle-ci sous les rites et les cérémonies de la religion hébraïque. Mais Reinhold va plus loin : il identifie l'Isis-Nature à Yahvé puisque tous deux ne révèlent pas leur nom. Isis devient elle-même, dans cet ouvrage, une énigme absolue et indéchiffrable : Dieu et la Nature étant identifiés l'un à l'autre, l'Isis-Nature devient le Divin cosmique, la Mère de tous les êtres, mais aussi la Nature infinie, indicible et anonyme.

Si elle n'est certes pas un « opéra maçonnique » à part entière, du moins *La Flûte enchantée* peut-elle être entendue comme un « opéra initiatique » qui puise à diverses sources de l'ésotérisme occidental, dont la franc-maçonnerie. De plus, le compositeur y a transgressé les lois de son époque : pas question, en effet, dans l'Europe du XVIII^e^ siècle – et plus particulièrement dans les cercles maçonniques, par essence masculins –, d'initier les femmes. Mozart, lui, met en scène une Pamina qui est conviée à vivre une expérience de métamorphose intérieure aux côtés de Tamino, mais qui plus est, il lui confère le rôle de guide sur la voie de la connaissance : que serait en effet l'homme sans la femme ? interroge-t-il. *La Flûte* s'inscrit dès lors dans une sorte d'intemporalité car, dans la religion isiaque de l'Antiquité, on l'a vu, il n'y avait point de distinction : la femme avait un rôle égal à celui de l'homme, elle pouvait elle aussi « traverser le miroir » et naître à la vie nouvelle que conférait une initiation authentique, débarrassée des questions de sexe et de genre.

On ignore souvent que Goethe, maçon depuis 1780, voulut reprendre le livret de Schikaneder. En 1798, il écrivit ainsi une suite à *La Flûte* – mais son travail demeura à l'état de fragment, aucun compositeur n'osant alors s'affronter au génie mozartien. Pourtant, dans cette ébauche de suite à l'opéra, on constate que l'écrivain et philosophe allemand annonçait déjà la fin de *Faust*, son grand œuvre où, là aussi, c'est l'éternel féminin qui sauve le masculin civilisateur. On peut avancer que, prophétique, *La Flûte enchantée* portait en elle les germes du romantisme allemand, qui fera, nous le verrons, une si belle part à l'image de l'Isis voilée et à la

philosophie de la Nature qui l'accompagne ; l'œuvre de Mozart marque aussi le point de départ d'une évolution de l'opéra qui mènera jusqu'à Wagner, et plus loin encore, jusqu'à Richard Strauss qui, dans *La Femme sans ombre* (1919), renoue, dans une atmosphère baignée de sortilèges et de magie, avec le lien et la trame initiatique de *La Flûte enchantée*. Dans ces opéras, deux couples doivent traverser des épreuves pour accomplir leur humanité et renouer avec un modèle de fraternité fidèle aux idéaux du siècle des Lumières (dans l'intrigue de *La Flûte*), ou avec un modèle de compassion dans une Europe exsangue et veuve de ses idéaux pacifistes après la Grande Guerre (dans l'histoire de *La Femme sans ombre*). Au terme d'une douloureuse initiation et d'une traversée du désert intérieur, les héros mozartiens triomphent des épreuves mais aussi d'eux-mêmes ; l'Impératrice de Strauss, elle, accepte de se confronter à sa part obscure (son ombre au sens jungien du terme) et à ses peurs les plus enfouies. S'éveillant à la miséricorde, elle réalise enfin son vœu, elle n'est plus « stérile », elle a retrouvé l'ombre qui lui manquait pour trouver sa vraie forme humaine (l'ombre tant désirée étant d'ailleurs moins la manifestation de son désir d'enfant que le signe de son humanisation réussie : « L'Impératrice, parce qu'elle a appris à éprouver de la pitié, mérite d'obtenir l'ombre, c'est-à-dire qu'elle est devenue humaine », écrit Strauss à Hugo von Hofmannsthal, son librettiste attitré). Un symbolisme très riche, que l'on peut et que l'on doit sans doute lire à plusieurs niveaux, traverse les deux œuvres, irriguées comme elles le sont par un féminin à forte connotation initiatique : on y retrouve la culpabilité, bien sûr, mais aussi la rédemption, et les « noces » finales avec sa plus essentielle humanité.

Bien sûr, ces thèmes nous évoquent le récit d'Apulée selon lequel Lucius, s'abandonnant à celle qui a le pouvoir surnaturel de changer l'état « spontané » de l'homme, retrouvera finalement visage humain après avoir été transformé en âne. Perdant l'apparence de son être bestial, il peut alors être initié (par la médiation d'Isis) à sa nature d'être spirituel.

Initiatiques, ascensionnels : tels peuvent être qualifiés ces deux opéras qui, sous le chef d'un féminin aux vertus alchimiques, puisque profondément transformatrices, progressent de conserve de l'ombre à la lumière, de la naïveté et de l'informe à la prise de conscience et à l'humanisme.

Isis et la maçonnerie égyptienne

Quelques années avant la première de *La Flûte enchantée*, un « Rite des architectes africains » est fondé par F. von Köppen, auteur d'un roman d'initiation dans la grande pyramide : *Crata Repoa* (1767-1770). Puis c'est au tour du comte de Cagliostro (Giuseppe Balsamo, né à Palerme en 1743) d'inaugurer en 1784 le « Rite de la Haute Maçonnerie égyptienne », dans sa loge lyonnaise « La Sagesse triomphante ». Inspiré par un « esprit égyptien », il s'attribue le titre de « Grand Cophte » ou Hiérophante, et crée trois grades : Apprenti Égyptien, Compagnon Égyptien et Maître Égyptien. Cagliostro répand sa doctrine dans toute l'Europe : à Varsovie, il fonde une loge du nom de « Temple d'Isis » ; dans les pays baltes, à Tallin, sous son impulsion, s'ouvre une loge « Isis », mais aussi à Strasbourg et à Paris où la loge abrite un temple à la déesse égyptienne. Le comte, qui dit avoir « appris sa science secrète dans les chambres souterraines des pyramides égyptiennes », y officie comme grand prêtre et écrit qu'il possède le statut des maçons égyptiens que Cambyse aurait trouvé dans le temple d'Apis. Condamné à mort par l'Inquisition de Rome, comme « restaurateur et propagateur de la maçonnerie égyptienne », Cagliostro, après un procès truqué, sera éliminé en 1795 dans une prison pontificale.

Cette tentative continue de l'Occident pour rattacher la franc-maçonnerie à des origines égyptiennes n'est pas l'apanage du seul Cagliostro. L'égyptomanie du XVIII^e^ siècle et les débuts de la maçonnerie étant contemporains, ceux-ci se mêlent d'autant plus facilement que le rôle du religieux et de ses institutions font alors débat. De ce fait, les maçons, en dehors même des rites égyptiens proprement dits, se construisent une généalogie orientale parallèle à la Bible. Les grandes obédiences européennes, tant françaises qu'anglaises ou italiennes et grecques, vont même fonder une trentaine d'ateliers en Égypte afin de montrer le lien qui les unit aux cultes à mystères de l'Antiquité.

La maçonnerie égyptienne va se développer durant tout le XIX^e^ siècle : le Rite de Misraïm est pratiqué dans l'Italie napoléonienne vers 1810, et en 1814, il s'installe à Paris, sous l'impulsion des frères Bédarride. En 1838, un Rite de Memphis est à son tour instauré par Jacques-Étienne Marconis de Nègre (1795-1865), qui y réintroduit des grades égyptiens (44^e^ : Sublime pontife d'Isis, 47^e^ : Sage des pyramides ou 70^e^ : Interprète

des hiéroglyphes). Absorbé en France par le Grand Orient, il survivra aux États-Unis et en Italie principalement, où Giuseppe Garibaldi héritera du titre suprême. Il réunifiera les deux branches en un seul Rite de Memphis-Misraïm.

On le voit, l'Égypte – et Isis, par la même occasion – est solidement arrimée à l'histoire de l'ésotérisme et en particulier à celle de cette « société secrète » où l'on retrouve des analogies constantes entre l'initiation des frères maçons et le récit d'Apulée, mais aussi des références aux auteurs de l'Antiquité tardive, que ce soit Diodore ou Plutarque.

Aujourd'hui encore, certaines obédiences maçonniques « égyptiennes », hostiles à la sécularisation des rituels, ouvrent leurs travaux en évoquant Isis : « Divine Mère, au Voile teint des couleurs innombrables du Monde », et leur rituel l'associe au flambeau de la Beauté. D'autres encore affirment « véhiculer des survivances d'anciens Mystères égyptiens célébrés jadis dans les Temples de Memphis »… mais notre propos n'étant pas de démêler ici ce qui relève d'une filiation « historique » ou symbolique de la franc-maçonnerie avec l'Égypte ancienne, ou encore d'un attachement émotionnel à une grande tradition spirituelle, revenons à Isis, dont la figure a irrigué et irrigue encore les travaux des loges de rite égyptien, mais pas seulement. Dans la maçonnerie, la déesse apparaît toujours en filigrane, comme s'il était impossible de se débarrasser complètement du féminin dans toute initiation ou voie spirituelle authentiques, fussent-elles « réservées » à des cercles d'hommes… Et que dire d'un certain « déni » (un autre visage de la peur ?) de ce qui touche aux femmes dans certaines obédiences quand on sait que tout maçon initié digne de ce nom s'enorgueillit par ailleurs d'être un « Fils de la Veuve », si ce n'est parce qu'il se réfère implicitement à la Grande Mère, c'est-à-dire à Isis, l'épouse meurtrie d'Osiris, dont les « Lamentations » se font lointainement entendre, ou encore à cette déesse Chentayt (voir le chapitre I), image de la veuve divinisée ? Certains auteurs maçonniques – entre autres, Jean Mallinger, dans *Les Origines égyptiennes des usages et symboles maçonniques* (1978) – sont explicites sur ce point : le terme « Enfant de la Veuve » attribué au grade de Maître symboliserait l'initié en tant que « jeune Horus, fils de la Veuve, sa divine Mère Isis, dont l'époux Osiris avait été assassiné par Seth », affirmation corroborée par le

Catéchisme interprétatif du grade de maître maçon, où on lit l'échange suivant :

« D. – Quelle est la veuve dont les maçons se disent les fils ?

R. – C'est Isis, personnification de la Nature, la mère universelle, veuve d'Osiris, le dieu invisible qui éclaire les intelligences. »

Quant au mythe fondateur de la franc-maçonnerie – l'architecte Hiram assassiné –, n'est-il pas intimement tressé à une autre grande saga, égyptienne, celle-là ? Maître Hiram sous l'acacia, c'est Osiris dans le tamaris de Byblos (voir le chapitre I) retrouvé par sa bien-aimée Veuve…

Déesse des Parisiens

Toujours est-il qu'au XVIII^e^ siècle, au cœur des loges françaises, la Révolution se prépare. Celle des « Neuf Sœurs », fondée à Paris en 1776, regroupe les personnalités les plus éminentes du moment : d'Alembert, Condorcet, La Fayette, mais aussi les futurs révolutionnaires Desmoulins, Danton et Sieyès, ainsi que le docteur Guillotin. Le secrétaire de cette loge prestigieuse n'est autre que Court de Gébelin, qui, en 1773, dans *Le Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*, avait exposé des théories très personnelles sur les liens entre les cultes des premiers Parisiens et une « transmission » de l'Égypte ancienne, notamment autour de la barque d'Isis (voir chapitre IV), faisant d'elle la déesse tutélaire de Paris. Car l'influence égyptienne se manifeste non seulement dans les loges, dans l'architecture ou les arts décoratifs, mais naît aussi à cette époque une nouvelle mythologie égyptienne qui va gagner les milieux progressistes. Dans son effort pour lutter contre le christianisme tout en ouvrant d'autres champs symboliques et religieux (au sens de *religare*, « relier »), la Révolution va à son tour se servir d'Isis.

En 1791, année de la Constitution de l'an I, la déesse égyptienne revient ainsi au premier plan dans *De l'esprit des religions* de Nicolas de Bonneville (1760-1824) où ce dernier tient qu'elle apparaît au commencement de tout et qu'on la vénérait à Paris, sur une montagne, sous la forme d'un vaisseau à l'origine des armoiries de la ville. Il livre là une version alternative à celle de Court de Gébelin qui faisait de l'île de la Cité l'épicentre du culte d'Isis, avec son temple sur les « ruines duquel fut

élevée l'église de Notre-Dame ». Bonneville n'hésite pas à avoir recours au syncrétisme, assimilant les cultes druidique et isiaque.

En 1794, Charles Dupuis, dans *Origine de tous les cultes*, affirme à son tour qu'Isis est la déesse de Paris et que c'est elle, et non la Vierge, que l'on voit sur le portail nord de Notre-Dame (selon lui, un ancien temple dédié à Isis, ou *Iseum*) entourée des signes du zodiaque. (En 1814, Alexandre Lenoir (1761-1839), qui se lancera entre autres dans l'interprétation des hiéroglyphes et dans celle du zodiaque de Dendara, confirmera les conclusions de son maître Dupuis : « Le christianisme n'est qu'une suite des anciens cultes », explique-t-il, en identifiant la Vierge à Isis et le Christ à Horus, dieu de lumière.) Nicolas de Bonneville dit encore que le nom de l'Égyptienne se confond avec celui de Jésus (phonétiquement décliné en Isis, Esos, Hésus). En fervent militant des Lumières – emprisonné en 1793, il sera épargné par la Terreur –, celui-ci défend l'idée qu'il est temps de bâtir une religion universelle sur les ruines des anciens cultes. Dans son livre, celui qui a fondé le « Cercle social », célèbre pour ses activités éditoriales et son imprimerie au début de la Révolution, préconise le culte de la Loi et la création d'un temple de la Vérité.

Quand la Convention se nourrit au sein d'Isis

On sait peu de chose sur ce projet, mais des représentations (entre autres une monnaie de Dupré) nous montrent dans quel esprit cette utopie révolutionnaire et patriotique aurait pu être conçue : le 10 août 1793, anniversaire de la chute de la royauté, lors de la fête de l'Unité et de l'Indivisibilité, sur les ruines du grand symbole de la monarchie, la Bastille, est dressée la « fontaine de la Régénération » – apogée du nouveau culte d'Isis – dont la figure centrale, une statue en bronze plâtré, coiffée du *némès* royal pharaonique, habillée d'un seul pagne et les bras croisés sur la poitrine, est flanquée de deux lions assis. Mise en scène par le chef de file des artistes révolutionnaires, le peintre David, la cérémonie de son inauguration qui célèbre la Constitution de l'an I, née des idées de Robespierre et placée sous l'invocation de l'Être suprême, veut frapper les imaginations et supplanter les fêtes chrétiennes déchues.

Pour consacrer cette unité républicaine et révolutionnaire, à quel symbole fait-on appel ? À notre déesse égyptienne, qui, comme allégorie de la Nature – c'est ainsi que la définira le discours officiel d'Hérault de Séchelles –, est dotée de multiples seins d'où jaillit une eau symbolisant la régénération nationale :

> « Le rassemblement se fera sur l'emplacement de la Bastille. Au milieu de ses décombres, on verra s'élever la fontaine de la Régénération, représentée par la Nature. De ses fécondes mamelles qu'elle pressera de ses mains, jaillira avec abondance l'eau pure et salutaire, dont boiront tour à tour quatre-vingt-six commissaires des envoyés des assemblées primaires, c'est-à-dire un par département ; le plus ancien d'âge aura la préférence ; une seule et même coupe servira pour tous. Le président de la Convention nationale, après avoir, par une sorte de libation, arrosé le sol de la Liberté, boira le premier ; il fera successivement passer la coupe aux commissaires des envoyés des assemblées primaires ; ils seront appelés dans l'ordre alphabétique au son de la caisse et de la trompe ; une salve d'artillerie, à chaque fois qu'un commissaire aura bu, annoncera la consommation de l'acte de fraternité. Alors on chantera, sur l'air chéri des enfants de Marseille, des strophes analogues à la cérémonie. Le lieu de la scène sera simple, sa richesse sera prise dans la Nature ; de distance en distance, on verra, tracées sur des pierres, des inscriptions qui rappelleront la chute du monument de notre ancienne servitude ; et les commissaires, après avoir bu tous ensemble, se donneront réciproquement le baiser fraternel. » (Déroulement de la cérémonie d'après le rapport de David, lu à la Convention le 13 juillet 1793.)

Geste symbolique aux airs de déjà-vu – Isis allaitant Pharaon ou encore la Vierge Marie « nourrissant au sein » Bernard de Clairvaux – que celui du féminin purifiant et régénérant de son « lait » les représentants (masculins) de la nouvelle nation au cri de « Nous nous sentons renaître avec le genre humain ! ». Sans oublier, dans cette cérémonie républicaine, une « libation » au « sol de la Liberté » qui ne fait que reprendre un geste millénaire (et qui ne dit pas son nom) à la Terre-Mère…

Difficile, on le voit, dans une période où la Convention a jeté à bas la religion dominante, d'échapper à la symbolisation (dont on sait qu'en définitive elle structure une société), surtout si elle prend la forme de la Grande Mère universelle… Et l'on ne peut que goûter l'image de ces envoyés des assemblées primaires des quatre-vingt-six départements

français, de ces magistrats et de ces membres de la Convention « communiant » dans un même élan, lors de cette grand-messe révolutionnaire, à la manne de la déesse, puis se dirigeant vers le Champ-de-Mars, en portant à la main, « pour seule et unique marque distinctive, un bouquet formé d'épis de blé et de différents fruits », dans une procession qui évoque celles consacrées aux deux grandes figures de la fécondité, Isis et Déméter…

C'est dans le même esprit qu'un projet qui ne verra pas le jour envisagera de transformer la cathédrale de Strasbourg en temple de la Raison, au sein duquel aurait trôné une déesse de la Nature aux multiples seins, nouvel avatar d'Isis, confondue là encore avec l'Artémis d'Éphèse.

Toutes les images et les évocations de la déesse par les mythographes, tout autant que les liens entre la religion des Parisii et Isis, finiront par contaminer l'héraldique du Premier Empire : par décret impérial du 17 mai 1809, notre Égyptienne rejoint les armoiries de Paris. Et c'est Napoléon lui-même qui l'invite à nouveau sur le devant de la scène, en l'occurrence sur un blason « de gueules, au vaisseau antique, la proue chargée d'une figure d'Isis assise, d'argent soutenu d'une mer de même, et adextré en chef d'une étoile aussi d'argent ».

Isis, Stella Maris, brillera au firmament de l'Empire jusqu'à ce que la Restauration la chasse, par décret royal, du ciel parisien…

En laïcisant la Grande Mère, les rationalistes des Lumières ont, d'une certaine manière, conceptualisé Isis, en s'appuyant sur une étymologie fantaisiste : « Le mot Isis, nous dit *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (1779), est un dérivé d'*iscia*, racine arabe qui signifie exister invariablement, avoir une existence propre, fixe et durable ; cf. *esse* en latin […]. Le mot marquait dans son origine l'essence propre des choses, la nature. »

L'abbé Terrasson, Mozart et Emmanuel Schikaneder, mais aussi Cagliostro, Court de Gébelin et les hommes de la Convention an I ont, quant à eux, tous en commun de s'inspirer des récits de l'Antiquité tardive où l'image d'Isis a connu ses premières métamorphoses. Le récit mythologique de Plutarque, *Isis et Osiris*, comme *L'Âne d'or* d'Apulée, conservent une influence considérable sur le XVIII^e^ siècle qui n'a pas

encore accès aux sources originelles, c'est-à-dire à celles, authentiques, de l'époque pharaonique.

Ce sera bientôt chose faite avec l'expédition d'Égypte de Bonaparte qui va représenter un tournant essentiel pour la connaissance de cette civilisation, notamment avec la publication de la *Description de l'Égypte*, soit neuf volumes de textes et onze de planches, aux ambitions encyclopédiques. Après cet extraordinaire travail collégial des savants de l'armée d'Orient qui rend voix à la vieille Égypte, Isis va reprendre lentement sa forme et sa fonction originelle, celle de femme et de déesse « qui n'ignore rien de ce qui est au ciel et sur la terre ». Mais en dépit des révélations scientifiques des savants de Bonaparte et du déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion en 1822, Isis demeure pour le XIX^e^ siècle un objet de rêverie et de fantasme, l'incarnation de la sagesse et de la Nature voilée, mais aussi, sous la plume des poètes français, une figure ambivalente, à la fois prostituée, démon(e) tout autant que grande divinité détrônant les religions patriarcales, puis sainte et fée.

Quant à l'étymologie très répandue au XVIII^e^ siècle qui fait d'Isis la déesse des Parisiens (Paris-Par-Isis), Hugo la fera voler en éclats dans *Océan – Faits et croyances*, *Ceci et cela* (1838-1840), en en donnant une antithèse qui en dit long : « Elle s'appelle Lutetia, ce qui vient de *lutum*, boue, et elle s'appelle Parisis, ce qui vient d'Isis, la mystérieuse déesse de la Vérité. Ainsi, vingt siècles ont amené la double idée : la souillure et le rayonnement, ce qui tache et ce qui éclaire, Lutetia et Parisis, la ville de la boue et la Ville de la Vérité à se résoudre en cette chose hideuse et splendide, prostituée et sainte que nous nommons Paris. »

VII

La Nature voilée

> « On n'a peut-être jamais rien dit de plus sublime, ou exprimé une pensée de façon plus sublime, que dans cette inscription du temple d'Isis (la mère Nature) : "Je suis tout ce qui est, qui fut et qui sera, et nul mortel n'a soulevé mon voile." »
>
> Emmanuel Kant,
> *Critique de la faculté de juger*, 1790.

1814, Weimar, Allemagne. À l'occasion d'une fête donnée en l'honneur du grand-duc de Saxe Karl August et pour témoigner de la protection qu'il lui offre, Goethe fait décorer l'école de dessin locale avec un ensemble de peintures qui symbolisent les arts. Parmi elles, un Génie dévoilant le buste de la Nature où cette dernière est figurée sous les traits d'Isis-Artémis, c'est-à-dire dotée de cent mamelles telle que l'on a vu traditionnellement la déesse d'Éphèse. Les contemporains comprennent ce geste comme celui du Génie dévoilant la Nature, comme la rencontre de la science et de la poésie dans l'œuvre de Goethe : « Non content de faire résonner la lyre d'or, le poète pénètre à l'intérieur de la Nature, il ose soulever le voile magique d'Isis », écrit le poète W. Gerhardt à ce propos. Mais pour Goethe, le véritable sens de cette figure réalisée dans le style des emblèmes – ces dessins qui, à la fin de la Renaissance et à l'époque classique, symbolisaient une idée ou une notion, et qui étaient accompagnés d'une sentence ou d'une brève formule – est celui qu'il en donne lui-même dans ces trois quatrains qu'il écrit en 1826 sur le thème de l'art, et où il éclaire la métaphore du voile d'Isis :

> « Respecte le mystère,
> Que tes yeux ne se laissent pas aller à la convoitise.
> La Nature-Sphinx, chose monstrueuse,

Te terrifiera avec ses innombrables seins.

Ne cherche pas d'initiation secrète.
Sous le voile, laisse ce qui est figé.
Si tu veux vivre, pauvre fou,
Regarde seulement derrière toi vers l'espace libre.

Si tu réussis à ce que ton intuition
Pénètre d'abord à l'intérieur
Puis revienne vers l'extérieur,
Alors tu seras instruit de la meilleure manière. »

Pour tout l'Occident chrétien, en effet, Isis est depuis longtemps la « déesse voilée » et l'inscription de Saïs (la ville égyptienne où se tenait son temple) mentionnée par Plutarque (« Je suis tout ce qui est, qui fut et qui sera, et nul mortel n'a soulevé mon voile ») va sans cesse être reprise et commentée, en particulier par les romantiques allemands. Le voile d'Isis qui symbolise la Nature cachée devient alors un cliché et le support privilégié d'interrogations contemporaines qui trouvent leur origine dans l'aphorisme antique du philosophe grec Héraclite (« La Nature aime à se cacher ») : pourquoi cette Nature a-t-elle des secrets ? Faut-il la dévoiler ou, au contraire, se tenir à distance d'un mystère indéchiffrable qui inspire la peur tout autant que l'émerveillement ?

En cette fin du XVIII^e^ siècle et en ce début du XIX^e^ qui mettent de plus en plus en avant une démarche scientifique, purement objective et mécaniste de la nature, deux attitudes vont désormais s'affronter : l'une, prométhéenne, issue de la philosophie de Descartes (l'homme doit maîtriser et posséder la nature « comme on viole une femme sous la courtine »), et l'autre, orphique (seuls le poète et l'artiste sont légitimes pour soulever le voile d'Isis-Nature). Cette dernière approche, largement esthétique, est fondée sur des éléments affectifs, comme l'enthousiasme et la terreur face à la puissance de la nature : naît alors l'image d'une Isis terrifiante par certains côtés mais aussi profondément transformatrice ; parfois même, la déesse égyptienne apparaît comme l'une des incarnations de cet « éternel féminin » cher à Goethe et à Novalis, et qui hante l'âme des poètes.

« Mystérieuse au grand jour, la Nature ne se laisse pas dérober son voile et ce qu'elle ne veut pas révéler à ton esprit, tu ne pourras pas la contraindre à le faire avec des leviers et des hélices » : dans le premier *Faust* (1808), Goethe critiquait déjà la prétention de la science à arracher par des moyens violents son voile à l'Isis-Nature. Pourquoi la faire parler sous la torture, alors que, selon le poète et dramaturge allemand, elle répondait sans détour : « Sa réponse à une question honnête est : Oui ! Oui ! Non ! Non ! Tout le reste vient du Mauvais. » Et Goethe de s'opposer à la science expérimentale qui se développait de plus en plus de son temps à la suite du siècle des Lumières, ainsi qu'à tout autre moyen artificiel qui visait à dévoiler la Nature, alors que celle-ci se tient là, sous notre regard, et que seuls les sens humains peuvent l'apercevoir. Il argue de plus que « […] le désordre le plus grand de la nouvelle physique consiste en ce que l'on a séparé des hommes les expériences et que l'on veut reconnaître seulement la nature dans ce que montrent des instruments artificiels […] ». Préoccupations récurrentes et inquiétudes légitimes qui fondent la philosophie romantique de la nature (ou *Naturphilosophie*) et nous agitent encore aujourd'hui face aux dérives de la technologie qui prétend « maîtriser » les phénomènes naturels…

Mais Goethe s'élevait tout autant contre les symbolistes qui voulaient lire un sens caché derrière cette image de la Nature qui se masque. Pour l'écrivain allemand, et comme l'explique le philosophe français Pierre Hadot dans *Le Voile d'Isis*[17] : « […] le voile est sous leurs yeux, non pas sur Isis. Pour voir Isis, il faut tout simplement regarder. Elle se montre sans voiles. Elle est tout entière dans la splendeur de son apparence. » Goethe estimait en effet que le « pauvre fou » qui soulèverait le voile de la déesse connaîtrait une mort spirituelle et courrait le risque de se pétrifier lui-même. Si, pour le philosophe, Isis était dépourvue de voile, c'était que ce dernier « n'est pas opaque, mais transparent et lumineux » (Pierre Hadot, *op. cit.*). Une autre manière de dire que la déesse Nature arbore un voile impalpable, rayonnant, d'essence transcendante.

Le sentiment du sublime

Ces attitudes contradictoires envers l'Isis-Nature apparaissaient déjà dans l'œuvre du philosophe allemand Emmanuel Kant (1724-1804). Elles reflétaient parfaitement une époque où un certain type de science commençait à triompher mais où naissait également une nouvelle réflexion sur l'art et sur l'esthétique : dans la *Critique de la raison pure* (1781), Kant développait une approche de la nature qui se fondait d'abord sur les capacités humaines d'analyse tout en sachant qu'il n'aurait jamais accès à la nature en elle-même – alors que neuf ans plus tard, dans la *Critique de la faculté de juger* (1790), il montrait envers elle une attitude pleine de respect et de vénération, tout autant que de crainte. Dans ce dernier ouvrage, qui marque le fondement de la réflexion esthétique moderne, Kant faisait référence à la fameuse inscription de Saïs citée par Plutarque et parlait même d'« attention solennelle » face à la « mère Nature ». Anticipant la *Naturphilosophie* des poètes romantiques et des penseurs de l'idéalisme allemand qui lui doivent tant, le philosophe insistait quant à lui sur le « frisson sacré » mais aussi sur le saisissement, et même l'angoisse, que l'on peut éprouver en présence de l'Isis-Nature lorsque celle-ci s'adresse directement à nous. Ces émotions prégnantes, Kant les expliquait aussi par le sentiment du « sublime » qui nous saisit et nous écrase parfois face à l'infinité de l'univers, à la dureté du monde et à la prise de conscience de la place certes essentielle mais néanmoins infime que nous y occupons. Pour lui, ce que couvrait ce voile n'était pas qu'un corps nu – Isis voilée représentait la conjonction du sensible et du spirituel, ce qui rendait ce voile impératif, puisqu'il nous était de toute façon impossible d'accéder à son essence. Quant à la pudeur de la déesse, elle n'était que la manifestation de son mystère, et elle représentait, comme le ciel étoilé, l'obligation absolue de « la loi morale dans sa majesté inviolable » devant laquelle on devait s'incliner.

Cette image d'une Isis voilée qui inspire la terreur fut reprise dans un poème de Schiller, « L'image voilée de Saïs » (1795), où un jeune homme veut découvrir la Vérité qui se cache de la sorte dans son temple de Saïs. En dépit de la mise en garde du prêtre de la déesse (« ce voile, léger sans doute pour la main, est terriblement lourd pour la conscience »), l'audacieux (« l'insensé », selon l'auteur) passe outre et s'effondre aux pieds d'Isis : « Pour toujours s'en est allée la sérénité de sa vie […]. Malheur à quiconque va à la Vérité par les chemins de la faute », conclut

Schiller qui tient que cette Vérité est un véritable fruit défendu que l'on ne doit pas chercher à l'extérieur de soi, mais plutôt à l'intérieur, dans les tréfonds de sa conscience. Et c'est en ces termes qu'il exhorte son lecteur :

> « […] Le beau, le Vrai existent tout de même.
> Il n'est pas au-dehors où le cherche l'insensé,
> Il est en toi, tu le produis éternellement ! »

Pour le poète idéaliste, arracher son voile à l'Isis-Nature, chercher la vérité coûte que coûte, en particulier par le biais de la technique, s'apparente alors à une sorte de viol, et représente un risque majeur, celui d'entraîner le désenchantement du monde.

La Vierge en sa « patrie sacrée »

La même année où Goethe se lançait dans une suite de *La Flûte enchantée*, celui qui est l'un des plus grands poètes et philosophes qui introduit au romantisme allemand, Novalis (1772-1801), ébauchait *Les Disciples à Saïs*, récit en prose rédigé en 1792 et qui, demeuré inachevé, fut publié tel quel en 1802. Toutefois, les fragments qui nous en sont parvenus nous donnent une idée très précise de la vision des poètes romantiques allemands confrontés au thème du dévoilement d'Isis. Pour Novalis, qui s'opposait sur ce point à Schiller, mais faisait écho à son ami le philosophe Schlegel (1772-1829), l'attitude philosophique consistait à s'affranchir de la peur et à arracher à Isis son voile, afin de révéler ce qui jusqu'alors était demeuré caché. S'il voulait se connaître et se confronter au plus essentiel de lui-même, réfutant sa peur, le « vrai disciple de Saïs », comme le qualifiait Novalis, se devait de « dévoiler » cette terrible et fascinante idole. Mais là où Schlegel n'hésitait pas à menacer (« Celui qui ne peut supporter la vision de la déesse, qu'il s'enfuie ou qu'il périsse »), Novalis en appelait à l'immortalité de l'homme : « S'il est vrai qu'aucun mortel n'arrive à soulever le voile, ainsi que l'indique l'inscription que je vois là-bas, il faudra bien que nous cherchions à devenir immortels. Quiconque renonce à soulever le voile n'est pas un vrai disciple de Saïs. » Et d'ajouter : « Ainsi le disciple s'engage-t-il sur le chemin intérieur en

direction d'une Figure, d'une "vierge" – et d'une "patrie sacrée" qui est l'Orient, conformément aux enseignements du Maître : "Il veut que nous suivions chacun notre propre voie, car toute voie nouvelle traverse de nouvelles contrées et reconduit chacun, à la fin, à ce domicile, à cette patrie sacrée." »

Une fois encore, cette « Vierge » n'est qu'un des visages d'Isis (comprise ici dans sa dimension virginale, c'est-à-dire comme une femme qui a engendré seule un fils solaire) – et cette « patrie sacrée », que Novalis situait justement à l'Orient, réel et métaphysique il s'entend, est celle où règne la déesse. Un royaume spirituel où tout converge, « à la fin ». Et, concluait Novalis dans un extrait de son œuvre fragmentaire – dont la chute est une « merveille » de philosophie –, que trouvait-on derrière le voile d'Isis lorsqu'on avait eu l'audace de le soulever ou de l'arracher ? « Un favori du sort ressentait le désir d'embrasser l'ineffable Nature. Il se mit en quête du mystérieux séjour d'Isis […]. Un seul y parvint, qui souleva le voile de la déesse de Saïs. Mais que vit-il ? Il vit – miracle des miracles – lui-même. »

Pour le poète romantique, c'est bien à nous-mêmes qu'il nous faut revenir pour comprendre cette nature indéchiffrable : l'Isis de Novalis n'énonce pas de sentence, elle réfléchit en miroir le visage de l'initié – une idée qui irriguera toute la philosophie romantique postérieure, que ce soit dans l'idéalisme de Schelling ou dans celui de Hegel pour qui dévoiler la déesse équivaut à faire revenir l'Esprit à lui-même.

L'éternel féminin

Isis peut être aussi perçue comme une figure de l'éternel féminin – une vision idéalisée qu'on retrouvera quelques années plus tard chez Gérard de Nerval, par exemple, dans sa quête éperdue de la figure maternelle trop tôt disparue. La fiancée de Novalis, Sophie von Kühn, emportée dans la fleur de l'âge à quinze ans (cette « Sophie-Philosophie » à laquelle il rendit un véritable culte et que le poète allemand considérait comme « l'âme de sa vie et la clef de son propre moi »), apparaît de la même façon dans l'histoire d'Hyacinthe et de Bouton-de-Rose, un conte symbolique introduit par Novalis dans *Les Disciples à Saïs*.

Subjugué par l'enseignement d'un sage de passage, le jeune Hyacinthe décide de quitter les siens mais aussi sa sublime fiancée (« qui l'avait vue croyait mourir tant elle était belle », écrit Novalis à propos de Bouton-de-Rose) pour partir en quête du secret de la déesse Nature :

> « Je vais où séjourne la Mère des Choses, la vierge voilée. […] Il demanda aux hommes, aux bêtes, aux rochers et aux arbres le chemin qui menait vers Isis, la déesse sacrée. » Enfin parvenu au temple de la déesse, le jeune homme s'endort : « […] car c'était le rêve seul qui devait le mener au saint des saints : Merveilleux, passant à travers une infinité de salles pleines de choses extraordinaires, bercé d'harmonies enchanteresses aux accords changeants, le rêve le mena. »

Comme le Lucius d'Apulée qui voit Isis en songe, Hyacinthe va vivre une véritable apparition, si ce n'est que, dans ce conte, celle-ci va prendre les traits de l'être aimé. En rêve, donc, il soulève le « brillant voile » et se retrouve devant la « Vierge céleste ». Stupeur ! Bouton-de-Rose (allusion à peine déguisée à la fleur toujours attachée aux déesses et au féminin spirituel, qu'il s'agisse d'Isis, d'Aphrodite ou de la Vierge Marie) « fut dans ses bras ». Les amants sont à nouveau unis et réunis. On le voit, dans ce conte initiatique, Sophie-Bouton-de-Rose, qui est à la ressemblance de l'âme du poète, mais qui figure aussi son anima (le féminin intérieur de l'homme), se confond à Isis. Sa fiancée, qui était aussi sa muse, incarnait l'éternel féminin et l'éros sublimé pour le poète à jamais endeuillé par sa mort prématurée. L'amour, quant à lui, s'imposait alors comme la voie initiatique ultime pour accéder à l'arcane de l'Isis-Nature.

Chez Novalis, le poète orphique, la vision d'une nature « violée », soumise à la domination de l'homme, s'effaçait donc au profit d'une connaissance par le cœur, par le médium des sensations (« une suave angoisse »), par la confrontation à la toute-puissance des éléments – mais aussi par l'avènement d'un sentiment mystique, quasi « océanique » qui saisit l'âme et dissout le « petit moi » :

> « Quel cœur ne bondirait de joie, quand la vie la plus secrète de la Nature le remplit de toute sa plénitude, et quand ce sentiment puissant pour lequel le langage n'a d'autre nom que langage et volupté se dilate en lui […] frémissant d'une suave angoisse, il sent fondre

sa misérable personnalité […] rien ne subsiste qu'un foyer de l'incommensurable force génésique, un tourbillon où tout s'engloutit dans le vaste océan ? » (*Les Disciples à Saïs*.)

Pour le XVIII^e^ siècle finissant et le XIX^e^ débutant, le caché/dévoilé d'Isis-Nature renvoyait chacun à ses propres interrogations intérieures : émotions intenses de fusion ou d'effroi, recherche éperdue de l'éternel féminin, impossibilité de jamais accéder au mystère des origines, quête active de la vérité qui ne se dérobe pas sous un voile mais se terre dans le cœur de l'homme, sentiment du sublime devant le spectacle de l'immensité de la nature. Ou encore, chez Goethe vieillissant, nécessité impérieuse de s'aventurer, seul, dans le royaume effrayant des mères (en tant qu'essences spirituelles), comme son héros dans le second *Faust* paru en 1832 : « Les mères, les mères !… cela sonne d'une manière étrange ! » « Tout ce que je peux vous confier, écrivait alors Goethe dans sa correspondance, c'est que j'ai vu dans Plutarque que dans l'Antiquité grecque on parlait des mères comme de divinités. Le reste est de mon invention. » L'Isis de Plutarque chez Goethe – encore et toujours elle…

Pour atteindre ce royaume terrifiant où résidaient les déesses inconnues qui présidaient aux métamorphoses (c'est-à-dire qui habitaient au cœur des phénomènes originaires auxquels le philosophe devait un jour s'affronter), le chemin n'était pas facile : il s'ouvrait dans le centre de la terre à travers la solitude et le vide. Immense vertige et véritable terreur qui ne peuvent que saisir l'homme devant ce gouffre ou cette béance originelle d'où tout provient… Mais aussi courage de ce même homme qui ne refuse pas de se confronter au mystère insondable du monde.

Et ce n'est sans doute pas un hasard si Goethe, féru de sciences occultes dans sa jeunesse, puisa ce terme de « mères » (*Mütter*) chez les alchimistes du Moyen Âge (le mot « mères » désignait pour les hermétistes les principes des métaux et des corps ; c'est ainsi que l'on parlait des teintures-mères) : la tentation est grande, alors, de faire le rapprochement entre notre Isis « alchimisée » (voir les chapitres III et IV) et le « royaume » de ces déesses-mères décrit par Goethe, ce royaume qui est le lieu des forces créatrices irrationnelles tout autant que de cet « éternellement-féminin » qui, selon les mots du poète, à la toute fin du second *Faust*, « nous attire vers en haut ».

La Nature aime à se cacher : Nietzsche y fera à son tour allusion dans son *Gai Savoir* (1866), texte dans lequel il s'opposera farouchement au dévoilement de celle-ci et ainsi à « la volonté de vérité à tout prix » – une attitude pour lui contre nature, et un appauvrissement de la vie :

> « […] il n'y a guère de chance pour qu'on nous trouve sur les traces de ces jeunes gens égyptiens qui, la nuit, font des temples des endroits peu sûrs, enlacent des statues et veulent dévoiler, découvrir, exposer au grand jour absolument tout ce qu'on a de bonnes raisons de tenir caché. Non, ce mauvais goût, cette volonté de vérité, de "vérité à tout prix", cette démence d'adolescent dans l'amour de la vérité nous fait horreur. […] Nous ne croyons plus que la vérité reste vérité si on lui ôte ses voiles. […] On devrait mieux respecter la pudeur avec laquelle la Nature se cache derrière des énigmes et des incertitudes chatoyantes. »

Où l'on voit qu'en évoquant la « pudeur » de la Nature, Nietzsche s'inscrit dans une réflexion philosophique qui avait débuté avec la remarque d'Héraclite – le philosophe grec avait relevé que « La nature aime à se cacher » – et qui se poursuit chez Goethe, farouche défenseur du respect de son mystère. Et si la « Grande Magicienne » qui vola un jour les secrets du nom de Rê le démiurge était aussi, sous sa forme d'Isis-Nature, « […] une femme qui a de bonnes raisons de ne pas laisser voir ses raisons », comme le suggérait Nietzsche dans cette citation du *Gai Savoir* ?

Note

17. P. Hadot, *Le Voile d'Isis* , Gallimard, coll. « Folio-Essais », 2004.

VIII

Lilith, sainte et fée

« Le dieu Kneph en tremblant ébranlait l'univers :
Isis, la mère, alors se leva sur sa couche,
Fit un geste de haine à son époux farouche,
Et l'ardeur d'autrefois brilla dans ses yeux verts.

Le voyez-vous, dit-elle, il meurt, ce vieux pervers,
Tous les frimas du monde ont passé par sa bouche,
Attachez son pied tors, éteignez son œil louche,
C'est le dieu des volcans et le roi des hivers ! »

Gérard de Nerval, « Horus », *Les Chimères*, 1854.

Alors que, entre tradition philosophique et modernité, les romantiques allemands s'affrontaient au thème de la Nature (voir le chapitre VII), leurs homologues français du XIX^e^ siècle, en dignes héritiers de la Révolution, allaient témoigner quant à eux d'un mélange de progressisme et de régression, et pour certains, dont Gérard de Nerval ou Villiers de l'Isle-Adam, d'un attrait pour l'ésotérisme et le symbolisme où se lit un égal refus du présent : « Enfant d'un siècle sceptique plutôt qu'incrédule », écrit Nerval dans son « Isis », au centre des *Filles du Feu*, « flottant entre deux éducations contraires, celle de la Révolution qui niait tout, et celle de la réaction sociale, qui prétend ramener l'ensemble des croyances chrétiennes, me verrais-je entraîné à tout croire, comme nos pères, les philosophes, l'avaient été à tout nier ? »

Cherchant sans cesse à se déprendre d'influences contradictoires, ces « enfants du siècle » allaient bientôt se dresser contre la religion catholique, qu'ils jugeaient oppressive et sclérosée, et se tourner vers les

anciens cultes polythéistes, dont Isis constituait un support de premier choix dans le contexte de déchristianisation des années postrévolutionnaires. « Qu'à cela ne tienne, inventons une autre forme de sacré ! Remontons à la source des croyances ! », clamait ce chœur d'écrivains et de poètes qui vomissait le « vieux » catholicisme et remettait à l'honneur les divinités anciennes : « Vie des religions mortes, mort de la religion vivante », proclamait entre autres Jules Michelet, quand Gérard de Nerval promettait, dans « Delfica » (*Les Chimères*) :

> « Ils reviendront, ces dieux que tu pleures toujours !
> Le temps va ramener l'ordre des anciens jours ;
> La terre a tressailli d'un souffle prophétique. »

Nerval, justement, s'embarqua, au sens propre et au figuré, pour un retour aux sources vers cet Orient égyptien dont il avait tellement rêvé et où, comme de nombreux orientalistes du début du XIX^e^ siècle, il pensait trouver les traces du vrai paganisme : pour l'âme d'un poète qui chercha sa vie durant la trace fuyante de l'éternel féminin, les religions anciennes s'étaient particulièrement incarnées à travers l'expansion du culte d'Isis dans l'Empire romain (voir le chapitre II). La déesse égyptienne représentait la figure accomplie du syncrétisme selon Nerval, l'un de ses plus puissants symboles et l'étendard prestigieux du féminin spirituel à brandir face à un Dieu masculin qui incarnait une religion dépassée et qu'il était urgent de bannir. Et lorsque, dans le poème « Horus » des *Chimères*, Isis se révolte contre Kneph (« Le voyez-vous, dit-elle, il meurt, ce vieux pervers / Tous les frimas du monde ont passé par sa bouche »), on y lit très nettement la transcription de la lutte nervalienne contre Jéhovah et Adonaï, deux figures patriarcales obsolètes à renverser.

Même méditation chez l'écrivain Jules Michelet qui s'appuie sur la figure d'Isis pour asseoir sa réflexion sur la maternité de Dieu. Dans *La Femme* (1859), celui-ci développait ainsi un long chapitre inspiré du mythe d'Isis et d'Osiris, thème qu'il reprenait en 1864 dans *La Bible de l'humanité*.

Dans ces deux œuvres, Isis est montrée en tant que figure archétypique de la sœur, de l'amante et de la mère d'Osiris. Et la triade antique que les époux constituaient avec leur fils Horus devient chez Michelet un modèle

de famille. Dans toute l'œuvre de cet écrivain complexe, les images féminines de sens maternel sont, on le sait, omniprésentes : reviennent ainsi les expressions « mer de lait », « paradis maternel », « Mère-Dieu dans l'Amour ». C'est dans le même esprit que Michelet n'hésite pas à reconstruire le mythe égyptien et à le faire coller aux données de l'histoire naturelle : comme Isis la féconde, la larve de tel insecte femelle porte déjà le germe des organes reproducteurs. Il ne cache pas non plus son rêve de parthénogenèse, exaltation dernière de la féminité, « la force du désir qui sans mâle est féconde », et qui permit d'enfanter de jeunes dieux, tous fils du « monde femme ».

Ainsi, Isis n'est plus seulement une grande déesse chez Michelet, elle est le « dieu » du panthéon égyptien, une incarnation (maternelle) de vie et de tendresse pour le peuple opprimé par Pharaon, par ses prêtres et par la religion : on voit clairement ici que cette métaphore est une saillie contre l'omnipotente Église catholique que l'écrivain ne cessait de dénoncer. Qui plus est, face à ce que l'auteur de *Histoire de la Révolution française* considérait comme les excès du culte à la Vierge Marie, il fallait opposer des figures féminines toutes-puissantes : Isis s'y prêtait parfaitement. Que ce soit dans *La Femme* ou dans *La Bible de l'humanité*, Michelet conclut avec la même formule choc : « Le grand dieu, c'est une mère. » Et elle a les traits d'Isis.

De « Lilithisis » à l'étoile sous le voile

Se révolter contre une Église jugée oppressive : Victor Hugo, lui aussi, fera partie de ces « indignés » du siècle.

Dans cet esprit, si l'écrivain a recours, d'une manière qui lui est si personnelle, on va le voir, à l'Isis voilée, c'est pour en faire cette fois une incarnation de l'obscurantisme, notamment dans *Tristesse du philosophe* et dans *La Pitié suprême*, deux textes rédigés dans les années 1850. L'image de la déesse y est particulièrement mise à mal, on peut même dire qu'elle est « dégradée » dans la prose hugolienne, comme en témoignent ces lignes sans ambiguïté : « Isis voile(ra) la raison », elle « lève(ra) pour de l'argent son voile ». Hugo l'associe également aux livres, en particulier religieux, dans la mesure où ceux-ci confisquent le pouvoir. La déesse

devient à ses yeux une figure de la connaissance, mais une figure à double tranchant.

L'écrivain entretenait par ailleurs une relation ambivalente avec l'Orient, et en particulier avec l'Égypte qu'il se représentait telle une civilisation vouée à la mort, de la même manière que Chateaubriand l'avait pensé avant lui. Ainsi, Hugo place Isis dans la catégorie des déesses noires, dans celle, obscure, dangereuse et chtonienne des louves ou des larves. Il donne même le nom de la déesse égyptienne à une émanation de Satan : elle devient celle qui propage le mal dans le monde, l'incarnation de la Fatalité, l'emprise non plus positive mais négative de la Nature sur l'homme et sur la pensée. C'est ainsi qu'elle va jusqu'à crier : « Je suis Isis, l'âme du monde mort ! », dans le poème « À l'Arc de Triomphe » (II, *Les Voix intérieures*, 1837).

En 1854, dans *La Fin de Satan*, poème épique et métaphysique de 5 700 vers, la déesse connaît une autre métamorphose : elle devient Isis-Lilith, puis « Lilithisis », une créature monstrueuse en relation avec Lilith, la déesse infernale, le « démon femelle » de la tradition hébraïque. Fille d'un Satan déchu et tombé dans l'abîme, elle est celle par laquelle le Mal continue de se transmettre dans le monde et de s'abattre sur les hommes. Le poète, qui lui attribue une dimension proprement diabolique, l'identifie clairement à la déesse égyptienne :

> « La fille de Satan, la grande femme d'ombre,
> Cette Lilith qu'on nomme Isis au bord du Nil. »

Sans cesse plus cachée, sans cesse plus opaque : Isis est dépeinte par le poète hanté par sa figure comme couverte d'un triple voile, jusqu'à devenir voile elle-même : « Tremble ! Le voile/c'est moi. » Sous la plume hugolienne, de plus en plus sombre et inquiétante, la déesse va même prendre des allures de « veuve noire » quand elle incarne Paris :

> « Paris ! feu sombre ou pure étoile !
> Morne Isis couverte d'un voile !
> Araignée à l'immense toile
> Où se prennent les nations ! »

Progressivement, dans l'œuvre de Hugo, cette « araignée », cette « Lilithisis », cette figure du néant que le poète tient pour l'une des faces les plus obscures du monde se dissipe au profit d'une autre image : derrière le visage de cette divinité terrible, suggère-t-il, on distingue une clarté. Et son voile dans tout ça ? Voilà qu'il se dématérialise et qu'il devient transparent sous l'effet d'une lumière intérieure.

Dans « Le Temple », issu de *La Légende des siècles*, Isis prend aussi valeur de symbole poétique qui éclaire les nations – ce n'est pas pour rien que Hugo voulait titrer ce poème « Anima Mundi », l'Âme du Monde, c'est-à-dire la Sagesse ou encore la Sophia, la face féminine de Dieu, qui fait le lien entre le psychique et le spirituel :

> « Derrière la statue, une lampe éternelle
> Brûlera, comme un feu dans l'antre aux visions,
> Et, cachant le foyer, montrera les rayons
> De façon à lui mettre une aurore autour d'elle,
> Pour enseigner au peuple ému, grave et fidèle,
> Que cette énigme est bien une divinité,
> Et que si c'est la nuit c'est aussi la clarté. »

Lilithisis, dont Hugo faisait l'image de l'« immanence morte du gouffre », laisse maintenant place à une déesse à l'« immanence splendide »… Quelle renaissance et quelle épiphanie !

Par ailleurs, dans cette métamorphose de la figure isiaque, le poète fait de plus en plus souvent rimer « étoile » et « voile », et en dépit des préventions qu'il a montrées, il confère de nouveau à Isis sa dimension céleste et lumineuse, celle dont justement il l'avait déchue… Isis qu'il rêve sans doute d'étreindre comme une figure spirituelle, comme l'incarnation de l'Âme du Monde. Isis dont il dira dans *La Légende des siècles* : « Monde, elle est la nature ; âme, on l'appelle Dieu »…

À la suite des romantiques allemands, Hugo voit aussi dans la déesse égyptienne une figure de la Nature que savants et penseurs (le « mage ») doivent nécessairement dévoiler pour en saisir la connaissance cachée :

> « Ce mage, dont l'esprit réfléchit les étoiles,
> D'Isis, l'un après l'autre, a levé tous les voiles. »

Comme d'autres avant lui, notamment les romantiques allemands (voir le chapitre VII), l'écrivain pose la question du progrès scientifique à travers la métaphore du dévoilement plus ou moins violent de la nature. Dans la vision hugolienne, si l'homme doit la dominer, Isis-Nature n'est pas « violée » pour autant, elle collabore au mouvement du monde et à la connaissance, comme le montre « La mer et le vent », cet extrait des *Travailleurs de la mer* : « Un jour, dans le Portique, on demandait : quelle déesse voudriez-vous voir nue ? Platon répondit : Vénus. Socrate répondit : Isis. Isis, c'est la Vérité. Isis, c'est la Réalité. Dans l'absolu, le réel est identique à l'Idéal […]. » Davantage donc que de forcer la nature, le dévoilement de la déesse renvoie à quelque chose de l'ordre de la sensualité : comprendre ses secrets est du même ordre que déshabiller une femme. Et dans la pensée hugolienne, si Isis, « qui est la vérité », se cachait sous « d'innombrables voiles superposés », Vénus, elle, « qui est la beauté », « est sortie toute nue de l'océan ».

Enfin, Hugo lie Isis à la poésie dans le sens où cette dernière est « fille du silence », tout comme la déesse est muette parce qu'elle est voilée :

> « Car le ciel rayonnant te fit naître, ô poète,
> De l'Apollon chanteur et de l'Isis muette. »

En 1854, il va jusqu'à associer cette métaphore aux muses gardiennes des Enfers, la poésie étant à ses yeux un médium privilégié pour accéder au mystère de la mort :

> « La poésie est sœur d'Isis aux triples voiles
> Les neuf muses debout sous leurs cercles d'étoiles
> Gardent les neuf replis du Styx. »

La Muse prend alors les traits d'une nouvelle Isis, passive et lunaire comme la Nature, dans le droit fil de la tradition gréco-romaine mais bien loin de la mythologie pharaonique dominée par une déesse rédemptrice, solaire et active…

Pour autant, il est clair que Hugo le visionnaire avait bien perçu quelle « étoile » se cachait derrière ce « voile » si souvent commenté et qu'au fond, il en avait mesuré toute la dimension métaphysique et

philosophique, lorsqu'il écrivait dans *Les Travailleurs de la mer* : « On n'apercevait pas cette figure, faite pour être vue seulement de l'invisible, mais on la sentait […]. La déesse était absente, mais la divinité était présente. »

L'initiatrice qui se dérobe

Le Caire, 1843. Armé d'une lanterne en papier, Gérard de Nerval court avec son *drogman* (guide) dans un lacis de rues et d'impasses à la poursuite d'un cortège de noce. Au milieu de la clarté des torches, la jeune épousée égyptienne lui apparaît enfin, « entièrement voilée d'un long cachemire ». Dissimulée aux yeux de tous, rendue donc plus fascinante, elle stimule l'imagination du poète français qui est venu en Égypte à la recherche d'un songe qu'il ne parviendra jamais à atteindre. Cette quête désespérée, il la poursuit derrière des « masques furtifs », à la suite de « femmes soigneusement drapées de leurs longues mantilles noires et voilées de masques » et à travers « diverses incarnations » du « principe féminin ».

Dans son *Voyage en Orient* (1851), Nerval avoue ne pas savoir si l'épouse à peine entrevue dans le vieux Caire était belle sous son voile, « ni riche sous ses diamants ». Il en fait la reine d'un jour habillée de pourpre et de joyaux, une sultane et une fée car « inconnue de tous, et mystérieuse sous son voile comme l'antique déesse du Nil » : cette image d'un féminin inaccessible car voilé ne fera qu'alimenter la figure mythique qui l'habite depuis toujours, à la fois fée, sainte, mère et amante, c'est-à-dire, selon ses propres mots, « l'éternelle Isis, la mère et l'épouse sacrée ». Elle va bientôt traverser comme une fulgurance le sonnet « Louise d'Or Reine » (1841) puis *Les Filles du Feu* (1854) et enfin *Aurélia*, où la figure de la déesse dépeinte par Apulée finit par rejoindre, dans l'imaginaire nervalien, celle de la Vierge Marie.

« En somme, l'Orient n'approche pas ce rêve éveillé que j'en avais fait il y a deux ans, ou bien que cet Orient-là est encore plus loin ou plus haut » : dans cette lettre à Jules Janin, Gérard de Nerval témoigne bien de cette quête inassouvie, bien au-delà de cette sorte de « passage obligé » que représente le voyage en Orient pour les écrivains du XIX^{e} siècle

(Chateaubriand, Lamartine, Flaubert, ou Du Camp ont eux aussi tenté l'aventure orientaliste). Cet inassouvissement est aussi celui du rêve nervalien – faire « revivre » sa mère trop tôt disparue – et il prend pour cela le visage d'Isis, à la fois mère universelle, femme, amante et figure de l'absolu.

En explorant Alexandrie puis Le Caire, de fait, en foulant la terre des dieux, Nerval remonte aux origines de l'humanité et, par la même occasion, à son propre passé, celui d'une Égypte fabuleuse qui fut pour lui l'une des premières figures du romanesque et qu'il découvrit dans la bibliothèque familiale à travers des livres étranges, portes d'entrée vers des territoires de mystère et de fascination, comme *Sethos*, le récit initiatique de l'abbé Terrasson (voir le chapitre VI).

Le poète s'embarque vers Alexandrie avec cette image idéalisée (et biaisée) dans ses bagages, mais une fois débarqué en Égypte, il se veut pourtant un témoin vigilant pour relater son voyage, même s'il reconstruit sans cesse la réalité. Les références littéraires et initiatiques qui sont les siennes se mêlent dès le départ à la confrontation avec le terrain. Lorsqu'il écrit : « Le Caire est la ville du Levant où les femmes sont les plus hermétiquement voilées », Nerval pense si fort à l'Isis de Saïs qu'on ne peut que l'entendre. Car, en Égypte, c'est d'abord aux femmes qu'il s'intéresse, comme en témoignent les titres des chapitres de son *Voyage en Orient* (« Les femmes au Caire », « Les esclaves », « Le harem »). Mais au-delà de l'exotisme facile qui consiste à trouver (ou à acheter, dans le cas de Flaubert) des femmes et à vivre ses fantasmes d'Occidental, Nerval fait une translation constante entre les scènes de la vie quotidienne qu'il croise et les références à l'Antiquité qui lui viennent de son apprentissage et de la culture qu'il s'est construite. L'Égypte se situe pour lui au-delà du temps car les couches superposées de la mémoire y sont encore visibles, quasi palpables. Croise-t-il au Caire des marchandes d'oranges parées de bracelets et de colliers d'argent qu'il pense immédiatement aux statues antiques et qu'il ajoute : « Il ne leur manque qu'une coiffure à tête d'épervier, des bandelettes autour du corps et une croix ansée à la main pour représenter Isis ou Athor. » À cette permanence de la race vivante et directement accessible, s'ajoutent les résurgences secrètes de civilisations antérieures tout auréolées de mystère. C'est ainsi que visitant la grande pyramide de Gizeh, Nerval, au lieu de décrire le tombeau de Chéops de

manière objective, y projette tous les fantasmes qui ont nourri son enfance à travers des récits d'initiation, comme ceux du *Sethos* de Terrasson.

Après les épreuves traditionnelles telles que relatées chez les auteurs de l'Antiquité (voir le chapitre II), Nerval imagine le triomphe de l'initié « digne de voir tomber devant lui les voiles sacrés de la déesse ».

C'est alors que celui-ci voit la statue d'Isis s'animer et ses traits prendre « la ressemblance de la femme qu'il aimait le plus ou de l'idéal qu'il s'était formé de la beauté la plus parfaite ». Pour le poète, l'initiation trouve donc sa raison d'être dans la seule vision de ce visage, dans cette épiphanie féminine qui évoque celle du Lucius d'Apulée (la description d'Isis qu'avait faite l'auteur latin dans les *Métamorphoses* demeurait la référence pour les écrivains de la première moitié du XIX^e^ siècle).

Mais, à l'image de la vie de Nerval, au moment où l'initié tend son bras pour la saisir, « elle s'évanouissait dans un nuage d'encens ». Après l'ultime épreuve qui le conduit au seuil de la mort (le fameux « Seuil de Proserpine » de *L'Âne d'or*), l'initié est transporté dans la vallée mystique du Fayoum, en Égypte, « dans un monde qui semblait la perfection même de la nature créée » et où vient enfin le rejoindre la femme de ses rêves, sous les traits d'une vierge éternelle…

L'Égypte va désormais hanter l'œuvre de Nerval, mais aussi ses délires et sa conscience, tout entière fascinée par la figure mythique de la déesse du Nil qui essaime dans l'ensemble de ses textes (*Voyage en Orient*, d'abord, mais aussi *Les Filles du Feu*, *Les Chimères*, ou encore *Aurélia*). Pourtant, celle qui va devenir une de ses *Filles du Feu* est moins égyptienne que campanienne et c'est à Pompéi que Nerval ira finalement chercher la déesse qu'il n'a pas trouvée sur sa terre d'origine. En Italie du Sud, dans cette ville à peine sortie de la cendre, Isis est gréco-romaine, issue du syncrétisme, c'est celle, une fois encore, d'Apulée, c'est-à-dire la grande rassembleuse du panthéon païen : « Apulée, lui donnant tous ces noms, l'appelle plus volontiers Isis, c'est le nom qui, pour lui, résume tous les autres ; c'est l'identité primitive de cette reine du ciel, aux attributs divers, au masque changeant ! », écrit le poète dans *Les Filles du Feu* (« Isis »). « Aussi lui apparaît-elle vêtue à l'égyptienne, mais dégagée des allures raides, des bandelettes et des formes naïves des premiers temps », c'est-à-dire les cheveux « flottants », avec sa « couronne multiforme », sa

robe « aux reflets indécis ». Mais surtout, la déesse multiforme et changeante suscite chez Nerval de puissants sentiments : « Je m'assis sur cette pierre, en contemplant ces deux astres (le soleil et la lune) qu'on avait longtemps adorés dans ce temple sous le nom d'Osiris et d'Isis, […] et je me sentis pris d'une vive émotion. »

L'Égypte des pharaons, la source isiaque, on le lit, intéresse peu le poète. Au fond, que recherche vraiment Nerval ? À contempler le visage de la déesse : « À chacune de tes épreuves, j'ai quitté l'un des masques dont je voile mes traits, et bientôt tu me verras telle que je suis », promet la déesse au narrateur dans *Les Filles du Feu*. Mais également à abolir dans cette théophanie, dans cette union avec l'image de la Mère (la « Sainte ») mais aussi avec celle de la Femme éternelle et ambivalente (la « Fée »), le drame de sa filiation et l'échec de ses amours… quête sans fin qui ne trouvera d'aboutissement que dans son suicide.

« Ma seule Étoile est morte, et mon luth constellé / Porte le soleil noir de la mélancolie » : ces mots magnifiques de « El Desdichado » (« Destin fatal »), le poème le plus célèbre (et l'un des plus sombres) de Nerval, écrit en 1853, renvoient eux aussi à toute une symbolique qui a été largement expliquée. Mais flotte encore au-dessus de ce sonnet des *Chimères* le visage devenu diaphane de la déesse céleste, cette éternelle Isis symbolisée par l'arcane XVII du tarot, l'étoile double de l'espérance et de l'amour.

Une Femme qui serait Dieu

En 1862, influencé par le romantisme, Auguste Villiers de l'Isle-Adam (1838-1899) publiait le premier volume d'*Isis* (la suite de ce qui devait être une série de romans philosophiques ne paraîtra jamais). Celui-ci annonçait peu ou prou son œuvre majeure, *L'Ève future* (1886), récit littéraire d'anticipation où le scientifique Thomas Edison créait un « Andréide » (une créature artificielle) afin de rivaliser avec son modèle, c'est-à-dire une femme réelle censée racheter l'Ève déchue mais dont le double demeurait toutefois inférieur à l'original.

L'écrivain Léon Bloy, un des fidèles amis de Villiers de l'Isle-Adam, résumait parfaitement l'esprit qui parcourt toute l'œuvre de cet auteur

symboliste et grand admirateur d'Edgar Poe et de Baudelaire : « Oui, depuis Isis jusqu'à Axel, il a eu ce rêve de la Femme infiniment belle, aussi forte que les colonnes des cieux, omnisciente autant que Celui qui siège sur les Chérubins, une Femme qui serait Dieu ! » Villiers, comme son contemporain Théophile Gautier (qui, en 1858, écrira le fameux *Roman de la momie*, récit d'un amour impossible entre un archéologue et une belle défunte), était fasciné par l'Orient, qu'il situait quant à lui non pas dans le pays des pharaons mais dans la Florence de 1788 pour raconter son histoire d'Isis. Cette œuvre de jeunesse recrée avant tout un monde irréel sorti de l'imagination de l'écrivain, et habité par un mystère qu'il nous faut dévoiler : Isis et ses multiples visages.

Comme dans *L'Ève future*, roman marqué par sa technophobie, Villiers exprime dans *Isis* son profond rejet du positivisme et du scientisme du XIX^e^ siècle qui, à ses yeux, ne libèrent pas l'homme mais proposent une lecture réductionniste et mécaniste de la réalité phénoménale. Un positivisme qui obscurcit la pensée quand le symbole, lui, sauve : « Si le progrès […] donne le bien-être […] d'où vient cette lassitude, ce malaise presque universel, ce peu d'enthousiasme pour lui ? », s'interroge-t-il à juste titre, s'inscrivant ainsi dans la tradition philosophique et littéraire des préromantiques allemands (voir le chapitre VII).

À travers ce récit de fiction, l'écrivain expose aussi sa propre doctrine philosophique et apparente le culte d'Isis au rituel chrétien. C'est ainsi qu'il prône un retour à une attitude religieuse naturelle et désencombrée qui s'oppose au scepticisme glacé de son époque. Est-il néanmoins possible d'accéder à la véritable science, à la science suprême ? Oui, suggère Villiers, mais pour cela, l'écrivain postule qu'il faut remonter la longue chaîne d'initiés qui conduit aux plus anciennes révélations des civilisations, en particulier celles venues d'Orient. Tullia-Fabriana, le personnage central d'Isis, se situe ainsi au-dessus des autres mortels, elle témoigne d'une humanité plus belle, plus intelligente et plus haute que celle que nous connaissons. Villiers parle à propos de son héroïne d'« une femme d'un esprit hors ligne et d'une influence exceptionnelle […] ». Et ajoute : « Il est difficile de se figurer une femme plus belle […]. C'est la plus haute supériorité humaine. »

On l'aura compris à travers ces lignes : Tullia-Fabriana est pour Villiers une des images d'Isis, elle est celle qui symbolise l'initiation, le détachement et l'ascèse. À ce titre, elle s'exprime en des termes sans ambiguïté : « […] rien, désormais, de terrestre, ne me captivera. » Et comme la déesse de Saïs, Tullia-Fabriana se drape derrière sa beauté et ne se révèle pas ainsi : « Une sympathie impérieuse sortait de cette femme, et ce n'était pas parce qu'elle était belle ! Mais ce qui doit rester invisible demeure invisible. »

« À cause de l'extraordinaire étendue de ses facultés intellectuelles », nous dit encore Villiers, la protagoniste de son roman, qui est à la tête d'une bibliothèque prodigieuse, est fascinée par la mystique, la magie, l'occultisme, et par toutes les civilisations et ce qu'elles ont engendré comme connaissance (« traités », « poudreux in-folio cerclés de fer », légendes, poèmes et autres sentences).

Pour le romancier, l'Égypte incarne l'âge d'or : comment s'étonner alors qu'il choisisse Isis comme voie d'accès à une autre réalité, plus sublime tout autant qu'énigmatique ? En ce sens, la déesse égyptienne est celle qui convoque l'homme à être initié au sacré. Comme chez les auteurs de l'Antiquité, elle est à nouveau toute parée, sous la plume de Villiers, de cette grâce qui lui permet de jouer la médiatrice entre le monde humain et le domaine du divin. Et si elle incarne dans cette œuvre la figure de la vérité, ce n'est pas celle dont se prévaut la science réductionniste du XIX^e^ siècle, mais plutôt un savoir autre, tel que le recherchaient activement les initiés de tous les temps.

À travers cette figure sublimée du féminin, Villiers propose une synthèse des traditions spirituelles de l'humanité, une nouvelle religion syncrétique. La déesse est considérée comme un mythe originel où tout renvoie, celui de la « parole perdue », car Isis détient la connaissance opérative du Verbe, comme nous l'apprend déjà le mythe pharaonique (voir le chapitre I) : « Ah ! Si vous saviez comme une parole, en apparence banale, contient de puissances terribles et marche vite », fait dire l'auteur à l'un des personnages d'*Isis*, insistant sur le caractère sacré de la parole, un thème qui parcourt toute son œuvre.

Un jour, pourtant, ajoute cet idéaliste impénitent, Tullia-Fabriana, toute détachée et spirituelle qu'elle soit, comprend la nécessité de

« s'incarner » ; elle choisit pour cela de s'humaniser par l'amour et pour l'amour du comte Karl-Wilhem. Comme certains poètes romantiques avant lui, Villiers transcende le monde prosaïque de son époque à travers la figure de la déesse. Il nous dit qu'en soulevant son voile, on découvre le visage de la femme aimée : Isis permet donc de rendre visible ce que l'on croyait à jamais caché. En l'incarnant, en la « modélisant », la femme ouvre l'espace du sacré à l'homme tout autant qu'au poète. Et elle lui offre une manière de réalisation intérieure. Dans la dernière scène de ce roman inachevé et traversé de fulgurances, l'auteur va décrire l'extase amoureuse au sein de laquelle les personnalités peuvent s'anéantir, se dissoudre et connaître la félicité ultime dans un « silence extraordinaire », sous un ciel dominé par deux symboles isiaques, les étoiles et la lune :

> « Et leurs corps s'atténuaient jusqu'au fantôme ; une sourde oscillation agitait les profondeurs métalliques de la nature ; le relief de toutes choses s'effaçait graduellement, comme lorsqu'on meurt ; la Vision devint ombre et fluide, et tout disparut dans l'ombre du Nirvana. »

Le désenchantement d'Isis

Si, pour Villiers de l'Isle-Adam, Isis incarnait le féminin comme voie d'accès privilégiée au sacré, il n'en était pas de même pour Gustave Flaubert, qui donna de la déesse une vision crépusculaire et désenchantée. Dans *La Tentation de saint Antoine* (1874), l'écrivain dépeint ainsi un monde où les divinités antiques se lamentent sur la mort de leur héros. Dans les visions hallucinées du moine Antoine où se succèdent, comme sur une scène de théâtre, les monologues des grandes déesses du passé (Diane d'Éphèse, Cybèle, Perséphone), Isis apparaît enfin, recouverte d'un long voile sombre qui dissimule son visage. Lors de son dialogue avec l'anachorète du désert égyptien, celle-ci lance un cri désespéré, qui a des accents de testament : « Je suis toujours la grande Isis ! Nul encore n'a soulevé mon voile ! Mon fruit est le soleil ! »

En dépit de ces affirmations passionnées, l'apparition ultime de la déesse témoigne chez Flaubert d'une religion défunte à l'image du grand

mort Osiris, le frère-époux qu'Isis ne retrouvera plus et pour lequel ses larmes n'en auront jamais fini de couler :

> « Le hideux Typhon au poil roux l'avait tué, mis en pièces ! Nous avons retrouvé tous ses membres. Mais je n'ai pas celui qui me rendait féconde ! » Elle pousse des lamentations aiguës.

Isis s'adresse alors à Antoine dans un monologue marqué par une terrible nostalgie, celle d'un paradis perdu où elle régnait avec Osiris :

> « Autrefois, quand revenait l'été, l'inondation chassait vers le désert les bêtes impures. Les digues s'ouvraient, les barques s'entrechoquaient, la terre haletante buvait le fleuve avec ivresse. Dieu à cornes de taureau tu t'étalais sur ma poitrine – et on entendait le mugissement de la vache éternelle ! Les semailles, les récoltes, le battage des grains et les vendanges se succédaient régulièrement, d'après l'alternance des saisons. Dans les nuits toujours pures, de larges étoiles rayonnaient. Les jours étaient baignés d'une invariable splendeur. On voyait, comme un couple royal, le Soleil et la Lune à chaque côté de l'horizon. Nous trônions tous les deux dans un monde plus sublime, monarques jumeaux, époux dès le sein de l'éternité – lui, tenant un sceptre à tête de concoupha, moi un sceptre à fleur de lotus, debout l'un et l'autre, les mains jointes ; et les écroulements d'empire ne changeaient pas notre attitude. »

Dans une dernière image poignante et totalement désenchantée de ce long poème en prose, celle qui fut la Sagesse, l'Âme du Monde et la Mère universelle aux yeux de générations d'hommes se penche sur son fils solaire dans une ultime tension, mais Horus/Harpocrate est mort. Le désenchantement du monde a commencé :

> « "C'est lui ! Ce sont ses yeux ; ce sont ses cheveux, tressés en cornes de bélier ! Tu recommenceras ses œuvres. Nous refleurirons comme des lotus. L'haleine de Typhon dévore les pyramides. J'ai vu, tout à l'heure, le sphinx s'enfuir. Il galopait comme un chacal. Je cherche mes prêtres – mes prêtres en manteau de lin, avec de grandes harpes, et qui portaient une nacelle mystique, ornée de patères d'argent. Plus de fêtes sur les lacs ! Plus d'illuminations dans mon delta ! Plus de coupes de lait à Philae ! Apis, depuis longtemps, n'a pas reparu. Égypte ! Égypte ! Tes grands dieux immobiles ont les épaules

blanchies par la fiente des oiseaux, et le vent qui passe sur le désert roule la cendre de tes morts ! Anubis, gardien des ombres, ne me quitte pas !"

Le cynocéphale s'est évanoui. Elle secoue son enfant.

"Mais… qu'as-tu ?… tes mains sont froides, ta tête retombe !"

Harpocrate vient de mourir. Mais elle pousse dans l'air un cri tellement aigu, funèbre et déchirant, qu'Antoine y répond par un autre cri, en ouvrant ses bras pour la soutenir. Elle n'est plus là. »

Pour le mouvement romantique, Isis était devenue un personnage poétique et romanesque, elle incarnait aussi une réflexion sur l'écriture, centrée sur le sens et sur le symbole : « La poésie, comme l'âme est une, est une Isis à fleur d'eau, plus présente encore d'être invisible ; c'est une étoile en allée dont reste la clarté, c'est une absence qui chante » (Agnès Spiquel).

À la fin du XIX^{e} siècle, les écrivains (Flaubert, par exemple) vont finalement s'éloigner de cette figure sublimée pendant des siècles. Désormais, elle est souvent perçue comme un symbole qui pourrait enfermer la pensée. Comme l'avait pressenti Villiers de l'Isle-Adam, ce chantre un peu injustement oublié du féminin, lorsque survient la désacralisation du monde, le désenchantement s'installe. Le XX^{e} siècle va confirmer cette intuition.

IX

Isis dans tous ses états

« Isis, oh Isis, you mystical child.
What drives me to you is what drives me insane.
I still can remember the way that you smiled
On the fifth day of May in the drizzling rain. »

Bob Dylan, « Isis », *Desire*, 1975.

Le dernier quart du XIX^e^ siècle n'allait pas épargner Isis : les théosophes et autres fondateurs d'ordres initiatiques qui se rattachaient aux traditions rose-croix et maçonniques des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles remirent à l'avant-plan une Égypte détentrice d'enseignements prétendument secrets, tout en empruntant des éléments de savoir à la jeune science égyptologique. Ce fut le cas de la fondatrice de la Société théosophique, Helena Petrovna Blavatsky (1831-1891), qui séjourna en Égypte où un copte l'initia aux sciences occultes. Elle fonda avec lui une Société spirite au Caire, puis visita l'Orient et l'Europe, avant de créer en 1875 sa célèbre organisation à New York. Le siège de cette dernière fut ensuite déplacé à Adyar, en Inde, et elle essaima très vite sur les deux rives de l'Atlantique. La Société théosophique se réclamait d'une antique Fraternité hermétique de Louxor, dont la date de fondation avait été calculée en fonction de nombres cycliques et qui avait pris comme emblème l'*ankh*, la fameuse croix de vie égyptienne.

L'année suivante, H.P. Blavatsky publiait son ouvrage fondateur, *Isis Unveiled (Isis dévoilée*). Dans ce livre qui parut dans de nombreuses éditions, celle-ci cherchait à lever définitivement le voile de la déesse égyptienne en invitant les adeptes à pratiquer « des expériences dans le domaine des forces occultes de la nature ». La fondatrice de la théosophie

considérait que les anciennes cultures possédaient un savoir supérieur qu'il fallait ramener à la lumière en extrayant l'essence des religions afin d'en faire une synthèse. Si l'Inde était présentée comme le berceau de la religion universelle, celui des arts et des sciences se trouvait en Égypte, d'où, pour H.P. Blavatsky, l'existence d'indiscutables affinités spirituelles entre ces deux cultures, pourtant si éloignées l'une de l'autre. Dans ce contexte, la symbolique du voile d'Isis et du combat de Seth contre Osiris avait pris sens pour l'éternité. La théosophie prétendait aussi puiser les connaissances qu'elle livrait au monde à une source indo-tibétaine plus lointaine, mais la forme prise par son organisation, celle d'une société fermée, valorisait la voie suivie au temps des pharaons. Et en ce XIX^e^ siècle finissant, Helena Blavatsky s'inscrivait encore dans une vision très traditionnelle d'Isis : tout « naturellement », pourrait-on dire, la déesse n'était aux yeux de la théosophe « que le symbole de la nature »…

Issu de ce même mouvement initiatique, Rudolf Steiner (1861-1925), créateur de l'anthroposophie, tenait lui aussi l'Égypte pour une patrie spirituelle dont nos âmes, dans une perspective réincarnationniste, seraient issues – « Nous-mêmes vivions probablement jadis dans l'Égypte ancienne », affirmait-il dans une de ses « Conférences ». Pour celui qui estimait que « nos vérités modernes sont des mythes égyptiens régénérés », Isis, Marie, la Shekinah des kabbalistes et la Sophia des gnostiques incarnaient les aspects changeants du féminin sacré « comme conscience spirituelle ». Toujours selon Steiner, Sophia, la sagesse divine, n'était autre qu'une « nouvelle Isis ». En 1920, l'anthroposophe concluait même que la déesse égyptienne n'était ni plus ni moins que « la mère du Sauveur » ou encore « Marie-Isis »… S'appuyant sur le mythe égyptien issu de la version de Plutarque, il ajoutait : « Isis et Osiris sont des êtres spirituels sur la lune, mais c'est sur terre que nous trouvons leurs actions. » Steiner, pour qui il était impossible de traiter la mythologie égyptienne « de manière conventionnelle », en donna une version pour le moins personnelle, énième avatar des sciences occultes pour tenter de circonscrire la mystique et de cerner la face féminine de Dieu.

À cette époque encore, les sociétés initiatiques anglaises, en particulier la Golden Dawn (L'Aube dorée, fondée en 1888), restaient quant à elles imprégnées de symbolique égyptienne et les temples y portaient les noms

d'Amun-Ra, d'Isis-Urania, ou encore d'Horus. Le « mage » Aleister Crowley (1875-1947), un personnage très singulier (à la fois joueur d'échecs, alpiniste, poète, peintre, astrologue, adepte des drogues et surtout connu pour ses écrits sur l'occultisme), fut membre à ses débuts du temple Isis-Urania. Sa quête l'avait mené en 1905 au Caire où il était entré en relation, grâce à sa femme médium, avec un esprit (une sorte de « Saint Ange gardien ») nommé Aiwass, qui lui aurait dicté son *Liber Legis* (*Book of the Law*), sorte de révélation sur les temps nouveaux : ceux d'Horus, d'Osiris et d'Isis symbolisaient quant à eux le patriarcat et matriarcat anciens. Cette démarche initiatique faisait une large place à la magie sexuelle, que Crowley développa dans des ouvrages sur le sujet (*Magick without Tears*, *Magie sans larmes*, 1947). Dans *Tannhäuser*, la pièce qu'il écrivit sur le thème du voyage de l'âme, Aleister Crowley consacra même un long poème (« Le chant d'Isis ») à une syncrétique « Isis-Hathor-Vénus », figure divine dont il montre sans cesse le visage ambivalent dans le sens où il est d'ombre et de lumière, où il est porteur de vie mais aussi de mort. C'est ainsi que, sous la plume du mage Crowley, la déesse n'en finit pas d'être vénérée …et crainte à la fois :

> « Isis je suis, et je suis pleine de vie.
> […]
> Le mystère du plaisir et de la douleur.
> Je suis la mère ! je suis la mer qui parle !
> Je suis la terre et sa fertilité,
> La vie, la mort, l'amour, la haine, la lumière, l'obscurité reviendront à moi,
>
> Je suis Hathoör, et ma beauté dépasse toutes les splendeurs de l'Univers,
> […]
> Je suis le prêtre, le sacrifice, l'autel.
> Je suis l'amour et la vie du divin !
> […]
>
> Je suis Vénus, l'amour et la lumière de la terre,
> La richesse des baisers, le plaisir des larmes,
> Les plaisirs stériles qui jamais ne naîtront,
> Le plaisir sans fin, infini des années.

[…]

Je suis l'étoile de Dieu sur ton sourcil ;
Je suis la reine, enlevée et possédée.

Isis je suis, et je suis pleine de vie.
Toutes les pluies et les soleils, toutes les lunes qui montent et descendent,
Toutes les étoiles et les courants, la vie et les morts,
Le mystère du plaisir et de la douleur.
[…] »

« Pluie, soleil, lune, étoile, plaisir et douleur » : Isis et ses visages ambivalents préoccupent encore les groupes « crowleyens » qui sont toujours en activité aux États-Unis et en Europe.

Considérée entre autres par la Golden Dawn comme une déesse de la fertilité, de la maternité, de la magie et comme une incarnation du mythe mort et renaissance, la figure d'Isis a été récupérée, dans la première moitié du XX^{e} siècle, par la Wicca, une mouvance religieuse qui se réclamait – et se réclame encore – du néopaganisme. Cette nouvelle religion qui révérait les cultes anciens s'est ensuite diffusée dans les milieux féministes américains dans le contexte de la contreculture des années 1970. Elle a pris depuis une orientation plutôt écologiste. Aux États-Unis, on estime à environ 150 000 le nombre de wiccans qui pratiquent des rites inspirés du New Age où dominent le féminin sacré et la grande déesse : en fonction de la culture à laquelle se rattachent les différents groupes, on y invoque encore Isis, qui symbolise l'énergie féminine, la nuit, la magie, l'eau, la terre, la fertilité, la coupe, le miroir mais aussi les différentes phases de la lune correspondant aux âges successifs de la vie d'une femme. Culte de la nature, invocations et rituels à la déesse égyptienne sont parfois même assortis de pratiques de magie blanche. Parmi les différentes mouvances néopaïennes, la Kemitic Wicca (du nom antique de l'Égypte, Kemet) s'appuie sur le panthéon et les rites égyptiens. « Paganisme kémétique » ou encore « reconstruction kémétique » honorent les Netjerou (dieux égyptiens anciens) et « essaient au quotidien de trouver un équilibre entre les besoins de l'homme et le monde naturel ».

À cause de la puissance et de la protection qu'ils attribuent à la figure de la Grande Mère Isis, ces wiccans toqués d'Égypte ancienne l'ont choisie comme déesse tutélaire. Et ils continuent à la révérer comme une alternative à ce qu'ils considèrent être des structures religieuses patriarcales dépassées.

Renaissance de l'Égypte et prophétologie

Deux ans avant la découverte, dans la Vallée des Rois, de la tombe de Toutankhamon en 1922, un Égyptien, Mahmûd Mukhtâr (1891-1934), qui étudiait la sculpture à Paris, avait reçu en France un prix pour la première version de sa sculpture *Le Réveil de l'Égypte* qui représentait un sphinx et une paysanne qui soulevait son voile, référence implicite au modèle isiaque.

Mahmûd Mukhtâr fut en effet le premier artiste moderne à se référer à l'héritage pharaonique : dans son œuvre, il voulait faire valoir « cette Égypte agricole et pastorale, vieille de sept mille années, aujourd'hui vêtue à l'arabe, [qui] demeure fille des pharaons, sans qu'on trouve dans son pas, dans son geste, dans son drapé de prêtresse ou de sacrificatrice, rien à voir avec l'Orient bariolé des peintres et poètes romantiques ». Comme de nombreux Égyptiens de sa génération, Mukhtâr s'engagea dans la lutte pour l'indépendance de son pays. Ce sont les manifestations qui commencèrent à partir de 1919 qui lui inspirèrent *Le Réveil de l'Égypte* (*Nahdat Misr* qui, en arabe égyptien, signifie en même temps « renaissance »). Dans cette œuvre, Mukhtâr fait un retour aux sources : à droite, un sphinx, ancré dans le sol, symbolise l'enracinement de la nation égyptienne, tandis qu'à sa gauche, debout, une paysanne, figure de l'Égypte, se dévoile en s'ouvrant ainsi à l'avenir et à la modernisation du pays. À l'époque, dévoilement et modernisation allaient de pair, et Mukhtâr fixa cette idée dans le granit. Les nationalistes égyptiens considérèrent cette œuvre comme emblématique de leur mouvement et ouvrirent une souscription pour qu'on en réalise une version monumentale en granit rose d'Assouan. Inauguré en 1928 devant la gare de chemin de fer du Caire, le chef-d'œuvre de Mukhtâr fut transporté après la révolution de 1952 à l'extrémité de l'avenue qui mène à l'université du Caire.

Muhammad Nâghî (1888-1956), le premier directeur égyptien de l'école des beaux-arts du Caire en 1937, voulut lui aussi donner à son art une expression « nationale ». C'est ainsi qu'il créa une de ses œuvres monumentales, inspirée par l'art pharaonique. Sa première composition, née comme *Le Réveil de l'Égypte* de Mukhtâr à la suite des révoltes de 1919, porte le même nom et représente la marche pour la libération du peuple égyptien sous la conduite… de la déesse Isis. Monumentale, cette œuvre orne les murs du Parlement égyptien depuis 1922.

Isis pleurant et priant sur le corps d'Osiris et fécondant par ses larmes la terre d'Égypte, créée pour le pavillon égyptien de l'Exposition internationale de 1937 à Paris, symbolisait quant à elle la lutte de l'Égypte pour sa modernisation et son indépendance à travers un langage puisant aux sources antiques. C'est à travers cette iconographie « égyptianisante » que l'Égypte « renaissante », nouvellement indépendante, se présentait au reste du monde.

Les années 1920, celles de l'affirmation du nationalisme égyptien, furent aussi l'âge d'or du « pharaonisme » dans les arts comme dans les lettres nationales, notamment parmi l'élite européanisée de l'intelligentsia égyptienne. Et que retrouvait-on comme thème dominant de ce mouvement ? Celui de la résurrection, inspiré en partie par le mythe d'Osiris que l'on peut par exemple saisir en filigrane du roman de Tawfiq al-Hakim, *L'Âme retrouvée* (1933). Les deux parties de ce roman autobiographique s'ouvrent sur des exergues empruntés au *Livre des morts* qui, avec son titre, se présente comme une réécriture moderne du mythe d'Osiris. Le récit est assez éloigné de l'intrigue de la légende antique, mais la recomposition par la fidèle Isis (une image de la nouvelle Égypte ?) des morceaux dispersés du dieu assassiné est une métaphore de la renaissance nationale. Ce mythe fondateur de la civilisation pharaonique se trouvera également réactualisé dans le théâtre égyptien contemporain.

Au Caire, plusieurs mosquées sont dédiées aux descendants du prophète Mohamed. Ceux-ci ont contribué à la protection et à la propagation de l'islam, ce qui leur vaut un haut degré de révérence, ainsi la Sayyeda Zeinab, la Sayyeda Nefissa ou la Sayyidna el Hussein. À la Sayyeda Zeinab, on allume encore des cierges et il est probable que cela soit dû à une influence chrétienne, car la « Sainte », mère protectrice des pauvres et

des opprimés, a aussi des adeptes parmi les chrétiens qui lui demandent de leur accorder une grossesse, par exemple. Ses affinités avec la Vierge Marie, d'une part, et avec Isis d'autre part, ont souvent été étudiées.

Mais l'intégration d'Isis et d'Osiris à l'islam ne s'arrête pas à des pratiques votives individuelles : le couple mythique des anciens Égyptiens a aussi les honneurs des oulémas égyptiens contemporains qui valident de plus en plus que certaines divinités majeures du panthéon ancien ont leur place dans la prophétologie islamique, une affirmation corroborée par des professeurs de la prestigieuse université coranique d'al-Azhar, au Caire, une référence pour le monde sunnite. Selon eux, les Égyptiens anciens auraient été en réalité monothéistes des millénaires avant l'avènement des prophètes bibliques. Ainsi, le prophète Idrîs (par ailleurs identifié à l'Énoch biblique) est parfois assimilé à Osiris, à cause de l'homophonie existant entre Idrîs et Osiris. Mais comment des divinités peuvent-elles être identifiées aujourd'hui à un prophète qui, lui, s'est vraiment incarné ?

La responsabilité en incomberait aux prêtres de l'Antiquité qui auraient divinisé des prophètes après leur mort et transformé leur vie en mythe, tel celui d'Isis et d'Osiris. Et voilà que le polythéisme pharaonique ne serait que le résultat d'une dégénérescence métaphysique…

Superwoman et rappeuse hip-hop

En dépit de son charisme, Isis a toujours eu une sérieuse concurrente dans l'imaginaire occidental : Cléopâtre. Mais cela ne l'empêche pas – tout comme la dernière reine d'Égypte d'ailleurs ! – d'être accommodée à toutes les sauces dans les représentations et les revendications contemporaines.

Dans les *comics* américains, la déesse Isis trouve par exemple une reconversion pour le moins surprenante (mais symboliquement intéressante) dans la série *Mighty Isis*, commencée en 1975, où elle supplante alors l'archétype de la justicière, c'est-à-dire Wonder Woman elle-même. Sur une couverture de la série qui lui est consacrée, on la voit tendre une main d'où part une sorte de rayon laser en direction d'un personnage à la coiffe égyptisante (un nouveau Seth ?) : « Est-ce que le

pouvoir d'Isis pourra vaincre la magie maléfique du Scarabée ? », met en garde un titre accrocheur.

Affublée d'une mini-tunique blanche et de hautes bottes, elle est nantie de super-pouvoirs : force, invulnérabilité contre les armes de ses ennemis, rapidité, endurance physique exceptionnelle, pouvoir de voler et de traverser toute la planète et même de rejoindre la lune, capacités mentales exceptionnelles comme… déchiffrer les hiéroglyphes ou résoudre les équations mathématiques les plus complexes, clairvoyance, don de faire bouger les objets (télékinésie). Et, tout comme notre Égyptienne régnait sur la végétation et sur les éléments, Mighty Isis contrôle elle aussi les forces de la nature (par exemple, elle peut convoquer un vent puissant pour balayer la terre, faire jaillir de la lave en fusion ou encore manipuler et contrôler la vie des plantes).

Mais – outre la maîtrise de la nature qui lui est attribuée dans ces *comics* – ce qui attire aussi notre attention est la manière très « parlante » dont Adrianna, l'héroïne de cette série, peut se transformer en Mighty Isis sur la seule invocation de « Je Suis Isis » : la précision de sa parole est essentielle pour qu'elle soit investie des super-pouvoirs de la déesse et de ses énergies surhumaines (force et invulnérabilité, surtout). Et si, par malheur, Adrianna est bâillonnée ou empêchée de parler, la magie est inopérante et l'héroïne reste une simple mortelle. Seule la parole est donc, dans ce cas, efficiente… Comment ne pas entendre, dans un genre où l'on s'y attendrait le moins, un (autre) lointain écho du Verbe créateur si souvent associé à la déesse de l'Égypte ancienne ?

La série *Mighty Isis* a comporté, dans les années 1976-1977, huit numéros, et est devenue aussitôt une vedette de télévision, avec des produits dérivés, dont des poupées. Puis Isis est réapparue dans de nouvelles séries, *The Secret of Isis* et *The Legend of Isis*, avec un look plus moderne, plus sexy : sa plastique avantageuse est sportive et musclée, époque oblige. Une fois encore, un bandeau doré orné d'un disque solaire autour du front, elle doit s'affronter à des dieux et à des créatures fantastiques plutôt hostiles ! Elle apparaît également dans d'autres séries, comme *Justice Society America* et *52* (publiée de 2006 à 2007), où l'Égypte et Isis sont souvent associées.

États-Unis, juillet 1991. Isis prend cette fois les traits d'une rappeuse black qui porte une sorte de tiare en cuir frappée d'une croix ansée et un

collier en forme de disque solaire autour du cou. Dans le clip, tourné en noir et blanc, de son album *Rebel Soul* (rebelle non seulement comme son âme, mais aussi comme le regard qu'elle lance à la caméra, tout comme la posture qu'elle adopte), la chanteuse Lin Que et son opulente chevelure ondulée (une nouvelle Isis-Hathor que les Anciens tenaient pour la « déesse aux belles boucles » ?) scande, en se frappant le cœur : « Paix ! Force des femmes noires ! La lutte se poursuit ! »

« Née du ciel, née du ciel ! », clame à son tour le Professeur X, bardé de symboles égyptiens, sur fond de pyramides virtuelles où clignote un soleil stroboscopique.

Au cœur d'une tombe égyptienne de pacotille digne d'un péplum de Cecil B. DeMille, Isis la rappeuse, le visage levé vers le ciel comme pour en recevoir l'inspiration mais le poing tendu en direction du monde, Isis la black au beau visage farouche est devenue la porte-parole d'une quête identitaire. Dans les années 1980, en effet, un mouvement musical s'inspirant de l'afrocentrisme s'affirmait comme la tendance dominante dans la culture hip-hop. Plusieurs groupes apparurent alors, parés d'attributs venus d'Égypte, pays qu'ils considéraient comme le berceau de leur culture : sur les pochettes de son album *Years Of The 9*, *On The Blackhand Side*, on voit Professor X (le futur mentor d'Isis) coiffé d'une tiare ornée de la croix ansée, symbole de vie éternelle, qu'il porte aussi autour du cou. Queen Mother Rage et Isis, elles aussi rappeuses dans la même mouvance, succombèrent à leur tour à la fascination de cette Égypte de pacotille : celle qui prit le nom de la déesse antique porte un anneau doré dans le nez et la même tiare en cuir orné de l'*ankh* sur la pochette de son unique album, *Rebel Soul*. Elle finit par quitter le collectif pour une seconde carrière solo et remisa la mythologie égyptienne aux oubliettes pour retourner à un rap « classique ».

« *Rebel Soul ! Rebel Soul !* » : où l'on entend, derrière les percussions africaines du rap afrocentriste, la voix de celle où tout s'origine, Asèt, dont la légende disait déjà : « Son cœur était plus rebelle que celui d'un nombre infini de dieux »…

Et, *last but not least*, dans ce domaine hautement polyphonique, après « Isis » du grand Bob Dylan, une chanson folk-rock sur l'amour, la rupture et les retrouvailles d'un couple (« Isis, ô Isis, toi, l'enfant mystique… »), aujourd'hui encore, les post-métalleux du groupe Isis n'en finissent pas

d'expérimenter leur musique psychédélique, en se plaçant sous les « radiations ondulatoires » (*Wavering radiant*, le nom de leur dernier album) de la déesse égyptienne, tandis que la chanteuse américaine de hip-hop d'Empire Isis souhaite à ses fans, sur son blog, de « bien croire aux forces de l'univers » et termine sur un surprenant « toujours plus de force, toujours plus d'amour pour tous » : les archétypes ont décidément la vie dure.

Un mythe à l'heure du digital

Tapez « Isis » et vous aurez des millions d'occurrences sur le Web : des salons spa exotiques aux sites d'histoire et d'archéologie validés, en passant par les structures médicales, les logiciels de chimie moléculaire, les jeux de rôles et autres *survival-horror* vidéoludiques, le nom de la déesse se diffracte à l'envi dans les imaginaires contemporains.

Chacun tente de capter l'éclat de sa souveraineté, réduisant son image à une bannière publicitaire, à l'enseigne lumineuse d'étals virtuels. Chacun peut faire son marché dans l'offre foisonnante du discount isiaque. Il semble inépuisable. Signe des temps, le *global network* ne s'y est pas trompé.

Le XX^e^ siècle (et le début du XXI^e^) n'ont pas laissé échapper une si belle « prise » : Isis, qui, dans l'Antiquité, à travers son culte à mystères, initia tant d'hommes et de femmes en quête de salut, a été récupérée avec plus ou moins de bonheur par la mouvance occultiste du siècle dernier. De son côté, la nouvelle Égypte, en quête de son indépendance, en a fait un symbole de renaissance nationaliste : élémentaire pour un peuple qui a surnommé son pays Oum el Dounia, « la Mère du Monde »…

Sa dimension de divinité de la Nature, sa féminité « active » à travers les siècles et son « cœur rebelle » ont rencontré inévitablement les aspirations et les prises de position contestataires des mouvements néopaïens, écologistes, féministes et afrocentristes qui s'opposaient (et s'opposent encore) à la culture dominante. Quant à l'avènement du digital, et plus généralement celui de toutes les nouvelles technologies de l'information qui ont changé notre quotidien et bouleversé l'économie mondiale, les échanges et notre manière de communiquer, il a aussi tout

naturellement intégré notre grand « mythe féminin ». La figure d'Isis, une fois encore, s'est adaptée à ces technologies qui ont investi nos vies, mêlant sans cesse réel et virtuel. Qu'importe, Isis existe, même vidée de sa substance. Sa pérennité et son universalité sont les signes d'un rayonnement inégalé depuis cinq mille ans. D'autres avatars de la déesse du Nil sont donc à venir.

Conclusion

« Que pas un dieu ne disparaisse. À nous chacun importe,
Nous avons besoin d'eux, et de chacun et tous, de leurs formes. »

Rainer Maria Rilke, *Sonnets à Orphée*.

Nous avons besoin des dieux et des déesses. Et d'elle en particulier. Elle ? Isis, dix mille fois nommée mais jamais totalement cernée, mirage né dans un pays de sable dont elle s'est éloignée un jour pour entamer sa course d'étoile à travers le monde, palimpseste complexe aux écritures superposées mais qui n'a jamais perdu ses traces anciennes.

Héroïne d'un mythe qui prend racine dans les temps immémoriaux et qui est sans cesse parcouru par la tragédie et l'espoir fou de renaissance et d'immortalité – miroir de nos angoisses existentielles et de nos rêves insensés de salut –, Isis a transcendé sa fonction originelle de déesse égyptienne. Changeant sans cesse de forme, jamais à bout d'imagination ni de souffle pour nous appeler à elle, Isis est finalement devenue une figure archétypique – de celles qui irriguent les représentations de l'inconscient collectif.

Là où les études scientifiques sont largement dépassées par le phénomène de sa mondialisation, pourra-t-on jamais comprendre la vitalité, la permanence et l'omniprésence de cette déesse dans la psyché et dans l'imaginaire des hommes ?

L'Égypte a bien sûr offert à cette légende et à sa protagoniste principale un continuum d'espace-temps idéal pour se développer et pour étoffer son histoire de nouveaux épisodes, mais la naissance de la « souveraine du ciel et des étoiles » sur les bords du Nil n'explique ni une telle diffusion de son culte hors de ses frontières naturelles, ni la richesse et la complexité de ses avatars. Comme la parque Clotho qui, en Grèce, filait les existences humaines sur sa quenouille, l'Égyptienne a tissé dix mille liens ténus dont nous ne voyons souvent que la trame et qu'il nous faut tenter de démêler

avec la même patience et avec la même persévérance dont elle a fait preuve dans sa quête insensée. Lorsqu'on prête l'oreille la plus fine à son histoire, c'est une polyphonie de voix qui monte jusqu'à nous ; et qui monte de si loin et de si profond que l'on se demande comment ne pas en être personnellement bouleversé.

Sa légende, d'abord, celle d'une longue quête amoureuse qui finit, grâce à l'opiniâtreté et à la force des sentiments d'une seule, par conjurer le chaos alors que tout semblait perdu. Isis, « Vénus céleste, qui, dès les premiers jours du monde, donna l'être à l'Amour pour faire cesser l'antagonisme des deux sexes » : quel exemple et quel fol espoir pour tous ceux et toutes celles qui furent et sont encore pris dans les affres des tourments du cœur, de la peur, du découragement et du deuil ! Oui, dit en substance Isis, en dépit des tempêtes traversées, des dangers affrontés et des rêves brisés, nous pouvons revenir à la vie. Et aimer encore.

Accidents, erreurs de parcours ou collisions tragiques qui jalonnent nos existences nous dispersent parfois comme les pièces d'un puzzle qui serait devenu incohérent. Le long et patient travail de remembrement de la déesse sur le corps de son héros passif et déserté par la vie montre qu'il nous est toujours possible de nous reconstruire.

Tsunami et cyclones engloutissent l'arrogance, la supériorité et le mépris des hommes pour les puissances de la nature, eux qui se croyaient forts d'une technique sans faille. Le rappel à l'ordre est alors brutal, la nature reprend ses droits – mais les crues peuvent aussi trouver leur place dans le cycle de la fertilité. Nimbée de vent, Isis nous a montré qu'on ne soulève pas impunément son voile et qu'elle peut aussi bien nourrir que détruire. N'oublions pas cette leçon.

Abandonnés sur l'étagère d'un alchimiste comme le bocal plein de formol qui enferme une expérience avortée, nos espoirs s'épuisent. Rédemptrice pour les peuples anciens, « celle qui réjouissait » le cœur d'Osiris réenchante notre époque sécularisée, elle donne sens à nos quêtes intérieures. Nous n'avons pas inventé le *care*, cette réflexion politique, sociologique et philosophique sur le « prendre soin » des besoins de

l'autre. Les valeurs qu'il véhicule (compassion, responsabilité, attention éducative, reconnaissance et acceptation de l'altérité), Isis en est l'une des incarnations les plus anciennes et les épisodes successifs de son mythe ne disent rien d'autre que « Je me soucie de… ». « Me voici émue par tes souffrances, me voici, empreinte de pitié envers tes malheurs », répond-elle au Lucius des *Métamorphoses*, qui l'implore de le secourir. En dépit de ses pouvoirs illimités, la déesse a connu l'épreuve et la douleur morale, elle peut alors comprendre l'humanité souffrante et mortelle et lui témoigner sa bienveillance.

Dans une époque secouée de convulsions, cette position éthique ne doit plus être associée à la seule responsabilité des femmes. Soutenir la vie, réparer notre monde pour y vivre aussi bien que possible relève de la responsabilité des deux sexes.

La magie est en scène : pouvoir d'un anneau ou d'une baguette, incantations et sortilèges font aujourd'hui recette. Avec les facultés surhumaines qui leur sont prêtées, tel Harry Potter, les « héros » d'aujourd'hui volent dans les airs et possèdent le don d'invisibilité. La légende de celle que les Égyptiens tenaient pour la « Grande Magicienne » rencontre nos mythologies contemporaines, même si celles-ci « dégradent » parfois sa véritable figure – et, du coup, le message essentiel que renferme son mythe.

Deux mille ans de christianisme institutionnel ont donné du féminin sacré, principalement à travers la figure de Notre-Dame, une image désexualisée, uniquement maternelle, virginale et débarrassée de tout aspect ténébreux. Mais on ne se débarrasse pas ainsi de la grande déesse. Tout un pan de la féminité avait été occulté, ostracisé ? Le refoulé fait toujours retour : les icônes contemporaines de la pop-rock jouent sur les symboles de la féminité en les poussant souvent jusqu'aux extrêmes et président des concerts aux allures de rituels païens. La puissante Isis n'est pas loin avec son visage ambivalent. Pas de lumière sans ombre, nous rappelle-t-elle dans sa grande sagesse.

« Dame de Vie est son nom », disaient les Anciens : Isis est bien celle qui nous invite à être aussi vivants que possible, en dépit des événements que nous traversons, entre joie et enténèbrement. Son histoire ne nous

enseigne rien d'autre : tenez-vous du côté de l'espoir, de l'enthousiasme (étymologiquement, « transport divin ») et de la vie de l'âme, ne renoncez ni à l'audace ni à la sainte folie de l'amour.

À toutes les femmes, à toutes les filles et à tous les hommes qui ont assumé leur anima et qui, partout dans le monde, en ce moment même, se dressent pour leur dignité et s'opposent à ce qui les dénigre dans leur essence la plus profonde, la déesse rappelle que le féminin (comme genre et non comme sexe) peut être un rempart contre les pires dérives. Et que même ordinaires, nous sommes tous – toutes – souverain(e)s.

Dans sa robe constellée d'étoiles gonflée par les vents, l'Isis maîtresse des flots tient toujours la barre du monde entre ses mains.

Suggestions bibliographiques

POUR LES AUTEURS DE L'ANTIQUITÉ :

Apulée, *Les Métamorphoses* ou *L'Âne d'or*, Gallimard, « Folio », 1983.

Ovide, *Les Amours*, Les Belles Lettres, 2002.

Plutarque, *Œuvres morales, Isis et Osiris*, Les Belles Lettres, 1988.

Tibulle, *Élégies*, Ulan Press, 2011.

POUR LES MYSTÈRES ANTIQUES :

Burkert W., *Les Cultes à mystères dans l'Antiquité*, Les Belles Lettres, 2003.

POUR LES DIEUX ET LA MYTHOLOGIE :

Corteggiani J.-P., *L'Égypte ancienne et ses dieux*, Fayard, 2007.

Daumas F., *La Civilisation de l'Égypte pharaonique*, Arthaud, « Les grandes civilisations », 1998.

Dunand F. et Zivie-Coche C., *Dieux et hommes en Égypte*, Armand Colin, « U », 1991.

Guilhou N. et Peyré J., *La Mythologie égyptienne*, Marabout, Hachette, 2005.

Hornung E., *Les Dieux de l'Égypte, l'un et le multiple*, Flammarion, « Champs », 1999.

Meeks D. et Favard-Meeks C., *La Vie quotidienne des dieux égyptiens*, Hachette, 1995.

Schumann Antelme R., *Les Secrets d'Hathor*, Éditions du Rocher, 1999.

POUR LES TEXTES ÉGYPTIENS ANCIENS :

Grandet P., *Contes de l'Égypte ancienne*, Hachette Littératures, 1998.

Lalouette C., *Textes sacrés et textes profanes dans l'Égypte ancienne*, 2 vol., Gallimard, 1984.

POUR LES DIFFÉRENTES MUTATIONS D'ISIS :

Aubade C., *Nerval et le mythe d'Isis*, Éditions Kimé, 1997.

Baltrušaitis J., *Les Perspectives dépravées*, t. III, *La Quête d'Isis, essai sur la légende d'un mythe*, Flammarion, « Champs », 1997.

Bonardel F., *Philosopher par le feu, anthologie de textes alchimiques*, Éditions Almora, 2009.

Borgeaud P., *La Mère des dieux. De Cybèle à la Vierge Marie*, Le Seuil, 1996.

Dunand F., *Isis, mère des dieux*, Actes Sud, « Babel », 2008.

Flaubert G., *La Tentation de saint Antoine*, Gallimard, 1995.

Goethe, *Poésies*, Aubier-Montaigne, 1992.

Hadot P., *Le Voile d'Isis*, Gallimard, « Folio-essais », 2004.

Hornung E., *L'Égypte ésotérique*, Éditions Alphée, 2007.

Kant E., *Critique de la faculté de juger*, Gallimard, « Folio-essais », 1985.

Michelet J., *La Femme*, University of Michigan Library, 2009.

Michelet J., *La Bible de l'humanité*, Adamant Media Corporation, 2001.

Nerval G. de, *Les Filles du feu*, « Isis », Garnier-Flammarion, 1994.

Nerval G. de, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1984.

Nietzsche F., *Le Gai Savoir*, Flammarion, 2007.

Novalis, *Les Disciples à Saïs*, Gallimard, « Poésie », 1980.

Spiquel A., *La Déesse cachée, Isis dans l'œuvre de Victor Hugo*, Honoré Champion, 1997.

Remerciements

Je veux dire un grand merci à Michel Cazenave, à Sylvie Quentin-Benard et à Geneviève Bousquet pour leur lecture attentive et pour leurs suggestions qui m'ont aidée à orienter cet essai, ainsi que pour leur soutien bienveillant.

Je veux aussi dire merci à toutes les femmes merveilleuses, mère, sœur, amies ainsi qu'à ma fille Isaure qui m'ont encouragée et qui ont été à mes côtés durant ce long travail de recherche et d'écriture, mais aussi à toutes celles que j'ai seulement croisées, ici, en Égypte, et de par le monde : rien n'entame leur courage, elles sont le sel de la terre.

Je veux enfin remercier Philippe R. – et, comme lui, les hommes qui laissent parler leur anima – pour avoir accueilli avec constance mes doutes et mes enthousiasmes dans ma propre quête d'Isis.

Je dédie cet essai à Suzaru Quentin qui, le 9 février dernier, a rejoint l'éternel « Royaume des Mères ». Elle m'a aimée infiniment et m'a transmis cet impératif intérieur qui fut le fil rouge de sa riche existence : écrire et partager.

DU MÊME AUTEUR

Le Livre des Égyptes, savoirs et imaginaires (dir.), Robert Laffont, « Bouquins », à paraître en 2013.

Fous d'Égypte, entretiens avec Jean-Yves Empereur, Jean-Pierre Corteggiani et Robert Solé, Bayard, 2005.

Égyptes, anthologie de l'Ancien Empire à nos jours, avec Catherine David et Jean-Philippe de Tonnac, Maisonneuve et Larose, 1997.

L'Égypte, la Belle au sable dormant, Dervy, 1995.

« Grandeur et misère de l'égyptomanie » dans *La Mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, dirigé par Frédéric Lenoir et Jean-Philippe de Tonnac, Bayard, 2004.

« La source égyptienne », contribution à l'ouvrage collectif *L'Occident en quête de sens*, dirigé par Catherine David, préface de Jean Daniel, Maisonneuve et Larose, 1996.

Ainsi que diverses contributions au *Dictionnaire de la mort* (dirigé par Philippe di Folco, Larousse, 2010), au *Dictionnaire universel du pain* (dirigé par Jean-Philippe de Tonnac, Robert Laffont, « Bouquins », 2010) et au *Dictionnaire des femmes mystiques* (dirigé par Audrey Fella, Robert Laffont, « Bouquins », 2012).

Table of Contents

Page de titre
Copyright
Dédicace
Table
Introduction
I. Asèt l’Égyptienne
II. Isis l’Alexandrine
III. La déesse romaine aux dix mille noms
IV. Vierge-Mère céleste
V. « Au service d’un songe »
VI. Déesse des lumières
VII. La Nature voilée
VIII. Lilith, sainte et fée
IX. Isis dans tous ses états
Conclusion
Suggestions bibliographiques
Remerciements
DU MÊME AUTEUR